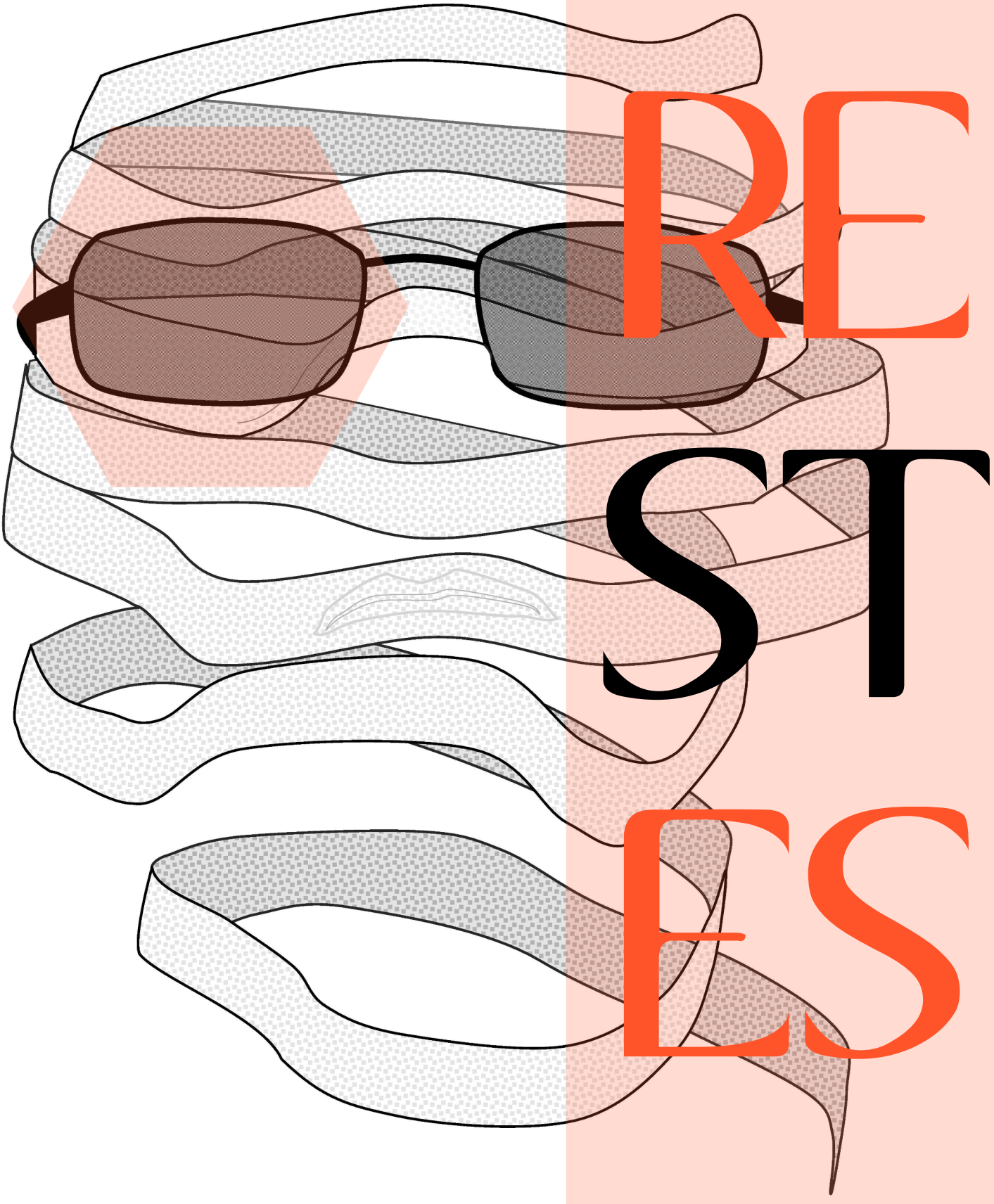
LE VISAGE



RESTES

HS #1 MAI 2025

Mentions légales

Directeur de publication/rédaction : Chris Giot
Comité de lecture : Franck Dorso, Clothilde Kerscaven, Gaëlle Lapert, Loïc Leproust, Laurent Thiron
Correction : Camille Frémeau
Illustration de couverture : Raymond Duval, *autoportrait en Homme Invisible*

Restes est une revue fondée et animée par l'association Revue Restes, siégeant au 12 rue de la Goupillerie, 27290 Illeville-sur-Montfort.
Président de l'association : Chris Giot

ISSN (numérique) : 3037-9814
ISSN (papier) : 3073-7699

Retrouvez les précédents numéros, commandez, adhérez, faites un don sur https://revuerestes.wordpress.com/

Date de parution (papier) : 30 mai 2025
Dépôt légal : juin 2025
Prix **:** 12 euros

Impression :
Association Revue Restes
12 rue de la Goupillerie
27290 Illeville-sur-Montfort

Les liens figurant sur la version papier sont directement cliquables sur la version numérique.

L’illustrateur : **Raymond Duval**
L’endroit : Loiret (45)

Ce que je cherche, il me semble, c'est le trait minimal. Comment deux lignes et un cercle font un regard. Mais en même temps j’aime la fragilité ambiguë du flou et du ‘bougé’. Au regard du modèle, à celui du peintre, s'ajoute celui du spectateur. Et c'est ce dernier, je crois, qui m’intéresse le plus. Le portrait est un miroir. Et le passage d’un regard à l’autre est sans fin. Le reste n’est que jeux de représentation et hommage à mes artistes préférés.

restes

Revue de l'extramuros

Sommaire

Le non-prix 5
Textes 8
Auns Darouaz-Khechine, *Visage mode d'emploi* 9
Chris Bouchut, *Cold Turkey* 13
Mélanie Lacroix, *Les Deux Pantins* 17
Jérémy Semet, *Le Signe des grands maîtres* 21
Bastien Voclain, *Boucles d'argent* 27
Bernard Barbarroux, *Un si joli sourire* 40
Intermède, interview – Armelle Royline 49
Paul Bressy, *La Jalousie du Roi Bègue* 54
Flora Marchand, *La Meute* 70
Mello von Mobius, *Le Petit théâtre d'émail* 72
Andrea Lino, *Memento* 77
L'Atelier 84
Louis Gaudreault, *Transe Post Mortem* 86
Dire l'extramuros 99
Bénédicte Brun, *Le Jour du chien* 100

Le non-prix

On ne peut pas vous dire grand-chose à propos du non-prix puisque ce n'est pas un prix ; tout juste peut-on acter qu'il sera annuel, ce qui sème le trouble puisque les prix aussi sont annuels – encore que quelques-uns s'essayent désormais aux saisons.

La revue Restes se présentant comme un pied-de-nez, on peut volontiers considérer le non-prix comme un pied-de-nez dans le pied-de-nez ; cela fait beaucoup d'orteils et de narines et il faudra sans doute cesser là la mise en abyme ; on comprend sans trop de peine qu'il s'agit d'une forme d'anti-prix, avec l'humilité et l'auto-dérision qui nous accompagnent volontiers depuis la création de la revue il y a un an désormais. Et pour cette première mouture, nous nous sommes dit que le mieux à faire pour un anti-prix était de le non-attribuer de manière posthume. Non pour dire que la littérature est morte – nous choisirons des vivants à d'autres occasions, c'est promis –, au contraire : pour célébrer une certaine conception de la littérature et de son partage. Ainsi, lors que nous choisissons de diriger ce premier non-prix littéraire – voyez comme il n'est pas même en majuscule – vers **Annie Le Brun**, nous ne vous en recommandons pas la lecture. Nous ne pouvons pas : c'est un non-prix. Nous ne sommes pas prescripteurs d'**Annie Le Brun**. Nous pourrions même aller au bout des choses et dire « Ne lisez pas **Annie Le Brun** », mais nous allons nous arrêter un peu avant, sur le palier, le paillasson de la phrase, en ne disant rien du tout. En disant, à part nous, que l'ultime surréaliste incarne un îlot salvateur et qu'on ne dira pas la mer, l'océan autour de l'îlot tant il y aurait à dire et tant elle a déjà dit. En disant notre reconnaissance, en disant l'influence profonde de sa pensée sur l'énergie qui porte cette revue et que nous canalisons de peur d'effrayer, de restreindre encore la portée de nos mots – cette peur que la poétesse n'avait pas. En n'énonçant en définitive que des faits, afin qu'il ne s'agît pas d'un appel à la lire. **Annie Le Brun**, dans *Ce qui n'a pas de prix* (Stock, 2018), alertait, vitupérait contre la marchandisation de l'art ; comment, partant, ne pas se dire qu'elle maudissait les prix littéraires, quantités d'ordonnances et de sentiers désherbés ? C'est, pour être honnête, une petite angoisse que de lier l'inclassable et insoumise écrivaine-essayiste-critique à notre anti-prix ; à supposer que l'information ait circulé, de son vivant, jusqu'en Croatie, qu'aurait-elle pensé ? Aurait-elle goûté ce renversement de valeur, lors qu'il était surtout question, pour elle, de supprimer toute notion de valeur, de raser, de *lâcher tout* ? Mais voici, cette non-attribution est diablement évocatrice ; le non-prix, c'est, plus que la gribouille experte et illisible sur feuillets fins, une conception esthétique discrète et auto-suffisante, une célébration du beau en circuit court, sans la pompe, presque sans première ni quatrième de couverture.

Textes

Visage mode d’emploi

Auns Darouaz-Khechine
Oise (60)

(Veuillez lire attentivement avant toute utilisation. Toute mauvaise manipulation ne saurait engager notre responsabilité.)

FÉLICITATIONS POUR VOTRE VISAGE !

Vous venez d’acquérir (ou de conserver) un visage humain. Ce dispositif naturel est fourni avec plusieurs fonctionnalités de base : reconnaissance sociale, expression des émotions, ingestion de nourriture, ainsi qu’un ensemble de particularités uniques, appelées *traits*. Ces derniers peuvent entraîner divers effets secondaires, notamment admiration, méfiance, exclusion ou jalousie.

Veuillez noter que votre visage ne vous appartient pas totalement : il est propriété partagée entre normes sociales, algorithmes de surveillance et diktats esthétiques. Vous pouvez l’aimer, mais la société se réserve le droit d’en disposer à sa guise. Comme dans un tableau de Magritte, il se pourrait que ce visage ne soit pas vraiment le vôtre.

I. CONFIGURATION INITIALE : LE VISAGE ET VOUS

Positionnement : Veuillez vérifier que votre visage est correctement fixé à votre crâne. En cas de détachement involontaire, veuillez consulter un spécialiste en collage identitaire.

Apparence : Notez que votre visage peut ne pas correspondre aux attentes du marché. Des mises à jour sont disponibles, mais certaines peuvent provoquer des bugs sociaux et une réévaluation de votre place dans la hiérarchie invisible du monde.

Authentification : Votre visage sert de pièce d’identité. Il peut être scanné, fiché, observé, jugé. Si votre apparence déroge aux standards, attendez-vous à des contrôles fréquents, des portes closes et des regards fuyants.

II. UTILISATION COURANTE

Les yeux : Conçus pour voir et être vus. Attention : trop de contact visuel peut être interprété comme une provocation, pas assez comme une soumission. Vous êtes prié d'apprendre les subtilités du regard selon votre genre, votre couleur de peau et votre statut social.

Le nez : Principalement utilisé pour la respiration et la perception des odeurs. Certains nez sont perçus comme plus acceptables que d'autres. Nous nous excusons pour ce biais de fabrication historique. Toute ressemblance avec Cyrano de Bergerac est purement accidentelle.

La bouche : Multifonctionnelle (communication, alimentation, simulation de joie). Parler trop fort peut déranger. Se taire trop longtemps peut être suspect. Veuillez calibrer votre prise de parole en fonction du contexte et des attentes implicites.

Les joues : Zones tampons des émotions. Elles rougissent sous l'embarras, pâlissent sous le choc, se creusent sous la faim ou le chagrin. Leur capacité d'absorption des gifles, physiques ou symboliques, est remarquable, mais non illimitée.

Le front : Réservoir de pensées et écran publicitaire des rides. Plus il se plisse, plus il trahit votre stress, votre scepticisme ou votre fatigue. Le marché propose diverses crèmes pour en lisser l'histoire, mais il paraît que les rides sont les cicatrices des combats invisibles.

Les sourcils : Signaux lumineux de votre humeur. Leur position détermine votre degré de colère, d'étonnement ou de mépris. En cas d'inefficacité, envisagez l'option « haussement d'épaules » en complément.

Les cils : Rideaux protecteurs contre la poussière et armes fatales de séduction. Attention : un battement trop appuyé peut être interprété comme une invitation, une menace ou une allergie.

Les dents : Un sourire peut être perçu comme un acte de paix ou un signal de domination. Trop parfaites, elles suscitent l'envie. Trop abîmées, elles provoquent la condescendance. Rire à pleines dents peut être mal vu si vous êtes au mauvais endroit, au mauvais moment, avec le mauvais visage.

La langue : Organe à double tranchant. Elle peut flatter, mentir, dénoncer ou blesser. Elle est souvent priée de se conformer aux discours officiels sous peine d'exil social.

III. FONCTIONNALITÉS AVANCÉES

Double visage : Disponible selon les circonstances. Peut être activé en milieu professionnel, politique ou sentimental. Attention : une utilisation abusive peut causer des fuites d'intégrité et une désintégration de votre conscience.

Cicatrices et marques du temps : Témoignent de votre historique d'utilisation. Certains modèles cherchent à les effacer ; d'autres les affichent fièrement. Notez que leur suppression ne changera pas le regard du monde sur vous.

Expressions françaises intégrées : Votre visage peut « se décomposer », « faire la gueule », « perdre la face », « ne pas pouvoir se voir en peinture ». Il peut aussi être « une tête à claques » ou « un masque de fer ». Ces modes s'activent automatiquement en fonction de votre vécu.

Visage et marchandisation : Vous avez la possibilité de transformer votre visage en une marque, un produit rentable. Si vous êtes photogénique, vous pourriez être monnayé. Si vous ne l'êtes pas, veuillez éviter de trop vous montrer.

IV. PROBLÈMES COURANTS ET SOLUTIONS

Visage inadapté à votre corps : Un défaut de fabrication que nous ne corrigeons pas. Apprenez à vivre avec ou à le détourner à votre avantage.

Effacement progressif : En raison de pressions sociétales ou de fatigue extrême, votre visage peut devenir flou. Pensez à vous reposer ou à redéfinir votre identité.

Non-conformité aux standards de beauté : Ce problème est une construction sociale. Mises à jour possibles, mais instables.

Détection et fichage automatique : Si votre visage déclenche des alarmes, ce n'est pas un dysfonctionnement du système, mais du monde qui vous entoure.

Expression incontrôlée : Sourires automatiques en présence de supérieurs requis. Une absence prolongée de sourire peut entraîner des soupçons. Nous vous conseillons d'apprendre à doser vos émotions affichées pour ne pas éveiller les radars de conformité.

V. GARANTIE ET LIMITATIONS

Votre visage est unique et ne peut être échangé. Toute tentative de modification excessive sera perçue comme un aveu d'insatisfaction et pourra être sanctionnée par des rappels à l'ordre esthétique.

Rappel : Un visage est une carte de visite sociale. Certains ouvrent des portes, d'autres les referment. Ne perdez jamais de vue que votre apparence est un passeport dont la validité dépend d'un système qui n'a pas été conçu pour tout le monde.
Le fabricant décline toute responsabilité quant aux regards de travers, jugements portés par autrui et assignations arbitraires.
Pour toute demande d'assistance, veuillez contacter votre reflet dans le miroir.

Auns Darouaz-Khechine écrit en tordant les formes et en brouillant les genres, souvent poète, toujours en mouvement. Son travail questionne l'identité sous toutes ses facettes, entre éclats et écarts. En master de création littéraire, elle explore l'expérimentation comme une nécessité et partage cette quête à travers l'animation d'ateliers d'écriture. Retrouvez-la sur **Instagram**.

Cold Turkey

Chris Bouchut

Isère (38)

C’est un matin de ventre à l’envers, de sueurs froides et de corps qui crie en tous sens. Un matin bien connu, un matin de plus, un matin de trop. Dans mes veines je sens les traces d’endorphine de tes frôlements sur ma peau, le hérissement de pilosité, souvenir de tes caresses furtives, de la vitesse de tes approches cutanées. Tout était encore là, il y a une seconde. C’est fini. Et c’est le grand départ pour la valse décharnée, la danse atroce, le désenchantement pathétique, l’amorce de la rugosité aux yeux cernés de bleu.

Le manque se fait une place, gagne les muscles, envahit tous les membres de ses contractures féroces. C’en est fait de la douceur et du plaisir ; la douleur de métal, la raideur de l’absence, le recommencement implacable s’installent, si vite si tôt. Je n’ai pas eu le temps de l’extase. Je n’ai rien vu venir. Je me dis que tu es ma tentative de trop, mon espoir de trop, mon soleil de trop, et ma nuit.

Je me tords dans les draps encore humides, je déchire à coups d’ongles mon enveloppe extérieure, je me gratte au sang comme un animal en détresse, je mords des lambeaux de tissus rêches, tout me fait mal. Je voudrais tes bras qui me serrent à nouveau, que tout se rassemble, que les petits morceaux de mon cerveau retrouvent leur place et flottent doucement dans l’illusion d’un lieu commun. Je voudrais le corps entier, mon corps, le tien, le navire que nous réalisons ensemble au cœur des nuits, les premières fois, celles qui sont toujours bonnes.

Mais tout se détraque, tout se perd quand tu te braques, quand le liquide de notre entente parfaite ne coule plus aussi bien, quand la poussière se glisse dans le fluide qui réchauffe les carcasses et que la boue balance ce froid, cette glace qui massacre à petit feu les derniers instants.

Tout glissait pourtant, jusqu’à hier, un jour, à peine quelques autres, sur une mer d’huile et puis cette tempête, et ce gouffre, cet abîme, cet abysse. Sombrer, goutter à nouveau ce vide terrifiant, se noyer dans les affres, retrouver les monstres du dessous, si vivants, si intacts. Je les croyais remisés pour longtemps. On m’avait dit : «

n’y goûte plus, tout recommencera, c’est encore le même, ils se ressemblent tous, toujours. » Et pourtant, j’ai voulu croire qu’on peut tenir la meute à distance.
Encore une fois.

Le lit est orphelin des promesses non tenues et l’ombre de tes yeux aux rides douces qui s’amincissent dans les fumées truquées me contemple d’un air triomphant. Tu es retourné aux quatre murs de ton année vaine. Je fais le constat amer de la fêlure, je prends acte de l’erreur tragique : être revenue là, au carrefour de la déchéance, avoir repris ce poison violent qui ne va pas au bout de sa mission, cette came frelatée qui fait le travail à moitié. Je reconnais l’échec sans surprise. C’est brutal.
Une fois encore.

Je me débats et je pleure, sans larme, le visage en une transe abjecte, je remâche les images de nos étreintes à la fenêtre, à la vue des voisins, ma bouche sur ton sexe, ta jouissance empêchée et cette attente : te vouloir heureux, tellement, et échouer. J’ai dans le ventre la fatigue de tes assauts, l’épuisement de nos tentatives de synchronicité. Nous avons usé les chairs jusqu’à l’irritation et nous avons ri de la déchirure, de cette béance infinie.
Encore une fois.

Le froid me consume. L’éclipse de la chaleur de ton torse contre mes os et de tes mains sur mes seins me ravage. Je hurle d’avoir perdu cet écrin, nos jambes mêlées. Je veux une narcolepsie rapide, me griser de cette proximité du sommeil sans solitude, de nos accords de respiration pour s’apaiser, retrouver notre île nocturne. Tout est perdu.
Encore une fois.

J’aspire la chimère de nos réveils en sourires, comme une nouvelle dose, ce oui qui ne dure pas, notre avidité à se chercher, et dormir une partie du jour quand les autres travaillent, quand le monde tourne, quand tout dehors est normal. Notre revanche.

La redescente fait mal, plus mal que la précédente. On n’apprend rien de l’expérience et toujours on revient à la source de cette amie brûlante, cette fulgurance qui dure de moins en moins, mais à laquelle il est si facile de croire pour ne pas crever tout de suite. Hors de ça il n’y a rien. Le monde est vain, trop bruyant, trop malsain, trop injuste, trop stupide, trop square pour nous. Nous sommes flamboyants, magnifiques et désespérés. Alors nous reprenons ces chemins de traverse pleins d’épines, ces pas de côté malhabiles, nous

allons visiter les paradis en toc, là où résident nos semblables et on s'accroche, on se refile les plans et on tombe.
Encore une fois.

Au lendemain de nos retrouvailles, nos mots de trop. On avait tenu pourtant, deux semaines, à garder à distance nos tentatives pitoyables d'exister, de se faire une place. Nos mensonges me reviennent en pleine figure, en pleine gueule. Nous avons confondu les ennemis, nous nous sommes jeté à la tête nos envies de liberté, comme des insultes, nous nous sommes reproché nos désirs semblables. Tu n'as pas voulu de mon goût pour toi, trop près ce besoin d'attachement, trop violente, cette envie d'ailleurs juste ici, ensemble. Tout, trop vite, trop fort, on n'apprend pas à gérer la conso quand le produit et bon. Et il l'est. Tu es beau.
Encore une fois.

Avec toi, et sous ton regard tout se consume comme les forêts dévastées par les vents contraires, tout flétrit à vue d'œil, tout disparaît, tu me voles ma part du paquet. Ce matin le réveil est hostile, je réclame la nuit perpétuelle si tu refuses à nos peaux l'éclat du soleil de minuit.

Pourtant on le voulait, ce coin tendre loin des turpitudes, cet abri, cet autre chose, ce truc à nous. Mais tout nous rattrape. Le prix est toujours trop élevé, de toute façon, on n'a plus les moyens. Ou peut-être qu'on ne les a jamais eus. On ne saura jamais se laisser la place, on n'arrivera jamais à concilier l'inconciliable, à supporter l'insupportable. On se retrouvera à chercher les substituts, comme des mendiants aux yeux vides.
Encore une fois.

Cette drogue qui ne fait pas mal, on la cherchera toujours et on tombera encore, de toujours plus haut, on s'écorchera aux branches. Mais on est habitués et peut être qu'on aime ça, se sentir vivants de cette manière-là. Possible qu'on n'ait pas le choix. Cette ligne blanche qu'on franchit à chaque fois, ce fix furieux qui nous attache, qui nous délivre de tout, notre dernière chance avant la fin, même si on sait, oh combien, à quel point c'est vain, perdu d'avance, on y tient.

Alors sûrement demain, oui demain, une fois encore, j'irai loin. Je décrocherai, je me soignerai, je renoncerai, je cleanerai tout : le corps, les souvenirs, toutes les traces de toi, jusqu'à la tasse dans l'évier, je t'effacerai. Mes pensées retourneront à la supercherie du monde des autres, aux faux amis et aux gens propres.

Et puis, le jour d'après, je reviendrai rôder, près du point de deal, au coin de ta rue, sous tes fenêtres. Je te voudrai au creux de moi. Encore une fois.

Chris Bouchut est née dans le Jura, l'année où l'homme a marché sur la lune. Elle a consacré une partie de son existence à travailler socialement à une tentative de mieux-être pour autrui. Aujourd'hui, elle poursuit l'idée mais en agençant les mots sur le papier. Parfois, elle les donne à entendre dans le duo « A cordes, des mots ». Vous pouvez la suivre sur **Facebook**.

Les Deux Pantins

Mélanie Lacroix
Doubs (25)

Deux drôles de personnages avaient le monopole de mon dernier rêve, deux individus parfaitement semblables, à ceci près que l'un avait une peau plus foncée que l'autre. Deux drôles d'énergumènes assez difformes aux visages anguleux. Chacun muni d'un chapeau haut de forme et d'un costume trois pièces. Ils étaient simplement là et n'agissaient pas vraiment, un peu comme deux personnages sortis d'un tableau et ne sachant que faire de cette nouvelle mobilité. Une maladresse certaine se dégageait d'eux, par leur silence et le lent balancement de leurs bras, maladresse d'autant plus touchante que leur habillement cherchait à donner l'illusion d'une assurance travaillée, soignée. Suivant l'angle d'approche et suivant la lumière, l'un et l'autre paraissait tour à tour doux et tranquille ou malin et menaçant. Suivant l'angle d'approche et suivant la lumière, on pouvait voir, ou ne pas voir, les fils qui partaient de leurs têtes, de leurs mains, de leurs épaules et de leurs pieds. Je commençais à peine à m'attacher à eux que le sommeil décidait de s'éloigner. J'ouvrais un œil difficilement après une série de rêves où, comme toujours dans les rêves, tout se mélange et se confond. C'est peut-être la lumière. Le trait de lumière sur le sol de ma chambre, une même lumière à un même endroit qui, mue par le mouvement du store dans l'air, se modifiait inlassablement tout en étant toujours la même. Peut-être le trait de lumière, mais aussi le claquement de porte du voisin suivi de sa cavalcade quotidienne dans les escaliers, et le son émergeant, doux et plaintif, du violon de la dame qui n'habite pas loin et que j'entends progresser lentement depuis presque dix ans. Certainement. Ce sont ces trois facteurs-là. Mais bien au-delà, les marionnettes du rêve, plus réelles que la vie, ont bouleversé la mienne.

Un autre matin, il y a trois ans, j'ouvrais les yeux, inquiète, sur la sensation d'un bonheur intense et encore tout proche mais qui s'envolait déjà et laissait la place à une angoisse brûlante. Les draps froissés racontaient déjà ton absence, et les lourds rideaux d'un rouge vivifié par le soleil jetaient leurs ombres chaudes sur le sol. Ta chambre, sans toi. C'est le claquement de porte et ton pas dans l'escalier qui m'avaient rappelé tes mots de la veille : « demain je travaille tôt, tu claqueras la porte en partant. » Mots dérisoires au moment où ta main passait lentement sur ma peau. Demain n'existait

pas. Ce qu'il y a de pire et de beau dans la solitude c'est qu'avec le temps elle devient une compagne. Mais après une nuit d'amour, elle surgit, criante et sanglante, comme un nouveau-né. Elle s'arrache à vous pour vous faire face. Il faut beaucoup de temps pour l'apprivoiser et apprendre à l'aimer. Tes cheveux bruns, courts et bouclés d'éternelle gamine. Tes yeux d'ambre et ta bouche d'une ardeur indécente, révélant parfois un sourire à en oublier tout ce qu'il existe de beau ailleurs. Les traits de ton visage, lisses et empreints d'une certaine dureté, qui révèlent avec évidence ton intelligence lucide, ton franc-parler et une indépendance féline. Ton absence, ce matin-là, comme un couperet. Ta peau et tout ton corps restent imprimés sur la mienne. Je ne veux pas oublier cette sensualité si fugace que brutale. Peu de temps contre toi, le monde inversé et le ciel à l'envers. Je sais bien qu'il t'arrive de pleurer. Je suis peut-être la seule à le savoir. Tu m'as dit : « tu es la seule ». J'étais prête à t'aimer. Quitter ma ville, pour venir plus près de toi. Prête à accepter de n'avoir presque rien. Tu m'as dit que tu ne pouvais pas vivre avec une femme. J'ai trouvé une cour isolée et tranquille pour pouvoir pleurer les couteaux qui lacéraient ma gorge. Puis j'ai pris un train, et j'ai retrouvé ma vie normale. Paris. Les gens. Le travail. Et lui.

J'écris sur toi pour écrire sur moi. Nous sommes ces deux personnages de mon rêve. Pareils et dissemblables. Chaque jour qui passe, tu penses à quitter cette petite ville endormie mais tu restes liée à cet endroit qui t'étouffe. Tu roules à travers cette bourgade, tu parcours ces mêmes rues inlassablement, chacune des trois rues de ce centre, peut-être dix, quinze fois par jour. Des raisons de rester fleurissent chaque jour de chaque semaine. Et tu restes et tu roules et tu tournes encore. Tu essaies d'être non pas heureuse mais juste bien. Tu n'as plus l'âge de vouloir un bonheur absolu, mais plutôt de rechercher une tranquillité sereine. En tournant, en roulant, en restant. Parfois tu fumes un peu. Pour te détendre, pour moins réfléchir. Pour mieux accepter. Souvent le soir. Tu te dis que ton travail te plaît. Ce même travail que tu as déjà exercé puis jeté en te disant que « plus jamais », tu l'aimes bien. Je veux que ce soit vrai. Tu es trop intelligente pour être honnête avec toi-même. Et je t'admire bien trop pour ne pas vouloir te croire. Et tu donnes et tu disparais. Tu t'occupes d'un enfant qui n'est pas le tien, tu prends soin d'une petite vieille qui n'est pas ta grand-mère. Tu écris des lettres et tu fais des cadeaux. Tu aimes la nature et les gens. Mais tu préfères ton chat. Et tu files un parfait amour avec toi-même, entrecoupé de vagues d'indifférence que tu te jettes, te méprisant un peu, mais rarement. Sans te douter que ton seul défaut à mes yeux c'est qu'il n'y a rien chez toi que je déteste. Dans le train, je ne pensais pas te revoir. Mais cette ville sait très bien, au moment où on lâche, au moment où on quitte, vous jeter les uns sur le chemin des

autres. Les petites marionnettes bisontines ne se dépêtrent jamais de leurs fils et rejouent en boucle le même scénario, à quelques variantes près.

L'appartement est une petite bulle de campagne au milieu de la ville. Au fond d'une cour silencieuse et végétale, un petit escalier en pierre, lumineux, y accède. Nous sommes à l'écart du monde, toi, ton chat et moi. Le temps d'un café, tu me montres, ravie, ton nouveau lieu de vie. Tu emménages à nouveau seule. Nous savons bien ce que cela signifie pour moi. Que l'espoir de me retrouver à nouveau dans tes bras pour quelques heures se ravive. Que j'ai de la peine à me tenir debout en face de toi, sans esquisser un geste de trop. Sans appuyer un regard un peu plus longuement. J'ai de la peine à paraître sereine et détachée. Éternel recommencement d'un trouble scintillant. Je tire sur ma cigarette, je regarde par la fenêtre en crachant la fumée, je m'exclame devant le charme du lieu pour ne pas parler du tien. Chacun de mes gestes est calculé pour paraître naturel. Personne n'est berné, je te veux contre moi mais m'en veux d'y songer. Dans le salon, au dessus du canapé, s'étale un tableau. Ton grand tableau sombre des deux pantins, le même que dans cet autre appartement d'un autre temps de ta vie. Nous étions assises sur ce même canapé, le tableau nous faisait face. Tu m'expliquais d'une voix presque basse, en passant ta main sur ma peau, juste en dessous de ma gorge, à quel point tu l'aimais. Le kaléidoscope des souvenirs de cette soirée me fait tourner la tête. Les verres de vin, la boite de nuit. Le champagne, et tes soudains baisers. Les frissons d'incrédulité. Puis le chemin le long du Doubs la nuit, nos doigts enlacés nous faisant croire à l'évidence, le feu des lumières de la ville dansant sur l'eau du fleuve. Ma joie soudaine et effrayante, et la timidité s'amenuisant au rythme de nos vêtements enlevés. Le désir. Tes yeux. Ton corps. Mes mains tremblantes. Nos corps abasourdis et brûlants s'emmêlant.

Le soleil se couche sur les prairies qui défilent. Le train m'éloigne de toi à nouveau. À peine retrouvée que tu es déjà un souvenir. À peine le temps de frémir à nouveau en frôlant ta peau que tu es déjà loin. Cette nuit à nouveau les deux pantins perdus. Ils me tournaient le dos, et de leurs membres maigres et désorganisés, tentaient de retourner dans leur tableau d'origine, en vain, pour finalement se retourner et se laisser glisser lamentablement le long du mur jusqu'à s'avachir au sol, me contemplant là, une sorte d'effroi sur le visage de l'un, et d'étonnement naïf sur celui de l'autre.

Quelques mois ont passé sans nouvelle de toi et sans que je ne t'en donne – nous avons cette habitude du silence qui s'accorde à la distance. Mis à part cependant, un message un peu plus tôt,

m’expliquant ton soudain départ pour quelques jours en vacances sur une île un peu lointaine, et me proposant de me prêter ton appartement qui m’avait tant charmée, si je venais à Besançon. Je suis venue, mais pour rester. Retrouver cette ville que tu sillonnes depuis toujours, et te savoir non loin de moi. Je sais que tu ne seras pas là, que tout autour de moi me parlera de toi. Que le manque se creusera lentement. Mais l’idée de m’imprégner de ton univers en attendant ton retour me console. Je récupère la clé chez la concierge. La petite cour ensoleillée. L’escalier de pierres. Les plantes alignées. Tout comme la dernière fois, sauf que c’était l’automne et que c’est le printemps. Tout comme la dernière fois, sauf que je traîne derrière moi ma grosse valise en montant l’escalier. J’ouvre la porte. Un air plus froid qu’à l’extérieur, la pièce assombrie par le volet mi-clos. L’appartement est presque vide et le chat n’est pas là. Il reste une table, le canapé et le tableau. Ton parfum flotte dans l’air, il y a quelques minutes ou quelques heures tu étais encore là. L’espace d’un souffle, je n’ose faire un pas de plus. Puis je vois sur la table une lettre. Ou plutôt quelques mots. Griffonnés à la hâte comme une urgence. J’ai peur de les lire je crois que je ne veux pas comprendre ce vide soudain, cette absence de tes objets et cette absence de jour. Chère M. Je vais à Paris, nous nous verrons à ton retour. Je veux voler un peu. Paris puis ailleurs. Simplement autre chose. Je ne veux pas d’une vie calme et sereine je veux exulter et trembler. Ce tableau et cette ville m’ont gardée prisonnière de leurs fils trop longtemps.

Nous nous verrons à ton retour... À très vite... Je me laisse tomber sur le canapé, à côté de la valise et sous le grand tableau. La lettre glisse sur le sol. Je sens les deux pantins qui me regardent de tous leurs fils. Ils savent très bien que je ne repartirai pas. Dans l’air flotte encore ton parfum. Tout comme la dernière fois.

Mélanie Lacroix naît en 1982 à Pontarlier. Comédienne de formation, elle fréquente le Cours Florent puis se forme à la méthode de l’Actors Studio à Paris. On peut la voir au cinéma dans *Gon’Alice* et *Vwar* de Martin Ziegler. De retour en Franche-Comté depuis 2018 et après avoir travaillé dans la restauration et en pédiatrie, elle vit à Besançon où elle a repris des études en Lettres Modernes. Son écriture s’inspire de ses différents parcours. Retrouvez Mélanie sur son **blog**.

Le Signe des grands maîtres

Jérémy Semet
Moselle (57)

1.

L'année était déjà passablement entamée. Jérôme touchait toujours de maigres allocations de Rance Boulot, ayant pour toute perspective qu'on lui laisse le temps d'écrire. Prenait chaque matin avec une assiduité qui confinait à la foi religieuse son traitement contre les angoisses. Ne sortait absolument plus de chez lui sauf pour racheter un pack de sodas et quelques sachets de pâtes. Préférait plus volontiers le confort de son appartement sous les toits que le monde dehors et ses vicissitudes. Partageait son temps entre la lecture et l'écriture. Depuis peu s'était pris de passion pour les appels à textes et les concours d'écriture. S'était dit que ce serait une manière de s'exercer avant d'accoucher de son œuvre. Après tout, certains faisaient des mots croisés ou jouaient au sudoku.

Aujourd'hui était un jour particulier. Daniel, un auteur à qui il vouait un véritable culte, envoyait le thème de son prochain atelier d'écriture.

Posé sur l'accoudoir du soda, son smartphone vibra. Un petit 1 rouge apparut à côté d'une enveloppe sur son écran d'applications. Jérôme effleura le symbole et le courriel s'ouvrit.

2.

De : danlewski@opticron.com
À : jersalamet@screeb.com
Objet : atelier écriture 42

Bonjour à toutes et tous,

Vous êtes de plus en plus nombreux chaque mois et je m'en réjouis.

C'est grâce à vous et vos dons si je parviens à poursuivre cette merveilleuse aventure de l'atelier d'écriture, alors je tenais à vous en remercier très chaleureusement.

Trêve de blabla. Je sais que vous l'attendez non sans une certaine impatience. Le thème de l'atelier. Le voici : le visage.

Je rappelle que l'idée est d'écrire une nouvelle d'une longueur maximum de 15000 signes espaces comprises. Vous avez un mois tout juste. Le texte qui m'aura le plus touché figurera dans l'anthologie de cette année.
Bien sûr, vous pouvez partager vos textes sur le groupe dédié et également sur les réseaux en n'oubliant pas de taguer la page de notre atelier.

À vos claviers !

Bonne chance à toutes et tous !

Bien amicalement,

Daniel

3.

Le visage se dit-il. *C'est vaste*. *D'abord : éliminer toutes les idées communes sur le sujet*.

Jérôme ouvrit une note pour y consigner les idées à ne surtout pas traiter.

4.

IDÉES À NE SURTOUT PAS TRAITER :

- décrire un visage, donner des détails précis, faire des parallèles moisis avec des paysages.
Cf : les rides rappellent des canyons profonds où rester coincé des heures durant jusqu'à ce que l'on trouve la force de se couper le bras avec une cuillère.

- aborder le thème sous un aspect fantastique. Cf : un visage flotte dans une penderie ou pire au beau milieu d'un salon rempli d'invités.

- troquer l’idée du visage contre celle du masque vaguement proche. Après tout ne fait-on pas un moulage à partir d'un visage ?
Cf : Mme Tussaud et ses masques funéraires.

5.

Maintenant qu'il s'était dépollué l'esprit, Jérôme avait toute la place pour fabriquer une intrigue digne de ce nom. Restait plus qu'à la trouver. Mais pas avant d'avoir avalé un petit café au préalable. Rajouta de l'eau dans le réservoir. Retira la dosette sèche, la remplaça par une fraîche qu'il tira d'une grande boîte rectangulaire en plexiglas. Plaça un mug. Appuya sur le bouton qui cessa de clignoter quand l'eau fut à bonne température. Et tandis que la machine faisait entendre son grondement, Jérôme songea à cet acteur qu'il avait vu dans le film *Délivrance*. Celui qui s'était fracturé la pommette. Il avait raconté que ça avait fait le même bruit qu'une coquille d'œuf. Et depuis, pour supporter la douleur, se gavait de drogues.
Comment s'appelait-il encore ?

Jérôme voyait très bien son visage. Un brun très costaud qui sur la fin portait une moustache. Il avait même joué dans *Boogie Nights*, le premier film de PTA. Le café fini, il porta la tasse à ses lèvres, se brûla et ça lui revint :
Burt Reynolds ! rugit-il.

6.

Retourna s’asseoir sur le canapé. Laissa son regard vagabonder sur le dos des livres de sa bibliothèque et sortit un bouquin de Vinau. *76 Clochards célestes ou presque*. L'ouvrit et tomba aussitôt sur le passage consacré au trompettiste Chet Baker et à sa gueule d'ange cassé.

Merde ! On cherche à me faire comprendre quelque chose on dirait fit-il pour lui-même, la langue encore douloureuse.
Et pourquoi pas écrire une fausse biographie ? lança-t-il presque comme un défi.

Dans ces cas-là, Jérôme se laissait aller à la facilité et avait tendance à copier ce qu'il aimait. Ce n'était pas un plagiat. Plutôt un hommage appuyé. Il avait fonctionné ainsi pas mal d'années, imitant ses auteurs préférés : Stephen King, Chuck Palahniuk, Olivier Adam. Piochant chez l'un et chez l'autre pour se fabriquer sa propre voix, sa propre langue.

S'inspirer de ça, mais faire différemment, pensa-t-il, *c'est la marque des grands maîtres*.

Il jeta quelques mots dans un brouillon de mail pour.

7.

Daniel Lancier - Agence France-Presse

à Moscou
Publié le 31 décembre 2024

Sans l'ombre d'un deuil, nous apprenons la disparition d'Oleg Spiktr, artiste protéiforme d'origine polonaise, tour à tour poète, musicien et sculpteur de grand talent qui s'est éteint aujourd'hui dans son atelier. Mondialement connu suite au scandale de 1999 après qu'il a lui-même détruit sa seule œuvre plastique intitulée *Egasiv* en plein vernissage, Spiktr n'aura plus rien produit de notable par la suite. Gardant mystérieuse sa véritable date de naissance, certains biographes tablent sur l'année 1936 quand d'autres l'imaginent bien avant. Les zones d'ombres qui jalonnent son existence contribueront à cette aura de légende avec laquelle Spiktr aimait s'amuser.

On gardera de lui le souvenir de sa silhouette longiligne, ses vêtements bien trop grands pour lui, sa tignasse hirsute presque chromée et cette paire de lunettes anguleuse qui donnait si rarement à voir son visage.

8.

À ce stade, Jérôme ne savait déjà plus vers où aller. Avait déjà épuisé tout son fuel. Et puis quel était le rapport avec la thématique première ? C'était toujours le point délicat. Trouver un moyen subtil et malin de traiter le sujet sans trop le mettre en avant.

Trop cryptique. Jérôme laissa filer cette idée.

9.

Pour se donner du courage et pour garnir sa cartouchière, Jérôme relut quelques passages des livres de Daniel Lewski. Il s'agissait principalement de poésie, mais qui racontait une histoire. Pas de rimes ni de constructions alambiquées. Sa prose se rapprochait davantage de celle de Brautigan. Jérôme se risqua à se faire un second café. Prit soin d'ajouter un filet d'eau froide. Et se plongea dans les écrits de Lewski.

L'une des pages était cornée. Jérôme signalait toujours ses passages préférés de cette façon. Il s'attarda sur la page en question, mais sans se souvenir de la raison pour laquelle il avait jeté son dévolu sur celle-ci. Puis ça le frappa. Ce n'était pas les mots en eux-mêmes, mais davantage la manière dont ils occupaient l'espace de la feuille. Semblaient former des planètes qui s'éloignaient les unes des autres. Puis une idée lumineuse lui vint. Si brillante qu'il renversa sa tasse sur son jogging.

10.

Désormais en slip, Jérôme ouvrit un autre brouillon de mail et tenta de mettre en forme ce qu'il venait d'imaginer. C'était vaguement approchant, mais pas tout à fait ce qui faisait briller ses méninges. Il décida de voir plus grand et ouvrit une page Word.

11.

CheveuxCheveuxCheveuxCheveuxCheveuxCheveux
CheveuxCheveuxCheveuxCheveuxCheveuxCheveux
CheveuxCheveuxCheveuxCheveuxCheveux
CheveuxCheveuxCheveuxCheveuxCheveux
CheveuxCheveuxCheveuxCheveuxCheveux
FrontFrontFrontFrontFrontFrontFrontFront
FrontFrontFrontFrontFrontFrontFrontFront
FrontFrontFrontFrontFrontFrontFrontFront
SourcilSourcilPeauPeauSourcilSourcil
OeilOeilOeil Nez OeilOeilOeil
Œil Nez Œil
Nez
Nez
Nez
Narine Narine

LèvreLèvre
BoucheBouche
LèvreLèvre

Menton

12.

Comme il n'y avait aucun nombre de signes minimum, Jérôme se dit que ça ferait l'affaire. *Personne n'aura eu cette idée. J'en suis sûr*. Il enregistra le document et l'envoya à Daniel, fier de sa trouvaille.

Voulut boire un autre café, mais se ravisa. Vit l'heure et se dit qu'il était temps d'aller se décrasser sous le jet d'eau chaude de la douche. Gagna la salle de bains et s'aperçut dans le miroir. Ses cheveux partaient dans tous les sens. Puis s'attarda sur sa barbe qui lui dévorait le visage. Il aimait son allure d'artiste trop préoccupé par

son art pour être présentable. Bien évidemment ça ne plaisait qu'à lui. Une pensée le frappa soudain.

J'ai envoyé le texte trop vite ! J'aurais pu y mettre une barbe.

Jérémy Semet a 42 ans, deux filles et écrit. Ne sait faire que ça. Ne veut faire que ça. Picore le quotidien à la recherche de poèmes. Un traînard à la Marielle, la barbe en plus. Il est trouvable sur **Instagram**.

Boucles d’argent

Bastien Voclain

Cantal (15)

Tellement que pour n’importe quoi, n’importe qui,
tout le monde crie au génie, on va finir tous cons gelés...

Francesco Gorgolotti

Qu’a-t-il bien pu se passer ? L’événement de l’année, celui que le monde entier du *dancefloor* attendait. Ça devait faire un tabac, casser la baraque, pulvériser les entrées... Consacrer un succès phénoménal qui n’aurait jamais dû s’arrêter !

BABY MOVIN ON MAKE ME FEEL GOOD TAKE IT ALL
GIMME LOVE DANCE ON YOU

Que des titres de légende, airs connus mondialement qui allaient revivre sur scène avec les chanteurs d’origine !

Rendez-vous compte : Arpegia. Concept musical, projet discographique devenu *culte,* avec vous deux, les meilleurs de tous les performeurs.
Et surtout toi, Kennie, géniale ballerine du futur
Fusionnant magistralement mouvement et chant.

Toi, incarnant les meilleures années
Pour plusieurs générations de filles et de garçons.
Toi qui as toujours vécu pour la musique,
Qui créais tes propres chorégraphies,
Toi et tes danseuses, bataillons de beauté
Escouade de féminité, coordonnées au millimètre
Sublimées par la cadence
Corps de corps transfigurés par la danse !

Trente ans déjà ! Vous étiez si jeunes, si séduisants, si beaux, à l’époque. Tu l’es encore ! Kennie, et toi aussi Turbo G !
Ze come back, la résurrection, un revival comme on n’osait plus espérer.

Comme nous avons été tristes et déçus !

Mais tu le sais mieux que nous.

Que s'est-il passé ? C'est difficile à dire, difficile à comprendre aussi…

*

La séquence nous plonge tout de suite dans l'ambiance d'une conversation entre deux vieux amis, négligemment assis. Nous sommes à Londres, dans le hall cosy d'un habituel complexe hôtelier international, plutôt haut de gamme :

– 'Suis tellement excitée de remonter sur scène avec toi !

Une sorte d'entretien improvisé mais filmé et diffusé sur la chaîne de Turbo G (prononcer « dji »). On reconnaît son visage si particulier, familier à force de déclamer ses couplets dans tous les clips. Il sourit de sa belle dentition ivoire, il est toujours aussi poupon le beau black, mais c'est vrai qu'il a bien un peu forci, Turbo. Il s'appelle en réalité Brandon Forastelli. Oui, un beau mélange, moitié nord, moitié sud, l'industrie musicale est elle aussi depuis longtemps mondialisée. Il a profité de sa notoriété, c'est bien normal, pour lancer sa propre chaîne sur les plateformes de vidéos. Il y poursuit une obsession : revenir sur cet âge d'or, cette parenthèse enchantée qu'ont été *ces années-là*, celles qu'il a vécues de l'intérieur, celles de l'Eurotekno, du nom de ce mouvement musical qui s'est propagé au monde entier. Au fil des épisodes, il retrouve les gloires de l'époque, les performeurs, les singers, les compositeurs. Il va les voir, les interroge, pour savoir ce qu'ils sont devenus les Automatic Rythm, les K-Dance, les Soprana, les Temporor et autres Ultimate Vibrate. Il leur pose aussi toujours cette même question, celle qui l'obsède : il veut savoir, si pour eux également, *ce n'était pas leurs meilleures années ? Hein ? Dis ?*

– Qu'es-tu devenue pendant toutes ces années, tu n'as pas changé ! Là, en ce moment, en te voyant, je me dis : mais comment a-t-on pu se perdre de vue ?

– Ouh là ! C'est une déclaration ça ? Enfin ? Après tout ce temps ? [rires]

– Non, mais c'est vrai, aucune ride, un minois de jeunette, tu es comme à vingt ans !

En face de lui, c'est Kennie, sa partenaire de l'époque, au sein de ce *concept musical*, fini les *groupes*, parce qu'ils n'étaient ni les auteurs de leurs chansons, ni parfois même les chanteurs, simplement des visages et des corps pour incarner musique électronique et vocalises frelatées, assemblées sur des consoles numériques en studio. Elle confirme qu'elle va remonter sur scène Kennie, avec lui, plus de trente ans après son succès phénoménal avec *Arpegia !*
D'ailleurs, Turbo G l'avait déjà annoncé dans une autre vidéo aux fans du monde entier sur sa chaîne : les tournées vont reprendre. Ravis, ils évoquent le bon vieux temps passé, se montrent déterminés aussi.

– C'était la folie ! Tu te souviens, quand même !

C'est bien vrai que Kennie n'a pas vraiment vieilli, elle ne fait pas ses cinquante balais ! C'est assez étonnant, un certain type de femme au visage émacié qui ne bouge pas : elle a toujours son même regard, ses cascades de cheveux de la même blondeur, tirant sur le roux, qui s'enroulent tout seuls. Sa coiffure, sa marque... et toujours cet allant, cette force qui se traduit dans sa mâchoire un peu carrée. La catcheuse, la bête de scène. Ouais, elle n'en a pas fini Kennie, elle a encore du bonheur à offrir.

– J'ai pris du temps pour moi, pour élever ma fille... À la fin, c'était trop, j'avais besoin de me poser...

Et puis, elle a eu le temps de comprendre aussi, Kennie Oswald. L'engouement dans le monde entier, ça elle le savait à peu près, elle le constatait assez durant les tournées : les hordes de fans, les salles immenses et combles, la fièvre de la *Dance*. Mais, elle a cru tout cela oublié, jusqu'à ce qu'elle tombe à nouveau sur les vidéos de l'époque qui font des millions de vues, mises en ligne par des fans, repiquées sur de vieilles cassettes. Là, elle a vu vraiment ce qu'était l'ambiance, la ferveur de toute une jeunesse, partout, qui connaissait leurs refrains par coeur.

– Eh ! je me suis dit : Kennie, ma fille, tu n'en as pas fini avec *Arpegia*, faut faire quelque chose !

Évidemment qu'il y avait encore un beau petit billet à se faire. Kennie avait un peu trop longtemps négligé sa carrière. Elle n'avait plus supporté les apparitions sur tous les continents : jusqu'à deux shows par jour... Elle a préféré se tourner vers une vie de famille et puis c'était assez confortable, les royalties tombaient gentiment, régulièrement : les compilations, les *best of*, d'abord, puis les vues,

les forfaits de streaming. Une vraie petite rente, bien tranquille, les reliquats d'une période folle où elle s'était donnée à fond.

– J'avais donné beaucoup de moi-même, et puis ce personnage, cette Arpegia qui n'était pas moi, tu sais ce que c'est, Turbo...

Brandon opine, il sait ce que c'est que l'envers du décor, quelque chose lui dit qu'il ne faut d'ailleurs pas trop s'appesantir sur la chose. Il a assez entendu les controverses sur les playbacks, les véritables chanteuses invisibilisées, le plus souvent des mamas blacks, et qu'on ne voyait bien évidemment jamais dans les vidéos. Et encore, j'te dis pas les accusations de plagiat, les mélodies, plus ou moins repiquées telles quelles, sur des standards de la décennie précédente, les mêmes lignes de basses carrément pompées. Seulement le Brandon, il est dans l'élan de son entretien, il pose des questions, veut savoir. Eh dis, Kennie, il y a prescription maintenant, non ?

– Pourtant ce succès phénoménal, cette « folie collective », on était adorés, on peut le dire... de l'Europe, que dis-je de la planète entière ?

– On n'a pas eu le temps de la voir, de la goûter cette folie, on faisait tout ce que disaient les producteurs, on était hyper jeunes !

Ils s'en souviennent tous deux. C'était plutôt tendu avec la production. Normal, des intérêts différents. La vieille affaire : les uns qui exploitaient les autres, peut-être ? Quelque chose comme ça. Pas commode en tout cas le producteur, Francesco Gorgolotti : les affaires, la nouveauté constante, toujours un coup d'avance. C'était lui le grand ordonnateur derrière ces concepts de groupes, tous les mêmes, avec leurs chansons produites à la chaîne, au kilomètre, par des ingénieurs du son des studios milanais, eux aussi sous-payés. Un marché formidable, il l'avait bien compris Fran', mais il avait malgré tout un côté artiste, une sensibilité, une oreille, surtout. Il avait commencé comme pousseur de disques dans les boîtes à musique. Mais on n'allait pas rentrer dans les détails, les arrière-cuisines n'intéressent pas les fans.

– Tu te sens d'attaque ?
– Je n'ai jamais cessé de danser et d'aimer ce genre de musique, alors oui, c'est comme si c'était hier !
– Écoute, moi c'est pareil, c'est génial !
– J'ai hâte !

Ils rient encore tous les deux, ils ont vraiment la pêche, la niaque, et en même temps le recul, ils sont là, sûrs de leur fait, toujours prêts encore et toujours, pour le fun, le fun et encore le fun.

*

Nous qui étions des milliers et des milliers
À t'adorer, Toi, Kennie naïade des sons
Ondulant dans les nappes de synthé
Déesse de demain aux mille membres
Gainée de tulle noire ou bien
Ceinturée de volants de dentelles, de bracelets
Emportée par une tempête de rythmes syncopés
Tourbillon de membres, tornade de volutes
Ta chevelure, couronne bouclée ondoyante
Se déployait dans l'air d'une musique parfaite

*

J'ai bel et bien craqué après le premier album. L'épuisement. J'avais même plus le temps de voir mon petit copain. Tous les jours : des entraînements de danse, de muscu.
« Faut que tu gardes la ligne Kennie » ; « Tu dois absolument rentrer dans cette tenue-là pour la nouvelle choré, Kennie ! ». La promo du dernier single, celle du nouvel album, les séances de photos pour les pochettes, pour les magazines, les signatures, les interviews, les télés, les répétitions pour le titre suivant ! Des *titres,* il en sortait presque tous les mois ! Et surtout, surtout, ces tournées, ces shows, tout le temps en avion. L'épuisement. Burn out qu'on dirait aujourd'hui. Normal qu'avec Brandon on ait voulu renégocier le contrat pour le second album.

Avant de percer, on fonctionnait au cachet. On avait des petits boulots à l'époque : j'étais serveuse et Brandon je crois qu'il s'occupait d'une laverie, le soir pour payer ses études de commerce. Avoir un cachet pour une voix, sur un titre enregistré en studio de cinq à sept, je vous jure que c'était déjà beau ! Je marchais aussi à l'enveloppe de cash pour faire la danseuse quand les nouveaux groupes se produisaient dans les clubs. À force, j'ai même réussi à cachetonner dans un clip des *Governor of sound*, et c'est là que les collaborateurs de Francesco m'ont repérée, derrière le duo en titre ! Mais quand j'ai décroché un contrat, un vrai pour tout un album, en tant que chanteuse, c'était inespéré. On a pu quitter nos boulots, monter d'un beau petit cran quoi !
Et puis, au bout d'un moment, on s'est rendu compte ! Un tel carton ! Une fièvre sur tout le continent, les places dans les charts, les ventes qui s'affolaient ! C'était grâce à nous qu'Arpegia avait décollé, à nos

performings comme on disait. Alors, au second album, on a pris un impresario : Elle nous a dit que, dès le début, on s'était fait enfler. Elle a voulu renégocier, vu ce que c'était devenu, ça ne pouvait plus être pareil.

Lors d'une grosse télé à Milan, on en a profité pour aller le voir, Francesco, la première et la dernière fois, chez lui, dans son studio minable, un tout petit entrepôt de banlieue, réaménagé, avec un sous-sol. Au-dessus de l'entrée, on pouvait voir un logo vite torché : *Néorecords*. Devant la porte, était garée sa Lamborghinia V9, quand même.

Il s'est pas dérangé Francesco, il était occupé, il n'a même pas voulu aller dans son bureau pour en parler. Il avait pas de bureau qu'il disait, son bureau c'étaient ses studios, il y semait des papiers, des dossiers un peu partout, sur des tables, dans des coins, sous des piles de boîtes de bandes. Tout ça dans une sorte de brouillard de restes de fumée, car il crapotait tout le temps, Fran'. La confidentialité, apparemment, il s'en tapait, lui, il produisait, encore et toujours, fallait qu'il produise.

On a bien compris qu'il a tiqué dès le début. Il nous parlait pas directement, comme si on le dérangeait, genre les voilà les deux emmerdeurs. On a vu comment il les faisait ses musiques ! Il était penché sur un écran où étaient étalées des bandes de couleurs. C'était les fameuses *loops*, les boucles de sons dont il supervisait l'assemblage sur un logiciel spécialisé. Un type était avec lui, assis devant l'ordi, et il avait apparemment déjà fait un premier choix de sons, de voix. Gorgolotti nous parlait en même temps qu'à lui, fallait suivre : tout coûterait plus cher, selon lui, avec le nouvel album. Avec de telles ventes à la clef, on n'avait pas le droit à l'erreur, fallait *bétonner la compo*. De temps en temps, il s'interrompait pour dire au gars des trucs du genre : « `faut que tu baisses la piste des drums ici » ou « faut soutenir là et là avec la basse qu'on a sélectionnée ».

– Des titres, tu en as des brouettes qu'il lui a dit Turbo, comme ça, direct, sans se démonter. Pleines à craquer tes bandes, tes disques durs ! Au moment où l'on parle, deux sont en train d'être mixés et un troisième est en chantier ! On te connaît, on sait comment tu travailles, c'est rôdé ! C'est ton boulot après tout !
– Justement, et hop, une bouffée, justement, c'est un savoir-faire, c'est du personnel ! Là j'ai pas pu m'empêcher :
– C'est quand même grâce à nous qu'Arpegia a décollé autant, on est l'image, l'identité, tu pourrais le reconnaître !
On était bien un peu à l'étroit dans leur bouiboui enfumé. Francesco, lui, il s'est carrément assis sur le bord de la grosse console qu'était derrière, celle avec les milliers de boutons. Il nous fixe cette fois :
– Bien sûr que l'on va repartir sur un nouveau contrat, bien sûr qu'on peut prendre en compte les tournées au forfait... Mais pas sur des

sommes comme ça ! C'est cette débile de Veronica Rizzo, qui vous a monté la tête. Je vous le dis, à ces conditions, ce ne sera tout simplement pas possib' les amis ! »

Il a ajouté que l'on continuait à ne pas prendre en compte les droits d'auteur, que chacun d'entre nous était crédité pour les voix et qu'à chaque passage en radio, et où que ce soit, on touchait à chaque fois, et qu'on ferait bien de s'en souvenir.

Il nous a laissés en disant qu'il nous rappellerait, qu'il fallait qu'il descende au 4, un autre gourbi transformé en studio, afin de *valider* un flot de titres pour son nouveau groupe au look d'Egypte ancienne : TotenKham. Nous, on s'est retrouvés sur le trottoir, dans la lumière de midi, avec nos quelques centimes par galette, et pas mal d'amertume.

*

Musique inédite et pourtant familière
Nous la portions quelque part en nous
Pour éclore le jour de notre jeunesse
Aliénés consentants, enrégimentés volontaires
Par ta voix foudroyante et inouïe
Par le martèlement entêtant, énorme battement
Cadence militaire et pulsion sensuelle
À la fréquence de nos coeurs frémissants

Kennie poupée palpitante, presque désarticulée
L'instant d'après, dressée, campée, sûre de ta
féminité Déterminée face à l'explosion des décibels
Triomphante dans l'intensité maximale des lumières
Nous t'avons tant aimée, nous t'avons tant admirée

*

Alors ça a été le gros choc, la claque. On avait toujours pas de nouvelles de Gorgo, et c'est bien trois semaines plus tard qu'on a appris, par je ne sais plus qui, qu'Arpegia sortait un nouvel album... avec de nouveaux chanteurs ! Toujours plus vite, toujours en avance Gorgo. En constant renouvellement, à l'image de sa musique et de son rythme infernal avec ses sons démentiels. Les chanteurs aussi devaient évoluer, exit Kennie et Turbo G, un an et demi, c'était déjà trop ! Il cherchait notamment une chanteuse plus grande, plus élancée, correspondant aux canons de la beauté actuelle, à la fois le look et la voix.

Kennie m'a appelé, affolée, elle avait vu un reportage sur Flux TV : le casting avait déjà commencé à Londres. Les jeunes

prétendantes faisaient la queue devant le studio, comme ces filles dans *Cendrillon* pour essayer la pantoufle : toutes plus craquantes les unes que les autres, le choix serait difficile. Qui serait l'heureuse élue ? Dans le milieu, il se disait carrément que Francesco avait trouvé le bon moment pour se débarrasser de la petite grosse. Elle est pas grosse, Kennie, un peu potelée peut-être...

Tu penses qu'on l'a rappelé, fallait qu'il s'explique, qu'il nous dise les choses en face. On l'a jamais eu : sur répondeur ou toujours en studio, Gorgo. On a compris. On pouvait rien faire, tout était à lui. Des saisonniers, des journaliers qu'on avait été dans l'affaire, le contrat était terminé, voilà tout.

Peu après, la nouvelle chanson d'Arpegia était martelée sur toutes les télés, passée en boucle sur toutes les radios, partout, tout le temps. On a tous vu le clip, il était pas mal, mais une toute autre ambiance, un peu glauque. La chanteuse était à présent cette bombasse auburn, la coupe au carré, modèle grande perche, la lèvre inférieure hyper botoxée, la poitrine sûrement refaite pour l'occasion. Ça lui en a mis un coup à la pauvre Kennie. Le *singer*, c'était qu'une triste copie de moi-même, un clone de Turbo G, en franchement moins bon. Ça ne m'a pas fait plaisir non plus, mais pas du tout : interchangeables qu'on était, des images qu'on efface, qu'on remplace ! Après tout, c'était la loi du genre, les règles du jeu.

Le premier titre *Kick on it* a plutôt bien marché, un son renouvelé, encore plus punchy et profond mais avec les mêmes fondamentaux et cette même voix ultra trafiquée. Cela donnait un second souffle au groupe, deux ans après le premier album, disaient les commentateurs. Comme si l'on en manquait de souffle. Seulement les ventes n'ont jamais atteint celles de *Baby Movin on*, le hit de l'Arpegia première mouture. En définitive, Francesco n'aura finalement produit que deux chansons avec eux, le second single - *Me to you* - n'avait pas vraiment décollé et il n'y aura jamais eu d'album. Arpegia était mort. Peut-être que les nouveaux visages avaient déçu, ou que la musique commençait à lasser, les modes en la matière se succédaient sans qu'on puisse vraiment les suivre. En tout cas notre temps était bel et bien passé.

*

Nous ne t'avions pas oubliée Kennie Oswald
Tes poses suggestives avec ton corps
mignon S'étirant sous la pluie des notes
puissantes Déflagrations de lumières
colorées Accompagnant tes frénétiques
vocalises Nous étions des milliers, et des

milliers Entassés dans l'obscurité, Turbo G,
À scander avec toi, pour toi
Ces vers de rap bon marché

*

On était en pleine réflexion avec Brandon, quand on a appris que Francesco nous avait fixé un créneau pour une vidéoface depuis la Floride, où il résidait désormais. Trente ans après, sans avoir accepté de nous parler, Francesco Gorgolotti lui-même, en personne, en bits et en pixels. À l'image, un décor de bureau imperso, qu'on ne lui connaissait pas, mais surtout lui, bouffi, presque obèse, quasi méconnaissable, les yeux devenus étrangement vitreux. T'as bien changé Fran' :

– Je ne dis pas que je peux vous empêcher de vous relancer pour des apparitions publiques avec mes titres : toi ou lui, vous payez les droits comme tout le monde, comme si c'était une diffusion publique. Mes avocats ont étudié la question : à la limite, vous pouvez même très bien remonter sur scène ponctuellement avec les titres pour vous faire un peu de blé, mais la marque, elle, c'est la mienne ! Arpegia, c'est à moi.
Je me défendrai s'il le faut, les tribunaux ça me connaît, qu'il a ajouté. Il avait son cabinet spécialisé en droits d'auteurs maintenant, normal. On lui en avait fait assez de procès pour plagiat, avec tous ces samples de morceaux ultra connus qu'il avait recyclés dans sa carrière. Une vieille habitude de D.J., passé à la composition. Il est sûr de lui, il connaît le droit. Moi ça me faisait bien rire son baratin :

– Eh ! T'as pas encore assez eu ta part Frankie ? Il t'en faut toujours plus ? C'est fini l'époque où on était des jeunots sans cervelle !

Brandon m'a fait signe de me calmer, si ça commençait comme ça... Mais Francesco tenait à me répondre, à expliquer. C'était nouveau ça, des explications, on n'y avait jamais vraiment eu droit :

– Essayez de comprendre ! Ce n'est pas une question de fric, mes petits amis, c'est ma création, mes idées, elles ne peuvent être cédées à qui que ce soit. Ce concept, Arpegia, comme les autres, c'est mon identité profonde, ce qui reste de moi après toutes ces années. Les gens ont dit des saloperies sur nous, ils croyaient que pour produire autant de titres, aussi déjantés, en aussi peu de temps, il fallait qu'on carbure à la Koko... Soi-disant qu'on était tous boostés à la Koko dans le studio, jour et nuit ! Eh non, les amis, eh non ! C'était pas la Koko, ça vous emmerde hein, vous qui êtes incapables

de créer une œuvre qui va obséder le monde entier, vous, incapables de cette *fulgurance* ! Il vous faut une explication : la Koko ! Ah ! ah ! ah ! Ils n'ont jamais compris que c'était l'inspiration, la vision, le génie, comme vous voudrez. C'était un concentré de mon ressenti, une image, une ambiance renvoyée à l'univers, à cette époque précise. Un envol, je dirais oui, un envol.

Là, il a marqué une pause et nous aussi, une sorte d'émotion est passée à travers les câbles des liaisons sous-marines. Les larmes du crocodile ou la nostalgie des vieux porcs pour leur écuelle à l'heure de passer au hachoir ? Effectivement, on ne comprenait pas tout, et on ne savait pas trop quoi dire, mais il s'est repris bien vite :

– Remarquez bien, ça, la musique, sa façon d'agir sur nous, c'est assez mystérieux. Malgré les machines, malgré la routine de la composition de toutes ces chansons, y a un truc un peu magique qui se déclenche parfois, au bout d'un moment, avec une certaine combinaison, ce qui fait un succès mondial, le vôtre, celui auquel vous avez participé, c'est vrai. Et son effet à la musique ! Alors là oui, auprès du public : aussi fort que la Koko ! Une drogue pour ceux qui l'écoutent ! Faut dire, une musique tellement travaillée, ciselée, à la moindre seconde ! Un concentré d'efficacité sonore, une saturation de *stimulis* irrésistibles... C'est ça l'art !

Il a ajouté d'un air sérieux qu'on ne lui connaissait pas, lui, Francesco, le cynique, le
blasé :

– Ne faites pas cela, je vous en supplie ! En souvenir au moins de la musique ! Vous n'êtes pas un groupe de scène en réalité, tout est du studio, du synthétique ! Tu le sais mieux que moi Kennie, la voix, sa puissance c'est parce qu'elle était artificielle, comme les instruments ! Un nouveau son ! C'était même pas la tienne ça ne l'a jamais été d'ailleurs ! Tu te souviens que tu te plaignais de faire le poisson sur des vocalises démentes ! C'était à peine crédible. Ça marchait, à l'époque, ce type de musique... Le playback, ça pouvait passer, on s'en foutait, c'était pour les clips, pour les télés, du chiqué, mais sur scène c'était déjà limite. Trente ans après en concert, on peut plus faire ça, les gens ont changé. Vous le savez très bien !

J'ai bien voulu en placer une mais c'était trop tard, il a fini de monter en régime :

– Vous êtes les créatures fictives d'une époque terminée, c'est comme ça et vous ne pourrez pas refaire le passé ! En plus, vous allez détruire le mythe !

Il a coupé net la transmission, là on retrouvait bien son style, cassant, fuyant. En ça, il n'avait pas changé Francesco.

Mais cette fois-ci, Francesco, tu ne nous auras pas. Tu ne peux plus rien, tu te débats, tu as vieilli énormément : ton pognon, tes villas, ta vie de jet set : t'arrives au bout ! Tu es bien un peu jaloux

peut-être de tes créatures. Tu ne nous empêcheras pas de les retrouver, notre jeunesse, notre succès, et cette fois-ci d'y goûter pour de bon ! On veut les revoir les masses en fusion, devant les scènes, et qui ondulaient comme l'océan, qui gueulaient de joie en nous voyant bouger et chanter. Un seul pas de danse, un seul mouvement de nos corps pouvaient faire entrer une salle entière dans une transe collective.

Oui, aujourd'hui que les droits sont tombés, qu'il y a toute cette nostalgie, cet éternel retour, ce vintage ! Ce qui, un temps, était ringard redevient plus hype que jamais ! Trente ans c'est si long ! Mais j'y pense, on n'a jamais vraiment été ringards, nous avec Kennie : passés, éclipsés, parfois oubliés, mais pas ringards ! Et on est toujours là ! Arpegia c'est nous, les vrais ! Trente ans, c'est si court en définitive ! Tu nous as aspiré nos personnalités, notre jeunesse, mais on est toujours là, on est vivants, nous ! Tu penses si on va se gêner, mon bon gros Francolito !

*

Des millions de consciences en somme
Renouvelées à chaque écoute, dans le monde entier
Massées, là, en contrebas des scènes
Ou à vous rêver dans nos casques
Sur les pistes, devant nos écrans de télé
Fidèles, à vous aimer, à vibrer, pour vous deux
Kennie Oswald et Turbo G !

*

Ce serait à l'occasion d'une sorte de festival en plein air, à Düsseldorf. Les soirées d'été, voilà un bon endroit pour un retour. Et puis, pour ce qui est de la Tekno, le public allemand était constitué de fidèles de la première heure. Des concerts étaient prévus ensuite, il fallait d'abord se montrer, faire savoir qu'on reprenait les rênes. Kennie et Brandon s'étaient revus comme à vingt ans au milieu de toute cette jeunesse, cette effervescence : les loges dans les mobile home, les essais de sons en journée, la répet', c'était comme s'ils avaient arrêté hier. Ils retrouvaient aussi le plaisir de se faire maquiller, de choisir les costumes, plutôt sombres et gainants pour les petits bourrelets, comme disait la caméraste. Le plaisir, aussi, tout simplement, de danser avec les filles, de répéter la choré. À cinquante ans, finalement, on pouvait encore tout faire, ou presque. Ça s'était vraiment super bien passé, c'était de bon augure. Comme à vingt ans !

L’arrivée du public aussi avait été impressionnante : un flot énorme et discontinu, venu de toute l’Europe. « Ils sont venus pour vous, vous êtes des légendes en fait, alors ? » qu’elle leur a dit l’assistante dans les coulisses.

Et là, c’est déjà le moment d’entrer en scène... C’est à eux, ils l’ont fait mille fois ! C’est si facile ! Ils sont Arpegia depuis toujours, ils ont leur musique, leur danse, cela se fait tout seul !

Les premières notes de *Gimme love* retentissent. Des cris de partout au sein de la foule : ils reconnaissent immédiatement, tout leur revient à eux aussi. La scène est encore peu éclairée dans la lumière rasante de cette banlieue. La basse du synthé égrène ses célèbres notes, dans la pénombre, exprès, comme ils le faisaient toujours pour leurs entrées en scène. Puis, un flot blanc, l’éclairage au max, les éclairs, les cataractes, toutes les lumières, les éclairagistes sont des pros. C’est l’attaque, le sample du refrain qui retentit, cette insistance inhumaine quasi mécanique.

Give Give Give

La voix quasi divine qui s’impose, à la fois puissante et synthétique.

Give Give Give

Le son de cette époque, force magnétique, venue comme d’un autre monde, celui de nos imaginaires. Et voici Kennie, à la croisée des projecteurs, de profil, un genou à terre, la tête renversée, qui mime la voix syncopée artificielle. Turbo est en arrière-plan les bras levés, il exhorte les fans, en attendant son moment.
Tout va reprendre comme avant, ils le savent maintenant, comme si tout ça n’avait jamais été interrompu.

Boucles de son et boucles de cheveux
s’emmêlent puis s’envolent
Les accords s’écoulent implacables
Martèlement omniprésent du beat
Lent, puissant, marquant le tempo
Parallèlement, la vague montante de la basse
Affirme doucement sa gravité
Attente de l’explosion
Et nous à l’unisson, nous, manipulés par le son
Soutenons le tempo d’un même râle
hey ! hey ! hey ! hey ! hey ! hey ! hey !

Il n’existe plus qu’une seule musique et un seul temps

Avec toi, avec vous, avec cette vibration
Communion dans l'euphorie et la célébration
De ce que nous serons toujours.

À cet instant précis, la chanteuse s'arrête, elle cesse de faire semblant. Elle a soudain une vacuité étrange dans le regard, ses yeux s'abaissent, puis le bras qui tenait le micro aussi, puis la tête. Le playback lui continue. Dans le public en délire, peu ont compris que quelque chose ne va pas, d'autres pensent à une pose nouvelle. Kennie s'est relevée d'un coup et quitte précipitamment la scène : s'il n'y avait pas eu la bande son à fond, on aurait pu l'entendre pleurer de rage. Au bout d'un moment, la musique s'arrête aussi : c'est la consternation, un lent murmure, des petits cris de larmes, des toux mais pas longtemps, très vite le silence, un silence de plomb. Parmi les calvities, les cheveux blancs, les lunettes, les carcasses ventripotentes, ces corps défraîchis aux tenues outrancières, une évidence s'impose dans toutes les têtes : Kennie ne sera jamais plus Kennie. Ils se regardent, se détaillent un peu mieux, abattus par cette prise de conscience massive. Et Kennie elle aussi, il y a quelques secondes, sur scène, les a vus, brutalement, dans la lumière du coucher : un public de vieux, faces bouffies, une majorité de corps en surpoids, des ringards en tenues fluos qui ne peuvent plus que frapper en cadence dans leurs mains.

Elle s'est sauvée, elle ne pouvait plus le supporter. Turbo B est bien resté quelques secondes de plus, décontenancé les bras ballants regardant sa partenaire s'enfuir. Il s'est ensuite lui aussi éclipsé, pas assez vite à son goût, pour éviter la honte. Tous le savent, et il n'y aura pas d'intervention pour expliquer ce qui s'est passé, pas d'animatrice fringante ou de sémillant présentateur pour rassurer chacun d'entre nous. Aucun Monsieur ou Madame Loyal ne tenteront de justifier ce qui ne se dit pas, mais se ressent au plus profond de tous : la mise en scène cruelle du temps passé, celui qui ne reviendra jamais, même avec tous les artifices du monde.

Maintenant que la nuit est tombée, petit à petit, très lentement, comme pour attraper un peu de dignité, ils quitteront l'enceinte, sans un mot. Ils regagneront les parkings géants, les bouches de métro, les aires des cars internationaux, les bus de banlieue, tous ces espaces ternes, usés, aux lueurs des éclairages blêmes. Et parmi des milliers et des milliers, ils se trouveront plus seuls que quiconque, nulle part, sur cette pauvre planète.

Bastien Voclain et ses frères de clavier (Poirier, Hingault, Fontanel, Almanzor, Barbazanges…) ne sont que pseudos de circonstances, tels différents moi de l'humain. Peu importe l'auteur, du moment que le texte circule et résonne à travers d'autres consciences.
Pourquoi ne pas partager une histoire, une image ou une formule, en assumant l'anonymat et l'oubli ?

Un si joli sourire

Bernard Barbarroux

Bouches-du-Rhône (13)

Cela avait commencé à l'approche de la cinquantaine. Chaque fois que Lenny passait le bout de sa langue dessus, il ressentait comme une légère vibration, un mouvement imperceptible qu'il crut d'abord être le fruit de son imagination. Pourtant, au bout de quelques semaines, il dut se rendre à l'évidence, elle bougeait. Un samedi matin, devant le miroir de la salle de bains, il posa le bout du doigt sur son incisive latérale droite et avec précaution fit quelques mouvements de va-et-vient, et que ce soit vers l'avant ou vers l'arrière, effectivement, elle bougeait.

Pompiste chez Exxon Mobil, Lenny mettait toute son énergie à faire le plein des véhicules et à passer, avec un large sourire, un chiffon humide sur la vitre avant desdits véhicules, ce qui souvent lui ramenait de bons pourboires. Il avait le coup d'œil et le geste précis. Il savait quasiment à l'avance si le chauffeur était dans le style, voilà pour vous, mon garçon, ou je tourne la tête, je mets sur drive et salut vieux frère. Les femmes se montraient généralement plus charitables et Lenny imaginait que son sourire débonnaire n'y était pas pour rien. Les autres employés l'avaient d'ailleurs surnommé Lenny le ravi. Devant le miroir, il remarqua bien que les rides de la patte d'oie se creusaient discrètement et que des ombres furtives apparaissaient çà et là sur son visage, pourtant il ne s'inquiéta pas outre mesure. Il laissa courir. À cet instant, Sheila l'appela depuis la chambre : — Lenny, on va être en retard et tu sais que je n'aime pas ça. Il restait la grosse valise rouge à charger dans le coffre, plusieurs sacs de boites de conserve Goya, car comme le proclame la marque : « If it's Goya, it has to be good », des plats sous vide placés dans un emballage recyclable semi-transparent, ainsi que les nombreux packs de bière Brooklyn East India. Une heure après, la maison était fermée, l'électricité et l'eau coupées. Le couple roulait en direction de Myrtle Beach en Caroline du Sud. Six cents miles à parcourir. Pour sortir de la ville, Sheila prit le volant. Elle comptait conduire une centaine de miles, ensuite, ils s'arrêteraient comme chaque année juste après Fishersville, sur une aire de repos, où il y avait de larges tables en bois ainsi que des bancs posés au milieu d'une clairière, à quelques dizaines de mètres de la route, sous deux énormes chênes assurément centenaires. Les voyageurs occasionnels pouvaient s'y installer, à l'abri des rayons du soleil ardent de ce début d'été, grâce

aux larges branches et à leurs feuillages épais et serrés comme une armée de fourmis rouges.

Pour le voyage, Sheila avait préparé des sandwichs au pastrami avec des pickles, le tout recouvert d'une épaisse tranche d'emmental. Il y avait aussi des sodas frais dans la glacière, pas question de boire de la bière durant le trajet. Elle trouvait formidable de pouvoir partir en vacances, Lenny approuva et reprit un second sandwich. Il but ensuite une canette encore fraiche de Dr Pepper. Sheila préféra du Mountain Dew moins calorique. Quand ils reprirent la route, Lenny conduisait. Il lui restait cinq cents miles à faire. Il mit la radio sur une station du coin qui alternait des informations locales, des bulletins météo et de la pop. Christina Aguilera semblait avoir la préférence du disc-jockey. Sheila somnolait. Les kilomètres défilèrent sur une belle route plate et presque droite. Au bout de deux heures, Sheila reprit des couleurs. — Je t'ai dit que j'ai appelé Curtis ? On aura le même mobil-home que l'année dernière, chouette non ? Mais, comme elle parlait de ce mobil-home depuis la fin de l'hiver, Lenny était déjà au courant. Il la gratifia d'un sourire. — Il est chouette ton frangin, on a le meilleur emplacement et en plus, il est gratos.

Sheila lui dit que dans sa famille, ils se serraient toujours les coudes et que déjà, le père de son père et même plus avant, tous avaient toujours été solidaires. Elle se lança dans des tas d'histoires qui confirmaient les liens qui unissaient les membres de sa famille, mais Lenny connaissait déjà la rengaine. Depuis quelques miles déjà, il observait ce qu'il croyait être un balbuzard, haut dans le ciel azur, et qui lui paraissait bien loin de ses bases. Trois heures plus tard, ils longeaient l'océan, s'émerveillaient de ses gigantesques vagues, de sa vision d'infini, et touchaient enfin au but. L'accueil fut comme toujours à la hauteur des liens familiaux de la fratrie. Curtis bon géant de deux mètres de haut, prit sa sœur dans ses bras et la souleva de terre. Embrassades, exclamations : — Tu ne changes pas. — Toi non plus. — Pas une ride frangine. — Tu crois ? Lenny eut droit à une poignée de main bien sentie, mais lui aussi avait la main ferme. Des années passées à manipuler des pistolets aux bouts de leurs tuyaux lui avaient fabriqué de belles et grosses mains vigoureuses. Ils garèrent la voiture devant le bungalow. En descendant, Lenny fit quelques exercices d'étirements, ouvrit le coffre et sortit les sacs. Sheila, à l'intérieur, défaisait déjà les bagages, remplissant les armoires de la petite chambre et le grand frigo de la kitchenette. Curtis allait de l'un à l'autre, attrapant un sac au passage, racontant comment s'était déroulé le mois de juillet, parlait des arrivants d'aout. — Janis et Andrew sont déjà là. Je crois que Mikael arrivera dans la soirée avec les enfants, Eva et sa mère ne viendront pas cette année, la vieille n'aurait sûrement pas supporté le voyage après son AVC. Son bip le rappela à ses obligations de responsable du lieu, il

lança un bref, mais sonore : À tout de suite les chéris ! et disparut dans l'allée dallée qui menait aux services administratifs. Les deux semaines de vacances défilèrent à la vitesse de la marée montante. Il y eut des soirées barbecues, des après-midi plage, un concours de fléchettes et surtout de longues siestes. Lenny et Mickael regardèrent des matchs de tennis de l'US Open. Aucun Américain ne s'étant qualifié pour les demi-finales, ils laissèrent tomber la télé. Il y eut aussi un bingo, Sheila gagna un bidon de deux gallons d'huile d'olive de Californie, Lenny ne gagna rien. Un soir, dans les vagues montantes de l'océan, il flirta avec Isabelle, une jeune Française qui travaillait à la réception du camping. Ils virent peu Curtis, tout affairé à sa nombreuse clientèle. Le dernier soir du mois d'aout, veille du grand départ pour la plupart des vacanciers, Curtis organisa un barbecue géant au bord de la plage. Dans l'après-midi, le personnel aménagea un petit coin de littoral. À la nuit tombée, steaks, burgers, saucisses et lard furent mis sur le gril. Des caisses de bières, enfouies dans le sable tendre de la plage et léchées par les vagues de l'océan, attendaient la main qui viendrait les délivrer. À la lune montante, Lenny calqua ses pas sur ceux d'Isabelle, mais elle l'ignora. Les gens riaient, mangeaient, pourtant, les cœurs étaient lourds, la grande procession du retour aurait lieu le lendemain. Quand ils regagnèrent le bungalow et alors que la lumière crue du plafonnier inondait la pièce, Sheila dévisagea son mari. — Dis-moi, Lenny, t'as pas l'impression qu'il te manque un truc ? Je sais pas ce que tu as fait ce soir, mais tu devrais te regarder dans une glace. Lenny scruta son visage dans le petit miroir de l'entrée. À part quelques traits de fatigue et son teint hâlé, il ne remarqua rien de particulier. Toutefois, quand il sourit à son reflet, il découvrit stupéfait que son incisive droite s'était fait la malle. Il voulut retourner sur la plage pour retrouver la dent. Sheila l'en dissuada. — Il fait nuit, alors autant chercher une aiguille dans une grange à foin, comme on dit dans les grandes plaines. Avant l'aube, le couple était sur le départ, ils voulurent saluer Curtis, mais le grand bonhomme était toujours au lit, il avait aidé le personnel à remettre tout en place et il venait à peine de s'endormir.

Lenny reprit le travail, mais il avait perdu sa bonne humeur et son sourire. Pour parler, il dissimulait sa dentition en mettant sa main à hauteur de sa bouche, ce qui rendait d'ailleurs ses propos souvent incompréhensibles. Lèvres closes, il grimaçait plus qu'il ne souriait, honteux de cette brèche ouverte et béante dans sa dentition. Les automobilistes furent moins généreux, ses revenus diminuèrent fortement à la fin du mois. Lenny n'était pas au mieux de sa forme. Il avait dans sa clientèle un conducteur qui venait faire le plein chaque vendredi soir, veille de week-end, au volant d'un énorme SUV, un Lexus RX executive au prix catalogue exorbitant. En nettoyant le

pare-brise du monstre à quatre roues, Lenny avait déjà remarqué sur le coin droit un caducée de médecin avec écrit en rouge Chirurgien-Dentiste. Un vendredi, alors que l'homme lui tendait sa Black Card pour régler son plein d'essence, Lenny se décida à lui parler.

Le lundi suivant, en fin de journée, il avait rendez-vous sur la cinquième, au dix-neuvième étage d'un immeuble arrogant et froid, avec le chirurgien-dentiste Francis Thomas. Sheila ne l'avait pas accompagné, c'était le premier soir de son nouveau cours de pilates. Elle n'aurait, pour rien au monde, raté cette première séance avec Angela, la nouvelle pro débarquée récemment du Queens. Finalement, ce rendez-vous n'était qu'une première prise de contact avec le dentiste. Le garçon d'ascenseur lui demanda à quel étage il souhaitait se rendre et l'observa discrètement durant la montée de la cabine. À l'étage, une Afro-Américaine, jeune, au corps souple et élancé, lui ouvrit la double porte en noyer massif avec un large sourire. Il déclina son identité. — Oui, il était attendu. — Non, le docteur n'était pas encore là, mais cela ne saurait tarder. — Voulait-il boire quelque chose ? Lenny, embarrassé et fébrile, refusa l'offre. Elle l'invita alors à s'installer dans la salle d'attente, lui demanda s'il souhaitait lire un magazine en particulier et quel genre de musique il voulait écouter. La main devant la bouche, il bafouilla. Mais, la jeune femme avait une voix mélodieuse, ses paroles l'apaisèrent. Il se retrouva seul, installé dans un large fauteuil club. Là, il eut le temps de détailler les moulures du plafond, le tapis persan, les nombreuses statuettes, objets de décoration, tableaux et meubles de valeurs qui ornaient cette salle d'attente peu commune. On était loin de la classe éco, plutôt en classe affaire.

Francis Thomas, homme trapu et déterminé, examina la dentition de Lenny sous toutes ses coutures, prit une radio panoramique et conclut que les autres dents risquaient rapidement de suivre le même chemin que son incisive droite. Il fallait, pour remédier à cette parodontite sournoise, traiter d'abord la gencive par une greffe et procéder ensuite à des implants dentaires. Il se posa derrière son bureau et remplit une ordonnance qui prescrivait des bains de bouche. Sur une feuille de format A4, avec son nom en entête, il détailla les soins et les différentes opérations nécessaires au rétablissement de la dentition de Lenny, chiffra le tout, dit à son patient que le premier examen était toujours offert par la maison, et demanda à son assistante de raccompagner le pompiste. En sortant de l'immeuble, Lenny chercha dans les poches de sa veste ses lunettes de vue, mais comme souvent, elles avaient dû rester sur la table du salon. Il déplia le document du docteur Thomas, le recula pour mieux le lire, et aperçut plus qu'il ne vit précisément le montant des prestations dudit docteur. Cela se chiffrait à neuf mille dollars.

Dans la rame de métro qui le ramenait au domicile conjugal, il fit des plans pour trouver le montant, un prêt à la banque, un emprunt auprès de la famille solidaire. Le docteur lui avait précisé que la somme pouvait être réglée en plusieurs échéances. Quand il retrouva Sheila, elle fut surprise du montant que lui annonça Lenny. Elle lut à son tour le devis. Ce n'était pas neuf mille dollars qui était écrit au bas de la page, mais quatre-vingt-dix mille dollars. La piste Thomas fut abandonnée, le docteur d'ailleurs, avait surement exagéré les dégâts de la dentition de Lenny. Un dentiste ayant son cabinet sur la cinquième, devait forcément facturer sa clientèle au prix fort. Il consulta un dentiste proche de son domicile, qui, plus prosaïquement, lui proposa le port d'un dentier. Celui-ci ferait disparaitre la brèche et lui rendrait son sourire. Avec les différentes séances et le travail du prothésiste, le montant de la facture fut ramené à deux mille cinq cents dollars. La somme était dans les moyens du couple, mais le mot dentier avait fait resurgir dans sa mémoire d'anciens et épouvantables souvenirs.

Adolescent, Lenny avait assisté à l'enterrement de son père dans un petit cimetière au portail rouillé et aux piliers de soutènement délabrés. Alors que le cercueil arrivait à sa destination finale, descendu par des employés des pompes funèbres, sa mère avait jeté à l'intérieur de la fosse une poignée de terre ainsi qu'une petite boite métallique. Elle lui confia plus tard que la boite contenait sa montre et sa bague de peu de valeur dont il ne s'était jamais séparé, mais également son dentier qui l'accompagnait depuis plus de vingt ans, sauf bien sûr la nuit, où l'appareil reposait près de son lit dans un verre rempli de solution alcaline. — Il y tenait tellement, le pauvre chéri.

Shlomo Zuckerman, le père de Lenny, tenait boutique à Brooklyn. Il avait vendu et réparé des montres anciennes durant quarante ans. Dans l'arrière-boutique, il travaillait courbé sur son établi de bois, l'œil rivé sur les mécanismes. Ses doigts habiles faisaient des miracles pour enlever un pignon minuscule ou pour changer un ressort surmené par des années de travail et qui n'exerçait plus aucune tension sur le remontoir manuel. À la maison, Lenny avait souvent vu ou entendu dans la salle de bains son père, enlever, rincer et brosser sa prothèse avec une brosse à dentier après chaque repas, se masser les gencives le soir devant la télévision et mastiquer durant toute la durée du programme. Mais, c'est un épisode particulièrement saisissant de la vie de son père qui revenait aujourd'hui à sa mémoire. Un soir de Roch Hachana, jour de l'an et jour du jugement pour les juifs du monde entier, quand les filles de la famille eurent allumé les bougies et après la récitation du Kiddouch, sa tante Esther et sa mère servirent une tête de bélier, animal kasher

dans la tradition hébraïque. Mélange de coutume ancienne et de pratique récente, le père de famille devait être le premier à planter ses dents dans la chair de l'animal. La petite assemblée, de cousins et de cousines, de tantes et d'oncles, l'observait donc, attendant le signal, pour commencer à son tour le repas. Shlomo Zuckerman ouvrit sa puissante mâchoire et mordit la bête. Quand il reposa le morceau de viande dans son assiette, chacun put voir le dentier, qui était resté planté dans la chair de l'animal. Tous furent stupéfaits et quand Shlomo releva la tête, bouche ouverte, il ressemblait à un vieux bébé, souriant pour la première fois de sa jeune vie. Lenny secoua la tête, comme s'il pouvait par ce simple geste faire disparaitre cet horrible souvenir. Non, il ne voulait pas porter de dentier, il dit non définitivement à la prothèse dentaire amovible.

Curtis débarqua au début du mois d'octobre. Le camping était à présent fermé, il s'octroyait toujours à cette époque trois mois de vacances, laissant filer la vie jusqu'à Noël. Ensuite, il faudrait retourner à Myrtle Beach, repeindre certains bungalows, réparer les dégâts que le mauvais temps causait parfois aux installations. Tout devait être en place pour le weekend pascal. Il était venu les bras chargés de victuailles et accompagné d'Isabelle. Le premier soir, durant le repas, Sheila parla de la pluie et du beau temps, des merveilleuses vacances passées au camping. Elle remercia encore une fois Curtis et les liens qui unissaient cette famille solidaire. Elle détailla aussi ses journées de travail, les clientes qui n'arrêtaient pas de se plaindre, les enfants qui couraient dans tous les coins du magasin et cette nouvelle caisse enregistreuse qui lui donnait bien des désagréments. Curtis approuva, il raconta les derniers jours de septembre où une pluie battante avait surpris tout le monde, même monsieur Météo, les comportements étranges de certains campeurs. Il fit rire Sheila par des détails croustillants sur les mœurs d'un couple de Suédois. Isabelle fronça les sourcils. Curtis avait souvent à faire dans le bungalow des Scandinaves, Ingrid et Magnus. Lenny se taisait, ne souriait pas, se contentant de hocher la tête pour approuver les paroles de l'un ou de l'autre. Au moment du dessert, Curtis se leva pour aller chercher dans le frigo un énorme gâteau, un fraisier qu'il avait acheté dans une pâtisserie française, à l'angle de Broadway et de Columbia. Sa sœur débarrassa les assiettes et les couverts, et rejoignit son frère dans la cuisine. — Dis-moi, il me fait la gueule, Lenny ? — Pas du tout, et Sheila raconta. De retour au salon et comme les deux arrivants devaient passer la nuit dans la petite chambre d'amis, Curtis dit qu'il lui fallait retourner à la voiture pour récupérer un autre sac de voyage. Sheila décida de l'accompagner. Lenny, resté seul avec Isabelle, n'osait pas ouvrir la bouche. Elle parla la première. — Je sais que tu m'en veux pour cette dernière soirée. Et bien décidée à se venger de la blonde suédoise, elle se tourna vers Lenny, assis à ses côtés. Hardiment, elle l'embrassa, non pas sur la joue, mais sur la bouche. Lui fut surpris. Durant une fraction de seconde, il fut tenté par les lèvres douces et humides de la jeune Française, mais à l'idée que la langue de la jeune femme découvre le trou béant de sa mâchoire supérieure, il recula. Pour

Isabelle, ce fut une première fois. Lenny se leva, il alla à la cuisine et revint avec une tasse de café à la main. — Et moi j'y ai pas droit ? lui demanda Isabelle. Elle rajouta : — T'es vraiment un type bizarre. Le lendemain, les deux voyageurs reprirent la route. Dans la voiture, quand Curtis raconta la mésaventure survenue à l'incisive de Lenny, le dernier soir sur la plage, Isabelle pouffa de rire. — C'est pas drôle, tu sais, Lenny, c'est un chic type. Isabelle, rassurée sur le pouvoir de son charme français, mit la radio. Dans le poste, Nat King Cole chantait *Smile*. Lenny fut pris, durant les derniers mois, de périodes de profonds abattements suivies par des épisodes d'exaltation de l'humeur et d'augmentation de l'énergie. La dépression était proche. Cela avait empiré depuis le soir où Sheila avait décidé de quitter le domicile conjugal, usée par les silences de son mari, mais également et surtout séduite par Angela, son professeur de pilates, avec laquelle elle avait décidé de se mettre en couple. La compagnie Exxon Mobil n'est pas particulièrement connue pour sa politique sociale envers ses employés. Fred Brown, son responsable, convoqua Lenny un matin de janvier. — Écoute, mon vieux, tu ne peux pas continuer ainsi, tu vas finir chez les dingos. Tu es un employé fidèle Lenny, tu connais tout de nos stations, de la pompe jusqu'à la caisse enregistreuse, tu sais réceptionner les livraisons, vendre les sucreries et tenir une petite comptabilité. — Rio Rico, tu connais ? Lenny secoua la tête, ce qui, chez lui, mais pas que d'ailleurs, voulait dire non. — On a une petite station là-bas qui fonctionne bien avec les locaux. Le responsable vient de prendre sa retraite. Le coin appartenait aux USA, il était situé dans le comté de Santa-Cruz en Arizona. Mais, après une histoire de détournement d'une partie du Rio Grande par une compagnie américaine, il se retrouva de l'autre côté de la frontière. L'entreprise dut payer une amende, au fil des ans, le bras du fleuve s'assécha et comme il n'avait pas fait de bornage, contrairement aux engagements pris, il fut cédé au Mexique en 1972. Il est à présent dans l'État du Tamaulipas. Tu vas filer là-bas avec armes et bagages et te remettre sur pied. Tu ne parles pas mexicain, toi ? Lenny secoua encore une fois la tête de droite à gauche. Pas grave, t'auras pas de grands discours à faire, juste quelques Buenas dias, Bienvenido, adios, si, no, tu pourras pousser jusqu'à commo estas ou même no entiendo, mais c'est tout. Alors, elle n'est pas chouette mon idée ? Même si c'était dans un patelin perdu du Mexique, et en n'y regardant pas de trop près, la proposition pouvait passer pour une promotion. Car Fred Brown avait une dette envers Lenny. L'hiver précédent, sa fille, Liberty, était venue à la station pour faire le plein de son Austin Cooper. Un grand mec en survêtement gris, capuche sur la tête, surgi de nulle part avait essayé de voler le véhicule de Liberty. Un cutter dans une main et l'autre sur la poignée de la portière, il tentait de l'ouvrir. La jeune fille résistait, mais allait céder devant la force de l'inconnu et risquait au passage de recevoir un coup de cutter. Lenny remplissait à ce moment-là le réservoir d'un véhicule, garé devant l'Austin. Quand il réalisa ce qui se passait, il aspergea d'essence le survêtement gris, posa le tuyau au sol, sortit un briquet et gueula : — Hé, mon gars, ça te dirait une petite étincelle ? Je devine comme une odeur entêtante de viande grillée d'ici peu dans le coin. L'autre ne demanda pas son reste, fila derrière la station et disparut dans une rue sombre et adjacente. La première nuit, Lenny

dormit à Indianapolis et la seconde à Tulsa dans l'Oklahoma. Il arriva à Rio Rico le troisième jour. Même au Mexique, rien ne ressemble plus à une station Exxon Mobil qu'une autre station Exxon Mobil. Celle-là disposait d'un petit logement attenant. Lenny trouva rapidement ses marques, le soleil tapait fort dans la journée, mais les nuits étaient fraiches. Le moral remontait à l'horizon. Lenny se levait tôt et filait au centre-ville. Là, en face de l'église Notre-Dame de Guadalupe, il poussait la porte du café Alfredo. Des lève-tôt déjà attablés, le saluaient. Il leur balançait en retour un généreux et percutant : — Hola amigos. Quand elle le voyait arriver, Maria Fernanda lui préparait un café, mais pas le genre de café à l'eau chaude servi chez les Américains, non, un café fort de la région du Chiapas. Il allumait alors sa première cigarette de la journée, il avait repiqué au truc depuis le départ de Sheila, et offrait son plus beau sourire à la jeune femme. Celle-ci le lui rendait, elle trouvait à l'Américain un charme indéfinissable, il lui rappelait son père. Il avait le même sourire les dernières années de sa vie. À Rio Rico, les habitants avaient tous des trous dans la denture, le dernier arracheur de dents ayant foutu le camp depuis de nombreuses années.

Des Appalaches à la Louisiane, de New York aux grandes plaines, **Bernard Barbarroux** nous propose dans ses nouvelles un voyage initiatique avec les habitants de la *middle class* à la recherche de l'*American way of life*, le paradis perdu. Chaque vie recèle une vérité, une profondeur qui nous est révélée dans le quotidien de ces gens ordinaires.

interview

Votre narrateur s'interroge beaucoup voyez-vous, et s'interrogeant il interroge les auteurs, et interrogeant les auteurs il vous interroge : comment expérimenter sur un exercice aussi codifié que l'entretien, l'interview ? En supprimant les questions et les réponses, pardi ! Contentons-nous, si vous le voulez bien, de parler. De parler d'**Armelle Royline**, autrice, et d'un projet d'écriture, *Symphonie d'une Chute*, que vous ne pourrez pas lire dans ces pages, contraints, pourvu que les lignes prochaines vous accrochent, de partir en quête de quelque extrait, de quelques discussions heureuses avec l'autrice.

Tout écrivain dispose de ses thèmes et marottes et Armelle ne déroge pas à la règle, sa *Symphonie* étant affaire d'altérité, d'écologie, de féminisme. Le questionnement des mécanismes du patriarcat et la politique ne sont jamais très loin et votre cheminement, chers lecteurs, jusqu'aux textes d'Armelle Royline vous le confirmeront ; l'autrice, qui a eu l'occasion de déclamer ses poésies sur scène, écrit précisément pour vous, qui sans doute, pour amateurs de Restes que vous êtes, semblez alignés avec ses valeurs.

Vous parler de ce projet sans trop vous en dire, c'est vous dire qu'Armelle cite volontiers Philip K. Dick (*Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*), Dan Simmons (*Hypérion*), l'inévitable Ursula K. Le Guin (*Le Cycle de Hain*) ou Becky Chambers comme sources d'enchantements. C'est vous dire que sa dernière novella, *Les 3 sexes,* composante de la *Symphonie d'une chute*, se rapproche de l'esprit *hopepunk,* qu'Aŕōŕą, personnage de ce récit humaniste et queer, communique ses émotions non par son visage – tiens donc ! – mais par des notes de musique liées à son corps. C'est vous avouer que l'histoire est au service presque du style, que la poésie est prégnante, en accord avec la sensibilité de l'autrice et que ce n'est pas un gros mot ; la forme, la forme, quel plaisir que d'en parler ! Armelle travaille l'étymologie, la symbolique des moindres noms de fleurs et d'espèces.

Mais nous sommes là, parlant de contenu pur et dur, versant de thèmes et de textes et prétendant que rien n'existe d'autre ; il faut pourtant bien un bureau ou un canapé, des mains, un clavier, une plume, et Armelle Royline écrit tous les jours, de quinze minutes à plusieurs heures si possible, et il vous faut l'imaginer, plutôt le matin, avec du café ou du thé mais toujours en musique, puisque l'humeur de la musique trempe sa plume. Mais tout cela n'est que l'achèvement, en réalité ; avant l'écriture il y a l'idée, et l'idée va, vit, devient ou non au gré des semaines. Si elle devient, elle grossit, s'intrique en même temps qu'elle s'intrigue. Armelle soupèse : si l'intrigue, les enjeux en valent l'embrasement, elle passe au calepin,

à l'un parmi ses dizaines (ses centaines ?). Puis vous pouvez en revenir au début de ce paragraphe.

Notre autrice peut travailler sur deux projets, sans aller jusqu'à trois ; bloquer sur l'un la renvoie sur l'autre, avancer sur l'autre nourrit le premier, et tout chemine, de rebond en rebond. Elle a le sentiment de se laisser porter par l'écriture et le moment, d'être guidée doucement par la contemplation et la poétique de ses projets. Elle se sent moins à l'aise avec l'écriture des scènes d'action. Et l'on touche ici à cette forme de métempsychose de l'écrivain : comment écrire la violence lors que l'on prône une communication non violente ?

Elle est parvenue à se défaire de la tentation du détricotage, de la peur d'achever, processus, certains d'entre vous seront probablement en mesure de le confirmer, pouvant s'avérer long et complexe. D'abord : terminer le premier jet. Ensuite, retoucher à l'intrigue en la prenant à l'envers. Enfin, les petites retouches. Les bêta-lecteurs qui accompagnent Armelle lui facilitent le travail, et à ce titre elle cite et remercie Matthieu, qui dans cette fine équipe est – et ce sont là mes termes et non ceux de l'autrice – un vieux de la vieille !

Quand le projet d'écriture est achevé, envoyé et/ou remisé, Armelle ne le considère pas, pour autant, comme une terre infertile. Preuve en est, *Symphonie d'une Chute*, était initialement relégué, ainsi qu'elle le dit, dans un *tiroir virtuel.*

L'autrice : **Armelle Royline**
L'endroit : Var (83)
La suivre : Sur son **site internet**, sur **Instagram**, sur **Facebook**.

Textes

La Jalousie du Roi Bègue

Paul Bressy
Meurthe-et-Moselle (54)

D’un hochement de tête, le Roi Bègue commanda à ses gardes d’ouvrir les deux portes en chêne clouté contre lesquelles s’amassait la foule d’artisans surexcités. Le brouhaha se répandit dans la salle du trône, mais, étouffé par les tentures de soie et les filaments d’or qui coulaient des chandeliers, il s’apaisa vite et se mua en un bourdonnement respectueux.

Pléthore d’instruments de mesure, d’outils de ponçage, de perçage, de taillage se répandirent dans la salle, aux pieds de leurs propriétaires qui s’écaillaient les mains à les épousseter une énième fois, et puis une mosaïque d’étoffes, de chevalets, de poudres et d’épices multicolores, dans des coupes en argent, en cuivre, en or — du vrai et du toc — se superposa aux instruments. La grande salle était à ce point noyée sous le fer et le bois que les gardes osaient à peine quitter leur place dos au mur pour organiser la galerie des arts, par crainte de buter dans une pièce qu’ils dussent rembourser avec la solde de toute une vie. Cependant, ils ne purent bien longtemps esquiver le regard sombre de leur roi. Le plus zélé d’entre eux haussa la voix en frappant le fer de sa lance sur une enclume posée près de lui. Les sujets baissèrent la tête avec déférence et tous attendirent une parole du monarque en serrant leurs outils contre leurs flancs.

C’est pourtant un chambellan, grand conseiller du roi, comme l’était son père avant lui, qui se chargea de saluer les artisans et de leur indiquer leur ordre de passage.

Durant la matinée, une douzaine d’entre eux se présentèrent, avec leurs œuvres, devant le roi. À midi, la salle du trône ne désemplissait pas ; les retardataires peinaient même à se frayer une place sur les tapis.

« Nous arrivons au treizième, seigneur, annonça le chambellan.

— Votre Majesté, s'inclina le treizième artisan, je m'appelle Pierre. Cela fait des années que je porte le plus grand soin à ma formation, mon père s'est ruiné pour m'envoyer dans l'Artois et à Aubusson, apprendre des plus grands maîtres tapissiers, ce, dans l'unique espoir de...

— Un tapissier ? coupa court le chambellan. Nous en avons déjà deux... (Se tournant vers le roi :) Passons au numéro quatorze, si vous le voulez bien.

— Votre Majesté, s'agenouilla le quatorzième artisan. Je, euh... Je suis ravi ! Je suis... Je suis le tailleur de pierre et...

— Pierre en a les moyens ? Fortuné comme il est, il n'aurait pas fait un bon serviteur. »

Le tailleur de pierre ricana pour déguiser son incompréhension. Mais ce geste douloureux d’abnégation ne suffit pas à retenir l’attention du splendide petit homme.

« Le quinzième, Votre Majesté, poursuivit le chambellan.

— Ghilfred d'Erançon, pour vous servir, » se présenta l'artisan en s'agenouillant et en s'emmêlant les pieds dans ses pelotes de laine. Cela faisait des heures qu'il observait, bourré d'appréhension et de crampes d'estomac, le roi déambuler parmi ses meilleurs artisans, et son mutisme de plomb ne lui avait pas échappé. Alors, il ne fit pas la même erreur que ses premiers collègues, qui avaient ouvert la porte à un silence pesant lorsqu'ils espérèrent bêtement et pendant de longues secondes que le roi répondît à leurs tentatives d'interaction. « Mon père a taillé des pourpoints pour le vôtre, et c'est parce que je crois de toute ma tête en les bienfondés de la tradition que, ces mains fines comme des ciseaux, je les dévoue pour sculpter des vêtements qui vous siéront tant que les chroniqueurs n'auront pas assez de mots pour les décrire ! Qui plus est, je connais tout l'amour que vous portez si justement à votre admirable reine et je peux vous promettre de marier sa noblesse aux tissus les plus exotiques. »

Il reprit son souffle en inspirant largement et projeta toute son attention sur la réaction du Roi Bègue, sondant autour de son silence le moindre phonème qui pût trahir une émotion.

Mais, une fois encore, celui-ci tourna les talons et passa au quinzième artisan.

« Navré, mon garçon, glissa le chambellan. Le roi a, de vêtements, assez de ce qu'il porte. Et la reine a, de même, assez du roi pour se vêtir. »

Le jeune tailleur, tout comme les précédents éconduits, n'osa pas émettre le moindre soupir. Plus que son titre, ses atours ou le cérémonial que supposait sa rencontre, ce qui impressionnait dans une proportion égale tous ses sujets, c'était cette aura mystique et virile qui se dégageait de tous les non-dits de ce monarque légendaire. Le silence prêtait à l'interprétation et, incapable de deviner ses pensées, on redoutait le pire. Et en effet, forcer le roi à parler, c'était abandonner sa vie à son arbitrage.

Malgré le sobriquet qu'à la cour comme aux champs on ne s'empêchait pas de lui donner, peu de monde avait tracé un lien direct entre le silence du roi et sa condition de bègue. Après tout, son père, Eudémond le Clément, était paradoxalement réputé pour les famines qu'il déclenchait dans ses provinces conquises, du fait des amputations de bras dont il gâtait les paysans ennemis. Alors, les surnoms, on n'y prêtait plus guère attention. Mais le sien, pourtant, trouvait son origine dans un passé douloureux, lourdement censuré, et qui avait bien eu lieu.

Alors en service en tant que page auprès d'un seigneur cousin de son père, il avait pris l'habitude, quand il empruntait le chemin du lavoir pour rentrer au château, de chaparder une carotte ou deux aux maraîchères qui y prenaient leur pause. Il repéra une fille un peu plus jeune que les autres et, fougueusement, lui pinça la croupe. Puis, satisfait, il ouvrit grand la gueule pour mordre dans le fruit de sa chasse. Or, bien injustement, apparut un vieil homme qui affirmait être le père de la jeune fille fessée. Sûr de son bon droit, le page claqua des dents. Mais, au même moment, le père empoigna la carotte

et la lança dans la terre, et le page se brisa une dent en mordant du vide. Jamais il n'eût imaginé causer le moindre tort avec l'emprunt de ce petit légume — fort mérité, qui plus est, après une journée d'entraînement comme celle-ci ! — et la correction que lui donna le rustre, sous le regard effaré des passants, l'émut outre- mesure. La garde était venue le repêcher dans son propre bouillon de larmes et d'urine. Le soir-même, on retrouva le maraîcher qui fut pendu haut et court et sa fille envoyée au couvent. Mais jamais le page ne comprit la violence qui s'abattit sur lui ce jour-là, et l'évènement le choqua si fort qu'il en devint bègue.

On l'appela successivement le Page Bègue, puis l'Ecuyer Bègue, le Prince Bègue, et enfin, à la mort du roi, le Roi Bègue.

Hélas, Dieu même — au nom duquel le roi dédiait toutes ses prières — ignorait comment l'on pouvait faire respecter une quelconque autorité avec ce défaut ! Dans ses premières années de règne, ses lieutenants ne se retenaient pas de le traiter de bègue et le roi se débattait avec sa langue pour faire fuser une contre-attaque : « Aa-aa-a… ! », mais elle tardait tant à venir que ses assaillants étaient bien loin quand il réussissait enfin à dire : « … rrêtez, ou, ou…j-je… », et il ne demeurait plus guère de monde dans la salle du trône pour entendre la suite de la menace.

Cette douloureuse jeunesse était par bonheur bien loin, et ces lieutenants plus suffisamment pourvus de langue pour se moquer à nouveau. Le surnom avait perduré, mais les histoires qui retraçaient son origine tenaient de la légende. Aussi le Roi Bègue avait su construire une cour docile, économe en bavardage.

Le roi s'ébroua en faisant voler des pans de sa cape dans les yeux d'une guilde de cordonniers.

« Sire, tenta de l'apaiser le chambellan, je saisis l'étendue de votre fatigue et l'envie naturelle de rejoindre votre chambre. Mais au moins daignez admirer le travail de ce peintre, à propos duquel toutes les voix semblent redoubler de méfiance et d'éloge. »

En sentant le roi s'avancer, les artisans s'écartèrent calmement des toiles. Personne n'osa mot dire.

Les yeux du monarque sautèrent de tableau en tableau, revinrent sur des détails déjà aperçus, jaugèrent la fierté du peintre, puis se figèrent sur un portrait. Assise sur un tonneau, une jeune femme nue tenait entre ses doigts un bouquet de fleurs blanches qu'elle regardait, les yeux baissés, les lèvres recouvertes d'un voile de chagrin. Sans pudeur, ni luxure, comme si elle éprouvait dans la nudité un apaisement naturel, elle ne cherchait pas à cacher son sein, sur lequel retombait un pendentif sans couleur. Ses cheveux étaient réunis dans un chignon bas qui laissait apparaître un front haut et clair. Il se perdait dans la ligne de force d'une arche romane ouverte sur un jardin, et les deux clartés — celle de la luminosité de la nature naissante et celle de la peau blanche — se noyaient l'une dans l'autre et formaient une aura presque éblouissante. Un diadème hérissé de baies rouges répondait aux tons pâles du bouquet, ainsi qu'une perle portée en boucle d'oreille. Les parures immisçaient

la dignité de son rang dans l'intimité de ses volutes de peau froide, et se présentaient en offrande aux regards abandonnés. Le roi tenta d'écarter un drapé de velours rouge dont les plis dissimulaient l'extrémité arrondie de sa hanche, mais son doigt ne rencontra qu'une écaille de peinture.

« Je prie Votre Majesté de bien vouloir m'excuser, glissa le peintre en approchant, ce n'est là qu'une ébauche et la peinture n'est pas tout à fait sèche… »

Le roi ôta sa main et fit un pas en arrière. Il toisa le peintre, puis descendit jusqu'à ses mains. Elles étaient semblables aux siennes, quoiqu'un peu moins marquées par les veines de l'âge.

« Qui est-ce ? parvint à gronder le roi.

— Une amie, répondit le peintre. » Les yeux froncés du roi lui intimèrent de poursuivre. « Aucune princesse n'eût osé poser nue pour un artisan de mon envergure, cela va de soi. Alors, j'ai paré de bijoux l'amante d'un de mes apprentis, je l'ai coiffée comme j'ai pu et, pour lui conférer des accents de majesté, j'ai inventé un décor classique dans son ombre. Elle s'appelle Marie, je crois — le modèle, en tous cas. Celle-ci adoptera le nom qu'il plaît au roi de lui donner. Mais, comme je l'ai dit, ce n'est qu'une ébauche, toutes les couleurs n'y sont pas encore fixées. J'ai aussi amené quelques portraits masculins, si vous voulez… »

Le roi n'entendait plus. Un battement de cœur résonna trop fort et libéra un courant de chaleur dans ses extrémités. Il était grisé par la beauté artificielle de cet amas de pigments et en sondait encore les traits pour y reconnaître la vie, pour rencontrer la femme réelle dont la nudité avait débordé sur cette toile.

« Ce n'est qu'un modèle, reprit le prince, je comptais la donner à mon apprenti pour qu'il n'oublie jamais à quoi ressemblait celle qu'il aime, s'il lui arrivait malheur. Mais il n'est pas d'une nature à s'attacher au matériel, alors, nous pouvons nous arranger…

— Eternité… »

Le peintre n'osa pas en demander davantage au roi et il broda autour de ses soupçons : « Il nous reste encore, en Italie, d'où je viens, une immense collection d'œuvres romaines, dont on estime l'âge à une quinzaine de siècles ! Ce n'est certes pas l'éternité, mais Dieu sait combien de millénaires pourraient s'évanouir sans ronger l'éclat d'un chef-d'œuvre, s'il est destiné aux sentiments d'une âme comme la vôtre… On dit que l'amour que vous portez à la reine est sans mesure ; preuve en est que cet amour est arrivé jusqu'à mes oreilles. (Le roi opina du chef.) Et je sais aussi qu'une ride qui serpente sur des joues aimées procure plus de mélancolie à un roi qu'une année de disette. Car, après la sécheresse, vient la pluie salvatrice ! Mais, après un jour de vieillesse, peut-on attendre du lendemain qu'il nous ôte un cheveu gris ? La réponse à la mort : la peinture. Quel crédit peut-on accorder à un souvenir, qui s'érode au cours du temps et qui se pollue au frôlement de nouvelles images ? La possibilité de peindre celle qu'on aime, ce n'est pas seulement une occasion de flatter son orgueil pour s'en faire apprécier, c'est la possibilité d'une fixation dans l'infini de sa jeunesse, de sa vie et de son âme. »

Déjà, le chambellan sifflait entre ses dents, redoutant la colère du roi face à ce torrent d'insolence et de fatuité. Même quand le roi s'éclipsa en compagnie du peintre dans une salle attenante, il partagea l'appréhension collective et, avec résignation, attendit un cri et les bruits étouffés d'une molestation. Passée la crainte, il rejoignit les deux hommes et fut mortifié de repérer un bégaiement non dissimulé dans les chuchots du roi. Il faillit s'enfuir.

« V-v-ous vous ins-t-t-alle-le-rez ic-ic-ici, présenta le roi en repoussant sa propre honte.

— La lumière me semble généreuse », répondit le peintre en s'efforçant de parler lentement, par peur d'humilier le roi. Il lui fallait désormais poser la question de la mise en scène et, avec elle, celle de la nudité de la reine. Evoquer la question d'une manière aussi directe signerait son arrêt de mort, et il élabora un contournement pour éloigner les soupçons : « Quelle tenue prévoyez-vous qu'elle porte ? »

Le roi hocha la tête en signe d'ignorance.

« Nous pourrons y revenir plus tard, reprit aussitôt le peintre.

— D'a-a-ailleurs, c-co-m-ment on v-v-ous ap-p-p-pe-lle ?

— Marco de Bruges, mais ce nom est trompeur, car je viens de Toscane. Je ne me présente jamais sous un autre nom que celui de peintre, qui me qualifie plus qu'assez, et vous me rendrez le plus grand des honneurs en oubliant mon nom.

— P-p-pour qu-qu-and aur-r-rez vous f-i-i-ini ?

— Je peux me libérer d'ici un mois.

— Non, d-d-dès demain. Je-j-e l'entends d-d-déjà vieillir. »

En sortant de l'atelier extraordinaire, le Roi Bègue renvoya tous les autres artisans et se précipita jusque dans sa chambre. Il y retrouva la reine, une bobine de fil dans la main droite et des épingles dans la gauche.

« Tout va bien ? s'enquit-elle. »

Le roi s'agenouilla auprès d'elle et, posant ses mains sur ses genoux, pria pour que, jusqu'à ce que la toile fût achevée, il ne naquît pas de nouvelles rides sur son visage.

***

« Voilà les coupables, Votre Majesté, annonça le grand fauconnier au roi en désignant trois paysans de la pointe de son poignard. Ce sont eux qui ont chassé vos lièvres noirs. »

L'un des paysans dépassa ses compères prostrés et, osant toucher le cheval du roi, le héla :

« Descends d'ton cheval et parle-nous comme un homme, en nous r'gardant dans les yeux ! »

Mais le roi fit faire demi-tour à sa monture et donna l'ordre, par un mélange de mimes, de pendre l'audacieux et de fouetter les deux autres.

« Pitié, sire ! cria le plus jeune. C'est la disette, ça meurt de faim dans toute la vallée ! »

Le Roi Bègue se mit au trot en direction du château, pestant sur son dos qui le lançait depuis le début de la chasse. En arrivant, il trouva les salles dépeuplées et les âtres trop vifs pour un seul homme. Il avait commandé la toile au peintre dans l'espoir de renouer avec sa femme et il n'avait jamais connu plus écrasante solitude.

La reine et le peintre passaient le plus clair de leur temps dans l'atelier. Quand l'ennui le prenait aux tripes, le roi errait devant la porte, tendant l'oreille et parvenant de temps à autre à capter une indication de pose, une légère quinte de toux ou un ricanement inoffensif. Parfois, l'envie de pénétrer dans l'atelier était irrésistible. À l'intérieur, il était fasciné par le brouillard qui naissait sur la toile, l'oreille qui semblait flotter parmi un magma de chair, une épaule dénudée et difforme, face à la seconde, couverte d'une étoffe rouge dont on crût pouvoir caresser les coutures.

La reine se contorsionnait sur son tabouret. Chez elle aussi un mal de dos commençait à poindre. Le peintre était contraint de faire des retouches quand la reine s'arc-boutait pour s'étirer, mais il savait tenir un calme impassible qui agaçait le roi d'une manière incompréhensible. Malgré tout, il était vrai que la femme de la peinture était particulièrement envoûtante dans la perfection de sa tenue…

Même quand la reine prenait une pause, le peintre ne contestait pas et en profitait pour rectifier quelques détails ou humecter ses pinceaux du bout des lèvres afin d'en affiner les poils. Sa mine était gaie et tout son être était dédié à sa création. Le roi ne pouvait pas en être sûr, mais il l'imaginait rentrer le soir, à l'auberge que la seigneurie lui louait, se payer une pinte et s'endormir en revoyant les poses de la journée ou fantasmant celles du lendemain.

Le reste du temps, il rôdait sans oser entrer, aux aguets de toute action qui pût, disait-il à qui le surprenait dans cette veille étrange, atteindre à la sûreté de la reine.

Ce jour, le roi l'attendit à sa sortie de l'atelier. Le couloir résonnait sous ses pas traînants. Elle réfréna un bruyant bâillement en se rendant compte que son époux lui faisait face et lui fit un geste las accompagné d'un doux sourire. Elle partit s'enfermer avec ses dames de chambre pour se changer et ne plus reparaître devant le monde jusqu'à ce que le coq ait annoncé tierce, la troisième heure au moins après le levant. Mais le roi ne put s'empêcher de la suivre. Les journées sans joie trouvent leur contenance dans l'amertume, et le monarque, meurtri par la patience, tint à ce qu'on plaignît son ennui, ou, au moins, qu'on dissimulât poliment son bonheur devant lui.

Il demeura devant la porte un moment, en sa seule compagnie. L'air de son nez sifflait contre le bois et, malgré l'attention qu'il portait à la fluctuation de

ses émotions, il se sentit mauvais, d'humeur comme d'intention. Malgré son harassement, la reine l'accueillit pendant sa toilette et tenta de l'égayer en faisant déteindre sur lui l'exaltation qu'elle éprouvait devant le génie du peintre. Elle redoubla d'effort pour mettre son mari en valeur, ponctuant ses phrases en rappelant que l'âme artistique qui volait d'un bout à l'autre du château en en illuminant les vieux murs n'eût jamais pris place chez un seigneur moins poète. Le roi profita de l'excuse que lui offrait son bégaiement pour ne pas répondre. Il craignait de se faire honte en répondant par un trait d'esprit féroce. Cet état incernable était une énigme qu'il n'avait jamais rencontrée, lui qui, de coutume, orchestrait le vrai, le faux et la justice dans son royaume, et accordait peu de crédit aux émotions.

Mais la reine adorait cette œuvre. Une pareille admiration de sa part pour une de ses conquêtes territoriales, pour la répression d'une révolte, pour une victoire en joute, à quand cela remontait-il ? Comment se pouvait-il qu'un artisan de passage pût, mieux qu'un roi — soit, le sujet le plus proche du Seigneur suprême, sur l'échelle des hommes — commander aux humeurs d'une reine ? D'ailleurs, n'avait-elle pas sous-entendu, en le remerciant d'avoir à nouveau accueilli la vie dans leurs tristes remparts, que le roi n'avait, de vie, à lui offrir que celle d'une captive, plus approchée de la sérénité de la mort que du tumulte de la jeunesse ?

La reine adorait cette œuvre. Elle avait vécu, en compagnie du peintre et dans l'exploration des méandres de son art, par procuration, des vies que ne lui eût jamais fait vivre le roi dans l'étendue de son pouvoir. En se pliant, dans ses poses, à la volonté de l'artiste, en répondant aux sollicitations qu'exigeaient le domptage de la lumière sur un angle trop aigu ou une gorge enfermée, elle avait partagé ses peines, ses désirs. Mais elle ne reconnaissait pas le malheur de son mari, même quand il s'humiliait en allant de lui-même quérir de ses nouvelles.

À travers ce partage, ces échanges, le peintre et la reine construisirent des souvenirs que personne d'autre ne pourrait s'approprier, et se lièrent alors, dans le secret de cette mémoire commune.

Ce n'était pourtant pas une infidélité ! Quel motif exposerait-il au grand pontife s'il attentait une procédure de répudiation ? Il n'y avait aucune rumeur, aucune preuve. Et il haïssait son cœur d'avoir émis ce doute quant à la fidélité de la reine.

Le soir même, il s'en fut dans sa chapelle en donnant l'ordre qu'on ne l'y cherchât pas. Il enfila son cilice autour de sa taille et serra les ficelles jusqu'à la suffocation. Puis, il se mit à genoux et pria pour demander pardon à la seule autorité qu'il reconnaissait, face à laquelle il était fier de se présenter en tant que roi et non en tant que petit artisan soumis à l'éphémère. Étourdi par les vapeurs de l'encens, à la lumière fantasmagorique des bougies et aux pointes de métal qui s'enfonçaient dans ses côtes, il céda à la peur. Il passa sa chemise sur le sol pour en éponger le sang et partit.

Se repérant à tâtons dans son labyrinthe de pierre, où l'écho alertait ses oreilles sur la présence de milliers d'espions et de fantômes, tapis dans l'ombre, il

retourna s'asseoir sur son trône en espérant que ses plaies cicatrisassent avant l'aube.

Finalement, n'était-ce pas pire qu'une infidélité ? Car, lorsqu'on fait l'amour, deux corps se mélangent et éparpillent leurs poisons l'un sur l'autre, mais une panoplie d'eaux, de parfums et d'éponges font disparaître toute trace et les deux corps peuvent réapparaître le lendemain, sans éveiller les soupçons, et vite les deux amants oublient aussi bien leur amour que l'apparence de leur partenaire. Mais lorsqu'on plonge dans le même océan spirituel, même écorchées vives, les deux âmes ne renoncent pas à leurs liens et, si les corps meurent, elles se retrouvent dans l'autre monde pour vivre un amour plus pur encore.

S'il naît un enfant d'une infidélité, il vivra toute sa vie comme vit un bâtard. Mais si l'enfant naît bien de la reine et du roi, et que le peintre vit encore sous la chair de la reine, l'enfant sera en partie celui du peintre. Car sa mère lui inculquera, même de manière inconsciente, des vestiges issus d'évènements bouleversants qui ont fermenté dans son imagination au contact de cette amitié. Elle lui transmettra les passions du peintre et la sensibilité acquise à son contact. Peut-être même sa vision du monde.

Ainsi, privé d'héritier spirituel, le roi aura beau régner sur une terre incommensurable, il mourra comme les autres et perdra toute prise avec le monde qu'il bâtit. Il sera seul dans la mort. Plus seul encore qu'il ne le fut de son vivant. Et le peintre balayera les limites de son rang en liant son âme à celle du plus proche lieutenant de Dieu. Alors il aura gagné le bonheur, de son vivant, et l'éternité, dans la mort.

Le roi était entré dans un état de profonde somnolence et sa folie la rendant visqueuse, il ne parvenait pas, malgré ses râles, à s'en dépêtrer.

La salle du trône fut parcourue d'un courant glacial qui vola du ventre meurtri du roi jusqu'à l'immense cheminée qui s'élevait face à lui. Soudain, les cendres de l'âtre explosèrent en brasier. Les flammes claquaient comme des fouets contre les tapis et s'approchèrent si proches du roi qu'elles lui firent grésiller cinq poils de barbe. Cette intense lumière lui permit de reconnaître, disséminés partout dans la salle, les outils et les créations que les artisans avaient oubliés. Il y avait tellement d'ombres et de saillies dans cette mer agitée que le regard ne savait sur quoi s'arrêter. Ce sont donc les outils qui vinrent se présenter devant son regard, tour à tour.

Un élément de vitrail, qu'un maître avait proposé pour décorer la rosace du transept de la cathédrale royale, s'avança en glissant sur les volutes de fumée et se présenta aux pieds du roi, sans s'incliner. Le panneau représentait un vieux roi saint allongé dans son lit, recevant la dernière onction d'un moine qui disparaissait sous son capuchon. Le roi du vitrail bondit de son lit et rugit au Roi Bègue :

« Ce qui sait briller peut se salir. Et se briser. La fragilité du vitrail le rend prisonnier des vergettes qui l'immobilisent, mais, sans cette finesse, la lumière se heurterait et c'est le soleil lui-même qui se briserait. Qu'y-a-t-il de plus beau qu'un vitrail vibrant, tamisant la lumière brute pour la changer en rêve ? Est-ce qu'un roi saurait faire passer la lumière du soleil au travers de celle qu'il aime ?

Malgré l'ampleur de son pouvoir, pourrait-il la faire rayonner comme le fait le vitrier ?

— Va-t'en, vieux roi ! cria le Roi Bègue. Je suis indisposé à recevoir ! »

La plaque de vitrail fut projetée contre un mur et disparut dans une pluie acérée.

Un bloc de marbre roula sur les éclats et, dans un tonnerre rocailleux qui fissura les arcades du plafond, s'approcha du trône. Il se retourna et découvrit un visage de singe, finement sculpté. Celui-ci se tordit les mandibules et fit mouliner sa langue entre ses dents, comme pour s'échauffer après être demeuré longtemps dans le silence. Il s'adressa au Roi Bègue, avec la voix grave et posée d'un moine grégorien :

« Le sculpteur grave d'abord au fond de son œil la forme des choses, puis lui fait épouser la matière brute : le bois, la pierre. Ainsi retranscrite en matière, le sculpteur peut caresser sa mémoire. Il peut se rappeler une taille, une ombre sous un sourire, un galbe ou une posture. Prends garde, roi, au regard des voyants, qui peuvent capturer ta reine, sans même la toucher. »

La pièce de marbre et son visage de singe disparurent. Puis éclot d'entre une pile de tambours, de théorbes, de luths et d'archiluths, une petite flûte. Elle prit son essor en poussant des lamentations d'efforts et ses ailes frétillèrent pour la porter à hauteur de visage du Roi Bègue. Avec sa petite voix aiguë, elle se présenta timidement et sifflota :

« Le musicien a l'honneur que d'autres artisans n'ont pas de faire vivre son œuvre jusqu'au cœur de ceux à qui elle est destinée. Le trouvère qui écrit une ballade à son chéri peut ravir son âme et celle des autres par la virtuosité de sa mélodie. Il peut soustraire le cœur de ceux qu'il aime à la pesanteur terrestre en leur soufflant la vie éternelle directement au creux de l'oreille. Mais le roi peut-être est-il poète ? »

Le Roi Bègue chassa d'un revers de la main la flûte importune. Blessée par ce geste grossier, elle qui n'avait d'ordre à recevoir de personne, n'étant pas assez humaine pour être sujette à un quelconque pouvoir temporel, virevolta dans toute la salle en pestant :

« Cuistre ! Faquin ! Maraud ! Sac à verges ! Quels mensonges faut-il déballer pour s'attirer la grâce des puissants ! ces petites natures ! (Reprenant un peu de calme, elle poursuivit, à bonne distance des taloches du roi :) Le roi manutentionne, il administre, il ne fait que surveiller le vivier favorable à la naissance de l'art, comme le font les paysans qui chassent les loups et les goupils. Mais il n'est qu'un moyen pour les autres de vivre dans la paix et l'ordre. C'est dans ce terreau de sérénité, loin des affaires du monde, que peuvent naître les artistes. Le roi est un moyen et les artistes une fin. L'art, en ce qu'il a d'inutile, s'émancipe des vices du pouvoir, et c'est cette liberté que tu lui reproches !

— Va ! cria le Roi Bègue, rejoins la pierre et le verre qui se marient dans la poussière !

— L'artiste sera éternel, grâce à son œuvre. Et toi, roi, ta réalité s'effondrera à l'instant où ta couronne tombera sur la tête d'un autre. Tu chercheras bien des moyens de causer du mal pour qu'on ne t'oublie pas, mais

ce rien est votre lot à tous, petits chefs du petit monde. Dans mille ans, que restera-t-il de toi, hormis une chronique efflanquée ? Tout ton esprit sera cantonné dans ce petit ensemble de pages et le chroniqueur te prêtera de la bravoure s'il t'admire, de la cruauté s'il te hait, ou bien, si tu le laisses indifférent, ne fera de ton existence qu'une succession de faits, une mince transition entre deux règnes plus intéressants. Et cette dernière option est le plus probable, jaloux !

— Je te maudis, musique ! hurla le Roi Bègue. »

Il s'effondra entre ses genoux et fondit en larmes. C'était la première fois, depuis sa rixe avec le vieux maraîcher, qu'il pleurait. Ses côtes meurtries par le cilice lui infligeaient une douleur aiguë à chacun de ses hoquets.

Il parvint tant bien que mal à se ressaisir et épongea sa sueur avec les tentures qu'il tâtonnait pour se repérer. Lentement, il se mut jusqu'à l'atelier du peintre, butant sur les accrocs du sol et les bourrelets des tapis. Il s'y retrouva baigné dans un parfum de cire et de peinture sèche. La cheminée vivotait, mais c'était suffisant pour qu'un halo de lumière ceignît le tableau et l'offrît au regard du roi.

Au commencement, son regard longea les arêtes de la peinture. Il n'osait pas contempler le visage. S'il se heurtait dans le creux d'une iris à l'énergie mystique qui l'avait séduit, il ne trouverait plus la force de détruire le tableau. Car c'était de cela qu'il s'agissait, bien qu'un segment malsain de son esprit refusât toujours de le lui avouer. Cependant, il finit par battre des paupières un peu trop fort et son œil glissa vers le centre. Au lieu de tomber des nues devant la beauté attendue, celle qu'il rêvait de figer à jamais sur une toile, il fit la découverte d'un sosie — non moins magnifique, mais ô combien distinct — de la reine. Les petites touches qui l'attendrissaient d'habitude, les infimes défauts, indistinguables à la vue d'un étranger, qui cernent une figure mieux que ne le font les plus riches atours, tout cela était absent. À leur place, il découvrit un grain de beauté grossi, une mandibule un poil trop lisse, une posture qu'il n'avait de sa vie jamais croisée.

Le tableau qu'il avait commandé au peintre n'existait pas, n'avait jamais existé et, pire encore, il n'eût jamais pu voir le jour.

Cet artiste n'avait pas peint la femme dont le roi était amoureux. Il avait créé sa propre version de cette femme que le roi aimait. C'était une vision déformée, où les présupposés que le sens commun avait des reines étaient imbriqués dans la vision fantasmée de la femme idéale, qui relevait d'un imaginaire trop intime de l'artiste pour s'accorder parfaitement avec celui de n'importe quel autre spectateur.

Ainsi, quand la reine eût vieilli, quelle autre vision que celle d'un inconnu, où il ne reconnaissait que l'ombre de son épouse enchâssée dans un fantasme étranger, quelle autre vision arroserait la racine de ses souvenirs ? Pire que d'oublier son visage, il le confondrait avec celui de cette créature irréelle. Et quand seront morts les derniers gardiens du souvenir de leur passage sur Terre, à tous les deux, leur dernier support dans le monde sera ce tableau. Plus

que Dieu, le peintre se fût attribué les clefs de la vie éternelle de la reine ! Et le roi, alors, que lui eût-il offert ?

Les dernières digues de la raison sautèrent et fut propulsée dans la pensée du roi l'impérieuse nécessité de détruire l'œuvre. Et, pour que le peintre oubliât ce qu'il avait vu et fantasmé de sa femme, pour qu'il fût incapable de reconstituer en secret les vestiges de sa mémoire, il fallait le détruire, lui aussi.

Le roi tâtonna du bout de l'orteil le chevalet qui dodelina. Puis, il lui décocha un revers de la main et il chavira tout à fait, l'un de son coin s'écrasant dans l'âtre en ravivant de hautes flammes. Le roi observa le tableau disparaître, pleurant sans larme, tant la chaleur les lui ôtait en les évaporant.

Il prit grand soin de refermer la porte derrière lui et emprunta les escaliers des chambres pour poursuivre son intention. Arrivé dans un couloir où s'étalait sur toute la longueur de la paroi un régiment de chevaliers en armure et sans corps, faisant front à un nombre identique de puits de lumière, une voix l'interpella. Prenant son essor parmi les cuirasses immobiles, la voix se mua en ombre et lui barra la route. Pris d'une terreur folle, convaincu que les éléments tenaient à le châtier pour son crime, le roi saisit un bouclier mural frappé du blason de sa famille et partait pour l'envoyer paître au visage de l'ombre, quand celle-ci entra dans la lumière et se jeta à ses pieds.

« Votre Majesté, c'est moi ! cria-t-elle. Quel diable vous met dans cet état ?

— Chamb-b-bellan ? Est-ce-ce b-b-ien t-t-oi que j-je f-f-f-ai- faillis occire ?

— Oui, du moins, je l'espère, si la fatigue ne joue pas de tour à ma propre faculté de discernement. J'ai entendu du bruit…

— C-c-ce n'est… C'est le p-p-peintre. Ignor-r-ant ma pr- présence, il s'est int-t-troduit dans ma chambre et a t-t-en-enté de s'en p-pren-endre à la r-r-eine.

— Elle n'a rien ?

— Je l'ai-ai r-repou-pou-ou-ssé. Mais… »

Terrassé par son bégaiement, le roi déploya une ardoise de sa culotte et inscrivit à l'égard de son chambellan :

« *La reine n'a rien vu. Elle dormait. Je n'ai que ma parole pour plaider. L'affaire ne doit pas s'ébruiter.* (Il effaça l'ardoise et poursuivit.) *Cependant, il faut réparer mon honneur. D'ici demain, le peintre aura achevé son œuvre et s'en retournera à la recherche d'un nouveau mécène.* (Il l'effaça à nouveau.) *Identifie cette terre et ordonne au vassal qui en a la charge de trouver un prétexte à son exécution.*

— Je ne discuterai pas vos ordres, Votre Majesté. Cependant, êtes-vous sûr qu'un jour suffira pour que le tableau soit fini ? (Le roi le toisa de toute sa hauteur, avec l'envergure d'un homme dont la volonté n'a pas de limite terrestre.) Hum, très bien, Votre Majesté.

— Surtout, il ne faut pas que l'on sache que j'ai donné l'ordre. »

À la suite de cette entrevue, le roi effectua le chemin inverse et, dans un élan de curiosité morbide, revint dans l'atelier du peintre. Dans son empressement, il buta sur une masse ronde et faillit chuter dans le brasier. La

masse en question poussa un cri qui mêla surprise et douleur. Le roi fut horrifié d'y reconnaître le peintre.

« C'est vous, Votre Majesté ! s'égosilla le peintre. (Si le roi n'avait pas été bègue, il eût tenté de se justifier et, par là même, eût trahi son action. Car, en effet, le peintre ne se doutait de rien.) Voyez par vous-même le drame dont nous avons été victimes ! La peinture est partie en cendre. J'ai été puni pour mon insouciance ! Ah ! vos servantes n'ont pas cessé, pourtant, de m'alerter quant aux dangers de disposer mes toiles si près de la cheminée. »

En le trouvant dans cet état, démuni et nerveux comme un matou, le Roi Bègue fut frappé par la différence flagrante entre le peintre de son imagination et celui de sa vue. Ce dernier soupira, laissa retomber son chapeau sur le sol.

« Ce n'est pas un grand mal, dit-il. Croyons donc en la fortune et en la justesse des sanctions qu'elle nous impose !

— V-vou-ous p-pen-ensez v-vraiment cela ? l'interrogea le roi.

— J'ai un peu honte de vous l'avouer, mon roi, mais, je n'étais pas convaincu par ce portrait. Votre œil aiguisé eût repéré naturellement les pâtés qui s'amoncelaient autour du nez que j'ai trop de fois retouché. Je ne devrais pas huer mon travail devant son commanditaire — eh ! c'est en quelque sorte du sabordage, — mais qui s'apercevra de ces défauts, maintenant le travail défait ? ».

Les deux hommes s'assirent devant le feu pour observer les flammèches postillonner sur la toile en la décomposant. Le Roi Bègue surprit le peintre en lui oblitérant le spectacle avec une tablette d'ardoise. Le peintre la pencha vers l'âtre pour y distinguer mieux les pattes de mouches qui s'y dessinaient :

« *Je tuerais pour avoir autant de facilité à défaire mon travail que vous en avez eue à défaire le vôtre. Mais l'administration d'un royaume n'implique pas seulement des vies imaginaires, fruits d'un fantasme poétique, et la couronne est plus lourdement greffée sur le front du roi que le pinceau dans la paume de l'artiste. Pour quelle somme seriez-vous prêt à reprendre mon château, à défendre mes sujets et leur honneur ?* »

Le peintre souffla du nez et, en retendant l'ardoise au roi, murmura :

« Même dans les contes, il y a des choses qu'on ne peut pas changer. C'est pour cela que je peins. Il y a des peines qu'aucun pouvoir et qu'aucune magie ne peuvent guérir, alors je les dorlote dans un baume d'illusion qui soustrait leur poids au malade. »

Le roi glissa sur le carrelage pour se rapprocher du visage du peintre :

« Gu-gu-gu-é-érissez-moi.

— De quoi ?

— Je-e-e suis j-j-a-a-l-l-al-oux. »

Le peintre inclina la tête pour ne pas signifier au roi qu'il l'avait déjà très bien lu.

« Ce n'est pas d'art dont vous avez besoin, mon roi. Ce qu'il vous manque, c'est une conversation avec quelqu'un qui vous écoute avec la sincérité qu'ont seulement les égaux. Je crois que la jalousie est d'abord naturelle.

— V-v-v-ous cro-oyez ?

— Je l'ai moi-même été. Et pourtant, quand on aime, que peut-on faire d'autre que renier sa jalousie ? Si on lui laisse libre cours, elle s'ensauvage et nous ne pouvons assouvir cette passion ardente qu'en enfermant notre épouse, de sorte qu'elle ne rencontrât personne qui pût nourrir son âme.

— On p-p-p-eut ?

— Oui, vous pouvez. Beaucoup s'en accommodent. Ils achètent la sécurité de leur domination au prix d'un malheur irréversible et qui rebondit sans cesse du prisonnier au geôlier, du geôlier au prisonnier… Toutes les solutions qui épargnent la jalousie mènent à cette fatalité du malheur. Alors, il n'y a plus qu'à accepter les échanges ; se faire souffrance, au début, pour vivre les absences et les joies dont nous sommes exclus comme nécessaires, et pour réaliser qu'elles apportent au couple une sérénité nouvelle. Ce sera tellement flagrant qu'il deviendra naturel de provoquer ces échanges.

— *Elle risque d'absorber l'identité de ceux qu'elle rencontre… Sera-t-elle encore celle que j'aime ? Nos enfants seront-ils vraiment les miens ou ceux de tous ses amis ?*

— Nous sommes tous les enfants de l'humanité tout entière. Nous traversons la vie vêtus de leurs croyances et de leurs rites, nous accroissons notre condition matérielle en manipulant les méthodes et les engins qu'ils ont conçus — l'identité de leur inventeur a parfois été oubliée ; qui a inventé la roue, sinon l'humanité ? — nous additionnons à leurs créations nos propres découvertes, avec le désir de les diffuser dans le temps, mais aussi dans l'espace, pour être connus et reconnus et que notre existence n'ait pas l'air d'avoir été vaine. Nous sommes hissés sur les épaules d'une foule de géants qui nous ont précédés et qui allègent notre pas dans le marécage du monde ; et il y en a d'autres qui s'accrochent à nos chevilles en compensant plus ou moins l'aide des premiers. Si l'on accepte cette idée, que l'on se voit membre d'une espèce composée d'individus, plutôt qu'en tant qu'individu vivant indépendamment au milieu de la masse informe de nos semblables, nous désirerons moins purifier celle que l'on aime des influences extérieures qui pourraient marquer sa vie davantage que nous-mêmes. Car ces influences ne sont que des bouts d'humanité, les héritières d'un passé immense, et les délaissées d'un futur bien trop vaste pour en préserver la trace. Ainsi, soit nous voulons surpasser l'humanité, être une influence majeure dans la vie d'une de ses parties — celle que l'on aime — et vivre comme un dieu malheureux, sans espoir de laisser la moindre trace dans le monde, soit nous nous prémunissons de toute démesure, aimons notre épouse pour ce qu'elle est, en désirant forger un lien d'amour infini non pas pour s'en vanter auprès de l'humanité elle-même, mais pour atteindre le plus haut palier du bonheur. C'est, en quelque sorte, un choix à faire entre une sécurité par le pouvoir, qui conduit au malheur, et une confiance qui garantit une liberté mutuelle et conduit plus certainement au bonheur. »

Le Roi Bègue pensa à l'exécution vers laquelle le peintre allait se jeter à la fin de son discours.

« Enfin, mon roi, poursuivit le peintre en l'enlevant à ses pensées, vous n'êtes pas dans la meilleure position pour abandonner le goût du pouvoir et de l'autorité… Or, c'est peut-être là la cause majeure de vos problèmes. Je sais… je pense savoir que vous éprouvez une légère jalousie à mon égard, en particulier, du fait de mon travail avec la reine... Et je la comprends, cette jalousie ! Car je sais quels desseins vous me prêtez. Ceux qui ont comme habitude la domination l'exercent dans leurs relations sentimentales : dans le couple, il y a un souverain et son serf. Ce regard, je l'avais, et, innocemment, je le décalquais sur celui des autres. Ainsi, on pense retrouver un conquérant de son envergure chez tous les hommes qui s'adressent à celle qu'on aime. Nous avons peur d'eux, car ils sont aussi malsains que nous. Le seul moyen que j'ai trouvé pour combattre ma jalousie, écoutez-moi bien, ça a été d'enterrer vivante l'habitude de domination qui grondait en moi et de ne plus répondre à ses hurlements désespérés. Si on ne se sent pas bête, on redoute moins la bestialité des autres. »

Sans sentir la nécessité de répondre à cela, le roi bondit retrouver le chambellan qui s'activait à faire revivre l'énorme maison-ville endormie.

« Est-est-est-il dé-dé-é-jà part-t-ti ?

— Le messager s'en est allé avec l'ordre marqué du sceau royal. Aucun cheval ne pourrait rattraper ce jeune étalon.

— Je ne peux rien avouer au peintre, je dois arrêter l'ordre
d'é »

Rongé par la fatigue et la douleur, le roi s'évanouit. Sa conscience reparut le lendemain, mais le peintre était parti.

***

Le roi sella un de ses plus vieux ânes et chevaucha, seul, jusqu'à la cité voisine. Il n'emporta ni vivre, ni maille, ni lame, et son âne froissait l'herbe des prés en se fondant au souffle du vent. Le ciel bavait une encre brune qui giflait son visage, mais il ne ralentit pas.

À l'entrée d'un petit bourg, des paysans saisirent leurs bœufs au collet, car ils commençaient à s'ébrouer en entendant les sabots de l'âne battre les pavés. Il se créa un petit attroupement autour du cavalier, composé d'enfants et de matrones qui les battaient pour les protéger. Le roi était si haut perché et les paysans si préoccupés par leur slalom entre les flaques de boue et le crottin qu'aucun regard ne fit plus que l'effleurer. Alors, il élargit ses épaules et gonfla le torse pour se grandir, espérant ainsi attirer l'œil d'un passant plus avisé qui pût reconnaître, sinon son rang, du moins l'aura mystique qu'il était censé dégager en étant, par sa filiation, si proche de Dieu.

De l'autre côté d'un porche à ventre rond et bas sous lequel même les piétons se baissaient, le Roi Bègue crut entendre un cri. Il chercha une réponse dans l'attitude des autres et certains réagirent en murmurant des prières, mais la majorité demeura de marbre. Le roi se précipita en direction du bruit qui continua de résonner sous la voûte du porche et tout le long de la rue. Il dut abandonner sa monture et, sans attache particulière pour le prestige de son maître, elle caracola de jardins en potagers et disparut. Des litanies en latin s'évaporaient vers le ciel et les nuages s'écartaient pour leur permettre un accès direct à la lumière du soleil. Le roi serpenta entre les maisons, les étals, les charrues, dans des petits boyaux, et, dans sa course effrénée, à force de frotter contre des saillies acérées ou adhésives, son pourpoint, sa culotte, sa chemise et ses bottes commencèrent à s'effiler et à se disperser dans son sillage. Un mendiant qui sanglotait pour un quignon de pain eut le nez chatouillé par un liseré doré qui venait de s'arracher de la veste royale. L'homme l'enroula autour de son doigt et remercia le seigneur de faire ainsi pleuvoir des richesses sur ses loyaux sujets.

Plus habillé que d'un linceul de sueur, le roi déboula sur une place carrée devant une foule étroitement assemblée. Un homme en soutane noire brandissait un crucifix qui canalisait l'attention du public. Apercevant le roi, il se barra la vue et exhorta les femmes d'en faire autant.

« La misère se lit plus dans un corps nu et suant la luxure que dans les guenilles qui enrobent tous les indigents du monde ! » hurla-t-il. L'estrade grâce à laquelle il surplombait la foule se révéla confuse. L'un de ses piliers branlait par saccade. En se frayant un boyau pour passer dans l'assemblée — opération facilitée par l'horreur qu'inspirait son pénis découvert — le roi remarqua dans le pilier, au-dessus du bâillon qui lui sciait le visage en deux, le regard suppliant du peintre. Une corde reliait son cou à une large poutre, mais elle était encore lâche et ne faisait que lui infliger une horrible démangeaison.
Nu comme un ver et plus le moins du monde gêné de l'être, le roi escalada l'estrade et ordonna au bourreau de couper la corde. Le bourreau s'exécuta, puis demanda : « Mais, en quel honneur, déjà ?

— Parce que je suis le roi, répondit le roi, sans le moindre bégaiement.

— Et moi je suis une bergère, tiens ! »

Le roi s'enfuit en portant le peintre sur son épaule. Les quolibets fusèrent sur eux, au même titre que les instruments de torture du bourreau et des hosties du curé. Mais, lassés par la haine, les habitants du bourg abandonnèrent la poursuite et laissèrent l'homme nu et son peintre regagner la route.

« Mon épouse, ma reine ! exulta le roi en retrouvant son palais.

— Que faites-vous ainsi peu vêtu ? demanda la reine.

— J'ai sauvé votre peintre de ma propre colère. »

La reine sourit et erra jusqu'à son coussiège, pour continuer sa broderie dans la lumière offerte par la grande embrasure. Son regard plongea entre ses doigts. Ils papillonnaient avec souplesse autour des aiguilles, des mailles naissantes et des quenelles de laine. Le roi s'agenouilla à ses pieds :

« Ma reine, ne trouvez-vous pas en moi quelque changement ?

— Oh, si, si. C'est admirable. Vous devez vous sentir léger.

— Il est vrai… »

Le regard de la reine s'endormit et elle poursuivit son œuvre de mémoire, s'abandonnant aux réflexes de l'habitude.

« Je vous sens lasse, mon ange, s'enquit le roi.

— Oh ?

— Je disais… Enfin… Je… — ce n'est pas un bégaiement, rassurez-vous. Maintenant que mes mots jaillissent en cascade, c'est leur imprécision qui m'effraie et me pousse à les modérer.

— Tout va bien, mon roi. »

Le Roi Bègue n'était plus bègue. Un nœud se forma dans sa gorge, tandis qu'il récitait :

Que me conseillez-vous, mon cœur ?
Irai-je au-devant de la belle,
Lui dire ma peine mortelle
Que vous subissez, pour elle, dans la douleur ?

« Le goût des bons mots vous est revenu ? demanda la reine.

— Nous récitions ce rondeau, autrefois.

— Ah ?

— Mon ange, je suis revenu.

— Vous êtes revenu ? Et d'où ?

— Je ne sais pas encore.

— Pendant que tu étais perdu parmi toi-même, moi, comme une morte, je t'attendais. »

Paul Bressy a 20 ans. Après avoir participé à plusieurs concours de nouvelles, ainsi qu'à un concours de plaidoirie au sujet des droits humains, il a intégré Sciences Po Paris, où il est en 2e année, spécialisée en Humanités politiques. Il prépare une 3e année à l'Université de Florence, pour approfondir le thème de la démocratie directe. Vous pouvez retrouver ses nouvelles publiées sur **LinkedIn**.

La Meute

Flora Marchand

Gironde (33)

Elles avancent ensemble vers le ciel, emportées en une même cadence. Elles chantent. Leurs poitrines arides grondent sous leurs poings. Horde fuyante, masse informe, elles pleurent. Seuls leurs visages trahissent des histoires singulières, l'intimité du mal. Celle-ci devenue aveugle d'un père violent, celle-là tissée du filet de l'inceste, cette autre déjà morte de n'avoir été dignement regardée. Celle que le viol a morcelée, celle qui n'existe que par les autres, celles qui soutiennent leurs mères, leurs sœurs, les mères de leurs mères, leurs filles, celles qui ne porteront pas les enfants d'un monde qui assomme. Elles gravissent. Les estropiées, les crânes brisés, les mutilées, les mouchetées de brûlures de cigarettes, les boursouflées, les scoliosées, les épilées, les percées, les balafrées, les torturées de la médecine, les défenestrées, les immolées, les emmurées, les mal-accouchées.

Elles
s'accrochent
à la montagne. Toutes.
Se mottent, s'étalent ou se lovent.
Se fondent. Elles s'emplissent de la roche millénaire.
Chacune se rassemble. Se redessine. Le massif vibre de leur chamade. Leurs larmes forment un ruisseau qui atteint la mer et nourrit les sirènes.
Elles creusent les sillons de vie. Puis, se détachant doucement, elles s'ébrouent.
Éclosent femmes-montagnes.

Plus tard, elles déferlent sur la ville. Elles arpentent à nouveau, jambes-gourdins.
Elles hument, elles flairent, elles affûtent. Écoutent et enveloppent leurs sœurs.
Voix-falaises aiguisées au vent.
Elles feulent.
Tapies dans l'ombre elles traquent les prédateurs.
Charrient avec elles les lois du vivant.
Elles meutent.
Leurs visages sont lavés de toute douleur. Dans leurs regards niche désormais le printemps, leurs joues de terre grasse bercent

La Loba et de leurs bouches arrive le temps des histoires jamais encore contées.

« Emplie des mots de mes sœurs féministes, je traque la poésie de nos colères, celle qui fait vibrer l'espoir. Ma formation dans le cinéma m'a offert un intérêt fort pour les images, les sons et leurs agencements. »

Le Petit théâtre d’émail

Mello von Mobius

Vendée (85)

Quoi que pussent en dire les gens, Guillermin avait toujours été un Artiste.

Quand il était encore tout gamin, son grand-père lui avait appris à se servir de ses mains. La journée était consacrée au travail des champs, la nuit à celui des arts. Pendant de longues heures, à la lueur des chandelles, il lui avait présenté le Bois, le Métal et la Cire. Il lui avait enseigné les secrets et les ficelles, il lui avait raconté des merveilles. Qu’il s’agît de Sculpture, de Peinture, de Verrerie ou d’Orfèvrerie, le vieux n’était aveugle à aucune forme de beau, le gosse non plus. Il n’excellait pas partout, mais il s’intéressait à tout. Le papier vélin devint son meilleur compagnon pour y apposer Notes, Croquis et Images naturalistes.

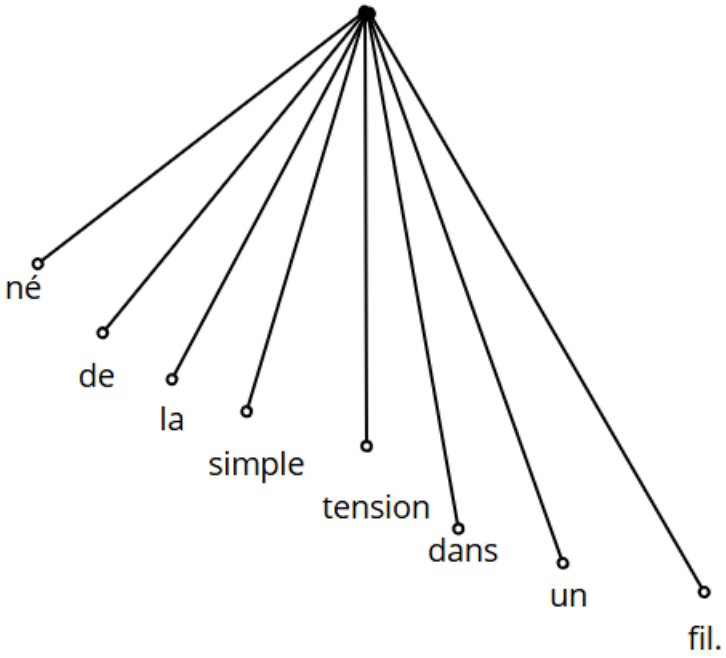
De ses tendres années, Guillermin conserva cette appétence artistique, qu’il transforma lentement mais sûrement en jardin secret. Une vie jonchée de difficultés et de drames l’avait poussé au repli sur lui-même, son caractère taiseux avait accompli le reste. Arrivé à l’âge de soixante-douze ans, il avait déserté ses champs, ses montagnes et ses forêts. Un grave accident l’avait laissé paralysé, son fauteuil roulant le coupait de la nature sauvage qu’il aimait tant. Enfermé dans le clos de ses murs, la lecture accompagnait ses journées, mais ses nuits demeuraient dévouées à ses amantes de beauté. D’années en années, il avait touché à tout, mais certains arts conservaient sa préférence. Sans doute étaient-ce l’enfermement inhérent à son handicap et la perte de son enfant qui le poussèrent vers le NEUROSPASTO.

Dans son atelier installé en pleine campagne, au sein de cette vieille véranda mal isolée, il attendait le crépuscule pour y suspendre des lampes-tempête chinées dans des brocantes. Inlassablement, il sculptait,

gravait,

ponçait.

Il avait toujours préféré les marionnettes qu'il pouvait animer, à jamais émerveillé du mouvement



Ses fils à lui étaient rompus depuis bien longtemps, il en saisissait d'ailleurs toute l'ironie : il animait les jouets là où plus jamais ses propres jambes ne bougeraient. À croire que le bois s'adaptait plus facilement que la faible chair de son corps.

La surface de son établi disparaissait sous la sciure. De valons en dunes impressionnantes, ses outils se perdaient au gré des reliefs de ses fantaisies. Le sol disparaissait sous les copeaux qui se perdaient en folles circonvolutions. Cet atelier, il l'avait conçu lui-même.

Plus basse
que la
normale afin
qu'il pût
y accéder
sans peine,
l'énorme table
en forme
de "U"
lui offrait
un cocon
laborieux où
il se glissait
chaque nuit avec joie.

Ce soir-là, comme tous les soirs, son fauteuil roulant l'emmena jusqu'à son fief. D'un geste mécanique, il serra le frein de la roue gauche, pas celui de la droite. Ainsi, il pouvait pivoter au sein du ''U'' sans craindre que le plancher de travers ne le fît glisser hors de portée de ses instruments. À tâtons, il fouilla la sciure pour y dégoter son Ciseau à bois, puis il tailla sans un mot. Quelquefois, il lui arrivait d'allumer son antique poste radio pour terrasser le silence, mais pas aujourd'hui. Pas lorsqu'il entreprenait de créer un nouvel Ami.

Abîmé dans sa concentration, le dos voûté, il travaillait le bois avec des gestes tendres.

Un bras,
une jambe,
une tête...
toutes ces pièces n'avaient aucune importance prises séparément ;
ce que préférait Guillermin, c'était les articulations.
Véritable travail d'orfèvre, trésor de patience et de précision.
Chevilles,
genoux,
hanches,
épaules,
coudes,
poignets,
doigts
et cou.

Chacune d'elles était le reflet de son savoir-faire, l'hommage à son aïeul,
le petit détail qui transformait l'objet en créature animée à part entière.

Mais plus que tout, plus que le savoir-faire, il y avait l'Art. L'Art qui résidait dans deux orbites impeccablement poncées, là où venaient se nicher deux YeuxY d'ÉmailÉ. Il martelait lui-même son CuivreC, étalait le FondantF, broyait le BlancB de Limoges puis peignait le tout avec application. Chaque paire de pupilles était un bijou précieux, unique, à la limite du merveilleux. Celles de cette nuit furent d'un bleu-vert qui vint illuminer le visage de bois d'un air rêveur...

Lorsque la vieille horloge sonna quatre heures, l'homme se redressa sous les craquements de ses propres articulations douloureuses. Durant un instant, ses yeux fatigués parcoururent la pièce mal éclairée, ses sourcils froncés enjoignirent à ses yeux de percer les ombres. Il était tard, si tard. L'heure d'aller se coucher, l'heure pour la marionnette de dormir avant de s'éveiller enfin. Guillermin

épousseta sommairement ses habits, puis les retira pour se mettre au lit. Ses draps sentaient la sciure, mais il n'en avait cure.

Sur la petite table de nuit, la lampe de chevet voisinait avec un verre vide, sale, couvert de poussière. Trente-et-un ans plus tôt, sa femme l'avait posé là avant d'aller se coucher ; la mort l'avait saisie avant qu'elle n'ait pu en boire une seule gorgée. L'hygiène lui commandait chaque jour de l'ôter de là, mais l'amour rémanent l'en empêchait, elle lui manquait. Sous la patte avant droite du meuble branlant, un vieux livré usé venait caler l'ensemble : *Les Aventures de Pinocchio* de Carlo Collodi. Marianne le lui avait offert pour la fête des pères, alors qu'elle n'avait que sept ans. Sous la table de nuit ou sous son oreiller, il dormait toujours avec lui.

— Ah Geppetto, est-ce que tu crois qu'un jour, mes Marionnettes à moi aussi s'animeront ? Ma petite Marianne, ma tendre Isabella ? Ou seulement ces pauvres jambes qui m'interdisent de quitter ma maison ? Lorsque la femme du boulanger viendra à décéder, je suis sûr qu'on m'oubliera et qu'on me laissera crever ici.

Les paroles étaient amères, le ton noué d'angoisse. Des années durant, le lait et le fromage issu de ses bêtes avaient nourri le village, mais depuis que son handicap l'avait rendu inutile, on l'avait relégué aux ordures. Sans sa belle-sœur qui lui amenait régulièrement des commissions, il serait mort depuis longtemps. L'art n'y pouvait rien, l'isolement et l'abandon le rendaient aigri. Parler à ce livre ou à ses marionnettes lui paraissait si stérile, alors qu'il aurait simplement voulu être entouré d'amis à nouveau.

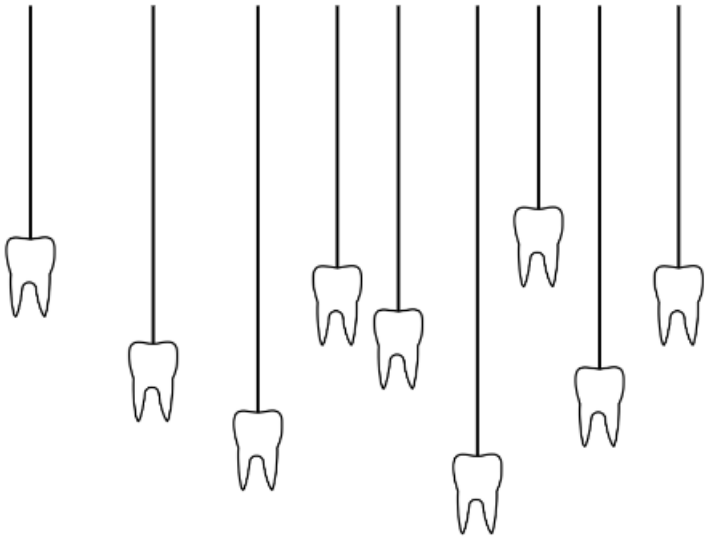
**

Lorsque le soleil vint le cueillir le lendemain matin,
la douleur violente qui broyait son crâne l'empêcha de se lever, et il resta allongé toute la journée.
Peut-être même plus.
La souffrance lui donnait l'impression qu'un burin mystique lui fendait la tête en deux,
ses mâchoires étaient si crispées qu'il ne put ni boire ni manger. Même ses yeux semblaient vouloir s'arracher de son corps,
et le supplice dura tant et si bien qu'il en perdit la notion du temps. Lorsque enfin son corps fut en paix,

il se leva avec des gestes tâtonnants,
rejoignit son fauteuil
et se rendit aussitôt dans la salle de bain.
Ses cheveux trempés de sueur collaient à son front,
des cernes mangeaient le dessous de ses yeux,
et quelques hématomes coloraient la peau de ses joues.
Lorsqu'il bougeait la langue,
une curieuse impression venait en caresser la pulpe…

Et quand il ouvrit grand la bouche,
il put constater que toutes ses dents
s'étaient déchaussées et pendaient
au bout de leur nerf
comme autant de petites marionnettes.
Toutes sculptées.
Toutes représentant un personnage différent.
Comme un singulier et horrifique
petit théâtre de cet émail
qu'il aimait tant.

INAMOVIBLES AMIS LARVÉS AU SEIN MÊME DE SON CORPS.



Passionnée de SFFF, **Mello von Mobius** aime mélanger les genres et partager des expériences où se côtoient surnaturel, horreur et poésie. Après une quarantaine de nouvelles en anthologies, elle publie *Ça Sent le Sapin !* en 2023, aux éditions Beetlebooks Publishing, un calendrier de l'aven qui revisite Noël en mode SFFF, et *Six pour Cent* en 2024, aux éditions YBY. Vous pouvez la retrouver sur **Instagram** et sur **Facebook**.

Memento

Andrea Lino

Var (83)

Cheveux

Il faut bien un prologue. Partie intégrante ? cela se défend — en tout cas, on surplombe et on entoure. Que serait un terrain sans délimitations, un sujet sans limites, un jeu sans règles ?

En l'état, nous pendons, légers, de part et d'autre. La teinte est brune et chaude et l'ondulation onctueuse, comme du caramel. Il est évident que nous avons été peignés pour paraître sous un bon jour, mais sans sophistication excessive. Au-delà de cette sage apparence plane le souvenir de coupes plus courtes, de matins décoiffés, d'épis négligents, et même d'une décoloration lointaine (à l'époque où on avait osé la blondeur pour faire comme les copines du lycée).

Contrairement à nos deux cascades de longueurs, la frange est asymétrique, balayée d'un côté de la tête pour mieux faire apparaître ce qui suit.

Front

Je connais mon statut ; j'en suis haut et fier. Il n'est pas donné à tout le monde de faire façade à l'intelligence, à la connaissance, aux réflexes, à l'inconscient et au monde des rêves.

Pourtant, la plupart du temps je me sens négligé. Les gens ne voient-ils de moi que cette étendue vierge et lisse ? Là, en plus de quelques ultimes traces d'une acné révolue, on pourrait deviner comment se dessinaient mes derniers tracas d'adolescente, et l'arrivée des premiers soucis d'adulte.

Sourcils

Ah ! C'est fou ! Comment se reconnaître ! Nous avons tant et tant changé…

Tantôt fins tantôt épaissis, crayonnés, brunis, éclaircis... On nous a taillés au ciseau — au rasoir — à la pince à épiler ; puis laissés tranquilles ; ensuite relevés... On nous a oubliés, repris en grippe, redessinés à l'infini…

Mais si ce n'était que ça.

Combien de fois nous sommes-nous haussés face à l'absurdité du monde ? Froncés de colère, déformés d'incompréhension ? On s'est même désolidarisé pour faire rire les enfants !

Qui donc pourrait en dire autant ?

Certes ! à cet instant, nous nous reposons, neutres... Quelle innocence trompeuse ! car dans nos plus beaux jours — nos âges d'or — en extrapolant : les pointes de notre empire peuvent s'étendre jusqu'aux tempes !…

Eh ! Qui dit mieux ?

Oreilles

Impassibles. Nous écoutons. Quelqu'un doit bien s'en charger. C'est bien gentil de fanfaronner, s'exprimer, se faire témoin... Pour notre part, nous avons choisi l'immuabilité.

Oh, à la longue nous grandirons peut-être un peu, histoire que l'honneur soit sauf ; il paraît qu'il faut savoir évoluer. Mais d'autres feraient mieux de prendre exemple sur nous.

Voyez : nous guettons, soldates au garde-à-vous. Même pendant le sommeil, nous pouvons détecter un bruit suspect et permettre de donner l'alerte. Sans nous, c'est un monde de mort : adieu l'anticipation des dangers et les délices de la musique.

Et puis, admettez que nos camps sont fixés avec une noblesse qui sied à la fonction : en miroir de chaque côté, immanquables gardiennes de banlieue, frontière entre le cosmos et l'interne. Notre esthétique arrondie permet d'adoucir ce qui sans nous aurait paru trop oblong et monobloc. Parfois, des bijoux nous viennent nous remettre en valeur. Voilà qui est plutôt amusant et flatteur.

Mais ne vous en faites pas : militaires, nous n'oublions jamais notre mission première.

Rester connectées au monde, encore et toujours.

Yeux

À quoi bon faire les modestes ? Nous formons la pièce maîtresse : le regard. Sans nous, pas d'âme — une maison sans fenêtres.

Nous étions plus clairs à la naissance ; puis le bleu-nourrisson a vite foncé pour donner ce gris sombre, assez banal il est vrai. Mais l'intérêt réside dans l'éclat de lumière qui s'y reflète, comme la flamme d'une bougie pointée vers vous. Oui, là tout de suite, on vous fixe ; plus tard ce seront les symboles sur les pages d'un livre, les taches mouvantes de lumière dans un écran de télévision, ou les paysages défilant par la vitre d'une voiture.

Et lorsque trop secs ou trop ensommeillés nous peinons, croyez bien que plus d'une arme secrète sera dégainée.

Les larmes nous laveront, en plus de nous faire briller davantage.

Les paupières nous engloutiront, le temps d'un clignement ou d'une nuit.

Les cils se rejoindront sur nous dans une embrassade protectrice.

Et les jours où nous serons malgré tout en petite forme — cela n'arrive-t-il pas aux meilleurs ? —, vous nous trouverez comme en ce moment ceints de noir ou de paillettes pour redonner du caractère à l'ensemble.

Nez

Moi.
Milieu.
Sentir.
Humer.
Moi.
Respirer.
Trompette.
Ailé.
Moi.
Pouffer, m'impatienter.
Me déformer un peu selon les circonstances.

Creux ou à vers tirés ; mais toujours au centre, de l'ovale de la face comme de la ligne du profil.
Moi.

Joues

Un fin pinceau poudré nous a rendues un peu rouges — mais nous pouvons l'être naturellement par l'embarras, la timidité, le plaisir, l'ivresse, le chaud ou le froid. Plus jeunes, quelques légères taches de pigmentation nous avaient parsemées, aujourd'hui disparues. Pour l'instant nous nous gonflons en direction des pommettes pour ne pas avoir l'air trop solennel.

Bouche

J'ai tant fait, déjà. Parlé, ri, murmuré, aspiré, salivé, goûté, embrassé, mordu, mangé, soufflé, fumé, bu... et même ronflé, paraît-il, même si je me refuse à le croire !

Pour l'heure je me contente de sourire légèrement, en accord avec mes camarades précédentes.

Fine au départ, j'ai été rosie afin qu'on me remarque. Mes lèvres sont mieux dessinées de la sorte — et puis cela me dissuade de les mordre, comme je suis tentée de le faire en cas d'inconfort.

Ainsi vous ne pourrez voir, seulement deviner, tout que ce que je cache — cette langue au bout de laquelle s'échappent tant de mots que je ne pense pas toujours, ces gencives qui ressortent un peu trop à mon goût en cas de rire éperdu, ces dents qui déchirent et broient pour assouvir ma faim. En fait, je suis à la fois philosophe et violemment irréfléchie, tour à tour muette et bruyante, grande amoureuse et grande sauvage à volonté. L'auriez-vous soupçonné ? Je parie que non, car j'ai l'air si modeste comparée aux autres... N'est-ce pas ?

Mâchoire

Que serait l'ensemble sans moi ! J'achève la forme : relier les oreilles à la gorge, telle est la mission que je me suis donnée. Tout cela, à dire vrai, manquait de contour, de dessin. Il fallait sculpter, encadrer les joues et empêcher chaque élément de se disperser ! Tout ce petit

monde est bien joli pris à part ; j'offre une unité sur laquelle enfin se baser.

En l'occurrence, je me trouve assez élégante. J'en ai connu des trop larges, voire carrées, bien autoritaires. Moi, j'ai su rester modérée grâce à ce menton petit et presque pointu, contrebalançant la rectitude maxillaire.

Je voulais conclure le tableau — mais telle que l'on me voit, je repose moi-même sur...

Cou

Juste un mot. Je ne fais qu'épiloguer. On ne me prêtera guère attention : je soutiens le tout, coupé au sommet des épaules.

Et aujourd'hui…

Tu regardes ce portrait. Tu peines à te rappeler le nom du photographe ; tu sais juste que tu avais vingt ans grâce à la date imprimée dans le coin inférieur droit. Tu posais dans ce studio, à l'époque en bas du Cours de la République (fermé depuis bien longtemps, remplacé par une épicerie puis un bureau de tabac).

Aujourd'hui, tous les protagonistes ont changé. Tes cheveux blanchis et bien moins volumineux. Ton front dès lors strié. Tes sourcils presque invisibles, abandonnés il y a une éternité te semble-t-il. Les performances de tes oreilles autant affaiblies que celles de tes yeux autour desquels les ridules tiennent désormais lieu de maquillage. Ton nez toujours en vedette mais tacheté au fil des ans par un trop-plein de soleil. Tes joues plus creusées, ta bouche plus pincée, ta mâchoire plus osseuse...

Et moi, tu vois, n'ai pas bougé. Le verre qui me comprime dans ce cadre m'a préservé du ternissement. Je te survivrai. Les yeux de tes vingt ans continueront de briller au-delà de ta mort.

Que ressens-tu dans cette vieille maison lorsque tu passes devant mon cadre accroché au mur depuis plus d'un demi-siècle ? Est-ce une nostalgie bonne ou mauvaise qui étreint alors ton crépusculaire cœur ? Chéris-tu le souvenir de ces jeunes années, ou t'effraies-tu de ne les avoir pas assez savourées ? Ne t'arrive-t-il pas, en te replongeant dans ce regard, de croire y contempler le spectre d'une insaisissable étrangère ? « Cette image ne peut être moi ! » : telle

fantomatique pensée ne se forme-t-elle jamais sous ton crâne ? Et pourtant…

Tu t’éloignes. Je demeure.

Mon visage est un miroir à remonter le Temps.

Andrea Lino exerce en tant qu'artiste pour le cinéma et le théâtre ; lecture et écriture ont toujours fait partie de sa vie comme de son travail. En 2022, un de ses textes courts est publié dans le recueil pour enfants Kuniğo (Editions du Petit Ruisseau). En 2024, sa novella horreur *Brooklyn Paradise* sort aux Éditions Vivat et récolte depuis d'excellentes critiques. Vous pouvez le suivre sur **Instagram**.

L'Atelier

Avant le texte, un mot sur l'établi...

Et si, après votre mort, vous ne vous trouviez ni au paradis, ni en enfer, mais dans l'absurde ? Comment comprendre l'incompréhensible, comment s'en échapper ? Peut-on n'avoir d'autre horizon qu'un gouffre ? Peut-on seulement continuer de penser ? Ici, l'effort de la pensée pour demeurer se traduit dans la langue, lutte à mort à la fois contre l'immobilité d'une pensée sans objet et le mouvement effréné d'une chute vers nulle part. Une expérience d'au-delà, au moins, au-delà de soi.

Et si, par ailleurs, on ne vous donnait à lire, de ce cheminement, que la première portion, gardant jalousement la majorité du texte pour interpeller, appâter, forcer l'échange ? C'est notre choix, pour *Transe Post Mortem*, premier locataire de l'Atelier, une rubrique que l'on veut propice à quelques brutes – brutales ? – expositions, à des travaux en cours ou achevés mais toujours radicaux. Nous ne pouvons pas décemment publier tout *Transe Post Mortem*, qui se construit comme un court roman, mais nous avons envie de vous tendre cet aperçu comme en bout de cuillère, et à vous de voir…

L'exercice est d'autant plus particulier que cette première part du texte est la plus ardue, retranscription en quelque sorte de l'engourdissement d'après la fin. *« Le reste du texte évolue dans le sens d'un allégement »* ainsi que le dit son auteur, Louis Gaudreault, d'un allégement *« dicté par le fond »* et uniquement par le fond.

Mais à texte ardu, ardeur de lecteur ? Avez-vous, chers arpenteurs de notre revue, déjà lu le *JR* de William Gaddis ? Avez-vous apprécié ce moment de lecture ? L'avez-vous apprécié de la même manière que l'on apprécie Julien Gracq ? Partant, faut-il décorréler plaisir de lecture et qualité du texte ? La littérature expérimentale est un terrain propice au fouissement de nos sens. D'aucuns résumeraient : faut-il souffrir pour qu'un texte soit beau ? L'auteur avait à ce sujet un mot intéressant : *« les formes inhabituelles peuvent aussi générer un certain plaisir de lecture, au sens d'un dépaysement. »* Camille, notre cher et érudit correcteur, arguait par ailleurs que la lecture de *JR* pouvait bel et bien générer une forme de plaisir, un plaisir *« très intellectuel au lieu d'esthétique. »* Et nous voici, en mesure de parler tout à la fois de zone érogène et de littérature, qui l'eût cru ?

Transe Post Mortem

Louis Gaudreault

Manche (50)

Tu ouvriras/ouvriras les yeux/les yeux ouverts/comme fermés/un instant/un seul instant/clignement de paupière/paupière ouverte/fermée//ouverte//un seul instant/instant mais ce que tu verras sera absurde/absurde/absurde/terreur//s'étend/mots/reculent//indicible/ce qui est là/se dessine/part à la renverse/à la renverse partir/s'inverser/se retourner/se bouleverser//cela ne trouve pas sa place en ce monde/ce monde qui était le tien/ton monde/il y a un instant à peine//avant//ton regard/regard se posait sur ton monde//un monde abondant d'atrocités/toutes sortes d'horreurs/cauchemars/abominations/ténèbres/toutes//aucune/aucune ne pourrait rivaliser/l'aberration que tu contemples/que tu contemples/en cet instant/instant sans fin/s'étire/s'étiole/sans cesse//simple battement de paupière/et ton univers englouti/tout entier/dans les ténèbres/l'abîme//petit clignement/voilà/l'absurde/l'effroi/déferlant/te submerge/t'emporte loin/loin de ce que tu connaissais/de la beauté/des atrocités/toutes familières/toutes de ton monde/loin de tout/tout ce qui était là/ce qui était//tu te tiens là/l'inconnu radical/l'inconnu/une réalité/qui s'échappe/échappe à toute définition/toute définition adéquate/tout entendement/tout sens/une réalité qui défie les lois du monde/le monde que tu avais connu/que tu avais connu/jamais compris

Tu ouvriras/ouvriras les yeux/et ce sera comme perdre/perdre l'équilibre/devant un gouffre/ou un puits/un puits sans fond/peut-être/ou un tunnel/tunnel sans fin/peut-être//Devant toi/ce gouffre/gouffre béant/béant qui remplit tout/tout ton champ de vision/semble être/la seule chose/la seule réalité/te saisit/glace/glace le sang//Tu croiras perdre/au bord d'un puits sans fond/l'équilibre/mais tu étais déjà dedans/en ouvrant les yeux/les yeux grands ouverts/tu suivras/suivras une course folle/en apesanteur/une course folle/dans ce gouffre/gouffre sans fond/gouffre sans vie/gouffre sans savoir/sans savoir quand elle a commencé//Ce gouffre ne sera pas inconcevable/inconcevable au-delà/au-delà de ton entendement/mais c'est un gouffre irréel/gouffre sans réalité/un gouffre qui n'est pas/n'est pas de ce monde//Ce néant/ne fait rien/que tourner/d'un sens à l'autre/mouvement de balancier/un trou qui n'est rien/que virages/rapides/incessants/tu vois poindre/toujours/le virage d'après/avant la fin du précédent/des virages/des virages rapides/incessants/simplement/simplement de gauche à droite/toujours de gauche à droite/comme un serpent/se faufile/se faufile sur le sol/le sol mais il n'y a pas de sol/seulement/seulement un trou/un trou tortueux/un trou qui

serpente/ondule à l'infini/à gauche/à droite/à gauche/à droite/à gauche/à droite/à gauche/à droite/sans cesse/jamais vers le haut/jamais vers le bas/jamais dévié/toujours horizontal/jamais oblique/même à peine/toujours à gauche/à droite/à gauche/à droite/à gauche/à droite/à gauche/à droite/encore/encore/sans arrêt/sans repos/interminable/trajectoire/sinusoïdale/slalom/perpétuel//En suspension/suspension dans l'air/tu ne sauras pas/est-ce un gouffre/est-ce un tunnel/car tu ne saurais/pas clair/savoir si tu t'enfonces/tu t'enfonces à la verticale/est-ce un gouffre/un gouffre planté dans la terre/ou si tu évolues/tu évolues à l'horizontal/est-ce un tunnel/un tunnel creusé dans ses entrailles/ou peut-être en surface/un tunnel dans une montagne/rien/rien pour indiquer le centre de gravité/un sol//pas de recoins plissés d'aspérités saillantes/pas de stalactites piquant vers le sol/piquant//Tu sentiras/sauras bien qu'il n'y a ni terre/ni entrailles/ni montagnes/est-ce un gouffre/est-ce un tunnel/question absurde/absurde/comme ta situation/absurde//Dans tout cet univers/il n'y a qu'un trou/qu'un trou béant qui ne perce rien/ne perce rien/ne perce rien

Tu/tu voudras/fermer les yeux/ne plus rien voir/réalité de cauchemar/cauchemar//Trouver/trouver du répit/un peu de répit/dans ce tourment/dans ce tourment//Aucun mécanisme/d'aucune sorte/aucune drogue/aucune substance/aucune ne les maintiendra ouvertes/ouvertes et pourtant tu/tu ne pourras pas fermer tes paupières/paupières ne sont plus//Tu ne pourras pas/pas fermer tes paupières/tu n'auras plus/plus de paupières/plus de paupières ni rien/rien sur quoi les refermer//Tu/tu n'auras pas les yeux ouverts/ouverts car tu/tu n'auras pas d'yeux pour voir/voir/voir sans yeux//Tu/tu voudrais/voudrais t'accrocher/t'accrocher à quelque chose/ne plus t'enfoncer/t'enfoncer dans ce tunnel/tunnel irréel/mais il n'y a rien/rien à quoi s'agripper/rien s'il y avait eu quelque chose/quelque chose tu n'aurais rien/pas de bras/tes bras ne sont plus/pour l'attraper//Tu/tu n'as pas/pas de bras/de bras pour te rattraper/ni de jambes/de jambes pour freiner/freiner des quatre fers/freiner arrêter d'avancer/arrêter d'avancer/d'avancer dans ce tunnel/tunnel qui défile sans cesse/sans cesse/sous les yeux/les yeux que tu n'as plus//Tu/tu n'auras plus/plus de bouche/de bouche pour crier à l'aide/ni d'yeux/d'yeux pour pleurer/pleurer ton désespoir/désespoir/désespoir/de n'avoir plus de corps//Tu/tu ne pourras plus/plus fermer les yeux/yeux car tu n'auras plus/plus de paupières/plus d'yeux/ni entendre ta voix/voix car plus d'oreilles/plus de bouche/bouche pour parler/ni sentir ta respiration/ta respiration/plus de nez/plus de poumons/ni toucher ton visage/visage car plus de doigts/plus de visage/ni sentir ton poids/ton propre poids car plus de muscles/plus de corps/mon dieu mon dieu je suis où

pourquoi je sens pas mon corps pourquoi je peux pas je suis devenu quoi

Tu/tu n’auras plus/plus de corps/corps puisque tu seras/seras sans vie/sans vie à jamais/à jamais//Tu/tu n’auras plus/plus que l’intentionnalité/la simple visée de ton esprit/une errance/un regard/simple regard/regard rivé à ce tunnel/tunnel sans fin/sans corps/enfin/enfin tu comprends//Tu/tu n’auras pas/pas de cœur/cœur qui battrait/battrait à tout rompre/ni de tempes/de tempes qui perleraient/perleraient de sueur/mais la panique/la panique t’envahira//Tu/tu ne pourras plus/plus penser/penser/tu te perdras/perdras dans ton affolement/l’affolement qui emportera/emportera tout sens/la tête/sans dessus dessous veux pas//Tu/tu n’as pas/pas d’yeux/pas d’yeux pas de bouche/pas de bouche mais si tu avais des yeux/des yeux ils seraient grands ouverts/ouverts à s’en faire sortir/sortir les prunelles des orbites/tes orbites vides/ta pupille/pupille serait contractée/contractée/serrée aussi fort qu’un poing/un poing dur comme la pierre/et ta bouche/bouche serait grande ouverte/ouverte la mâchoire/mâchoire tendue/tendons écartelés par la terreur/crissant à tout rompre/crissant de terreur//Tu/tu n’as pas/pas de corps/pas de corps mais il serait pétrifié/figé dans l’horreur/horreur qui ne connaît pas de fin

Ta vie/ta vie ne repassera pas/devant tes yeux//Déjà/elle est déjà passée/devant tes yeux/tes yeux ne sont plus//Tu/tu te souviendras/l’avoir vue/défiler avant/ta vie/avant de mourir//Tu/tu te souviendras de ta mort/distinctement/ta mort//Tu/tu penseras aux circonstances de ta mort/attentivement/ta mort/ta mort/avant//Souvenir/souvenir/calme/maîtriser la situation/quelque chose//Comprendre/comprendre/être happé/happé par ce tunnel/tunnel où tout glisse/glisse/glisse comme un toboggan/aucune prise/aucune pause/chute/chute inexorable/inexorable mais comprendre/analyser/scruter/s’échapper/pitié//Se calmer/avant tout se calmer/calme//Se dire/se dire que la mort/la mort n’est pas/n’est pas la fin de tout/n’est pas//Quelque chose/quelque chose après/je suis encore là/de l’autre côté j’existe//Contempler/contempler cette pensée/incroyable/incroyable/de l’autre côté de la vie/voir/voir ce qu’aucun vivant/aucun/aucun ne peut voir/ce qui les attend/les attend tous/les attend/ils ne savent rien/ne savent rien/tu ne sauras pas/pourquoi ce gouffre/plutôt que rien/rien que l’obscurité/pourquoi pas l’obscurité/l’obscurité sans fond/le noir complet/absolu/comme un sommeil/sommeil profond/le noir/comme au fond d’une cellule/cellule sans fenêtre/comme aux confins de l’espace/suspendu dans le vide/le noir du vide sans étoiles/où serais-tu/où serais-tu dans le noir/où serais-tu/tu ne saurais pas//Tu/tu voudras te rassurer//N’est-ce pas pire que le gouffre/ne rien voir que le noir/pire que le gouffre/l’extinction de toute perception/le noir pour seul

horizon/pire/pire que le gouffre/mais le gouffre/gouffre/gouffre/gouffre n'en finit pas/à droite/à gauche/à droite/à gauche/à droite/à gauche/à droite/encore/encore/sans arrêt/sans repos/interminable/le gouffre/le moment viendra où tu préfèreras le noir complet à l'horreur/comme la surdité à la musique hurlée dans les haut-parleurs des geôles de l'oppression/le gouffre/peut-être le regretterais-tu/tu ne sauras pas/mieux vaut le gouffre plutôt que le noir/tu ne sauras pas

Tu/tu te souviendras de ta vie/ta vie passée/étrangement/semblera irréelle/irréelle comme au réveil/au réveil d'un rêve/un rêve//Tu/tu sauras/tu sentiras que ta vie/ta vie passée n'était pas irréelle/pas irréelle/pourtant//Tu/tu seras abattu/en cet instant/pas la nostalgie d'une vie perdue/mais d'une vie passée/certitude évanouie/tout comme l'assurance de ce tunnel/certitude envahissante//À présent ce tunnel/la seule chose/la seule qui te semblera/sera réelle/la seule/ce tunnel impénétrable/impénétrable qui court/s'étend sous tes yeux/sous tes yeux désincarnés/dépouillés d'existence/passée//Tu/tu le regardes/l'inspectes et pressens/pressens n'est-ce pas/n'est-ce pas cela la réalité/la réalité fondamentale/la seule/tu penses/non/ta vie d'entre les vivants/n'était pas un rêve/pas simplement l'impression de revenir d'un rêve/mais une certitude/tu te demanderas/mais cette impression/pourquoi/si ce n'était un rêve

Cette question/question insidieuse/question vénéneuse sèmera l'incertitude/l'incertitude absolue//Savoir/savoir si vraiment/tu vécus un jour parmi les vivants/savoir/savoir s'il existe même quelque chose/quelque chose comme le monde des vivants/sera une obsession/une obsession/obsession/une obsession//Tu/tu te demanderas/as-tu jamais/eu un corps/demanderas/fus-je un esprit/à tout jamais//Tu/tu te questionneras/te tourmenteras/tu chercheras comment l'idée/d'un corps en toi a pu naître/naître sans être vécue//Tu/tu redouteras la panique/menace/menace/encore/submerger//Tu/tu voudras ériger une digue/fondation inébranlable/métaphysique//Tu/tu concevras/être dépourvu de corps/une chose/une autre/une autre d'être mort/j'ai pu un jour avoir un corps/être en vie/en vie peut-être/le suis-je encore/concluras//Tu/tu seras sans corps/sans conclure à ta mort//Peut-être même/penseras-tu/en cet instant/instant précis suis-je/suis-je dans le monde/cet instant/le monde des vivants/des vivants/des vivants//Tu seras sans corps/sans conclure à ta mort//Cette conclusion/incroyable conclusion/incroyable/stupéfiante conclusion/délirante/tu la déduiras de ton souvenir/le souvenir d'une étonnante idée/farfelue/idée démesurée/idée prodigieuse/prodigieuse et banale/pourtant banale dans le monde/le monde d'où tu viens/le monde où se trouve ce livre/ce livre entre tes mains/tes mains//Cette idée se logera en

toi/logée en toi tu t’en souviendras/ce texte/ce texte/ce texte t’aura dit que tu t’en souviendrais/tu t’en souviendras//Un concept inconcevable/démesuré/démesuré à la mesure de l’inconcevable/sous tes yeux//L’idée/l’idée qu’un jour/l’esprit/l’esprit peut-être pourra être transvasé/transvasé numérisé/reproduit/reproduit dans un système/informatique peut-être un réceptacle/mécanique peut-être/surgira/s’imposera//Tu/tu te demanderas/n’es-tu qu’un esprit/esprit encodé peut-être/prisonnier d’une machine/horrible machine de silicium et d’électrons/ou bien/ou bien/ou bien/de toi ne reste qu’un cerveau/un cerveau extrait/extrait arraché/arraché de son crâne/arraché rivé/branché/branché à un dispositif/un dispositif sophistiqué/te maintient en vie//Si/si c’est vrai/si/alors/alors ce tunnel n’existe pas/n’existe pas/n’est qu’un film/simple film d’horreur/l’horreur métaphysique/qu’on projette devant mes yeux/yeux si j’ai des yeux/encore/ou sinon/une image imprimée/imprimée dans mon esprit/mon esprit numérique/ou mon cerveau/mon cerveau dans une cuve//Si c’est le cas/si c’est le cas/si c’est le cas pourquoi/pourquoi cette projection sans fin/vision sans fin/tunnel sans fin/gouffre sans fin/obscurité sans fin/passage sans fin/sans fin pure cruauté/pure cruauté peut-être/peut-on se figurer/une équipe/une équipe/toute une équipe pas l’œuvre d’un seul/pas une telle prouesse/se figurer que tous/tous soient complices de ce crime/cette expérience peut-être/expérience secrète/secrète dissimulée/ensevelie dans les profondeurs/souterrains d’un organisme occulte/le sous-sol du pouvoir//Ton cerveau/ton cerveau aura été retiré/dérobé après ton décès/ton départ tu glissais vers la mort/ta flamme s’amenuisait/s’amenuisait doucement/doucement/doucement/maintenue//Oui peut-être/peut-être/peut-être que je suis dans un ces films d’horreur qu’on regarde en oubliant le dicton le fameux dicton la réalité dépasse la fiction peut-être même que j’ai tout mon corps peut-être qu’on l’a calmé soulagé insensibilisé artificiellement non non si c’était ça je sentirais quelque chose quelque chose au moins ma respiration oui je sentirais au moins ma respiration mon souffle ou alors ou alors j’ai tout mon corps mais on me maintient dans le coma oui oui j’ai tout mon corps dans le coma on a mis des électrodes sur mon cerveau pour projeter ce truc dans mon esprit ce truc//Cette pensée/pensée soudain/pleine d’espoir//Tu/tu penseras que ces scientifiques/tous ces scientifiques peut-être/peut-être sont bien intentionnés/bien intentionnés après tout/bien intentionnés ce tunnel/tunnel la seule chose peut-être/la seule/qu’il leur soit possible/la seule/qu’ils puissent projeter/techniquement/dans ton esprit/la seule peut-être/dans les circonstances/qu’ils ont une bonne raison d’agir ainsi/une bonne raison/qu’ils veulent vraiment/vraiment/vraiment te sauver/que ce n’est qu’une question/simple question de temps/avant que l’usage de ton corps/enfin/ton corps te soit rendu/avant ton réveil/réveil/réveil

Tu penseras/penseras/penseras/des histoires/des histoires tu te racontes/des histoires tu ne veux pas voir/voir ce que tu vois/les limbes/ce que tu vois/le purgatoire peut-être//Cette pensée/pensée/pensée toujours/depuis le premier instant/premier regard/en toi/résonnant quelque part déniée/quelque part dans tes interstices/un recoin de ton esprit//Si c'est vrai/c'est vrai ce tunnel/percée vers nulle part/n'est nulle part/ce passage/n'est pas passager/personne/n'est quelque part/aucun savant/pour te ranimer/sortir de là/mais là qu'est-ce/qu'est-ce//Sans doute le purgatoire/sans doute/sans doute n'est qu'une étape/un avant-poste avant quoi/une destination inconnue/inconnue/inconnue/rassurante/rassurante/réconfort//Cependant/cependant une angoisse//Et si/si/si l'antichambre n'était pas ce lieu/mais la vie/la vie l'antichambre de ce lieu/l'enfer//Et si/si/si tu devais errer/errer toujours/toujours le long des sinuosités/les méandres/méandres répétitifs du tunnel/sans fin/sans fin/sans fin//Cette pensée/pensée terrifiante ne te tourmentera point/point/point//Elle sera devenue abstraite/abstraite/absconse/presque absconse car elle n'aura plus/jamais plus qu'une caractère hypothétique/hypothétique le doute sera permis/permis toujours/si j'étais encore en vie/encore en vie/en vie//Ce doute/comme une lueur/une lueur et un supplice/à la fois/supplice/espoir//L'espoir ardent/espoir de retrouver la vie/ta vie ton monde revenir/revenir espoir le supplice/supplice de l'incertitude/immuable/la question surgit/question sans réponse/question sans cesse/sans cesse//Une nouvelle fois réfléchir/réfléchir/penser/chercher/comment chercher/atteindre une certitude/la vérité//Il doit exister un moyen/certainement une méthode/une voie/un esprit/esprit ingénieux saurait/saurait quoi faire alors/alors/alors sa pensée/quelle serait-elle/cet esprit/esprit ingénieux//Si/si/si quelqu'un/quelqu'un d'ingénieux/suffisamment ingénieux trouvait/trouvait/trouvait la solution/solution quelle serait-elle/allez allez si quelqu'un d'ingénieux pourrait trouver pourquoi pas moi pourquoi pas moi//Tu/tu te remémoreras alors/alors/alors cette idée/folle idée dont fait mention ce livre/ce livre/ce livre/ce livre sous tes yeux/tes yeux maintenant/la seule voie/seule issue dont tu disposes/seule chose à ta portée//Compter

Compter/compter l'unique chose que tu puisses faire/faire/faire/faire//Depuis le temps/tout ce temps que tu observes/n'as d'autre choix qu'observer/voir ce tunnel se tordre/tordre/tordre à droite et à gauche/se courber/osciller sans fin/sans fin dans une précision/précision métronomique tu as vu/bien vu que cette régularité/sans fin ce rythme pourrait t'aider/pour te situer/situer/situer dans le temps/temps/temps tes yeux/tes yeux rivés sur le tunnel/danse incessante/une oscillation/va-et-vient/créant l'impression que peut-être/de droite à gauche/dans un

aller-retour/une seconde s'écoule//Ou peut-être pas/pas tout à fait tu n'as/pas la finesse/pas la finesse d'une montre/pas même d'un quidam/quidam qui/probablement/pourrait mieux/compter les secondes/marquer les/pas du temps les/pulsations/mieux que toi//Ou peut-être pas/pourquoi ta précision n'aurait-elle/pas la finesse/pas la finesse d'une/parfaite horloge atomique//Qui peut dire/dire/dire si une seconde n'est pas/très précisément/ce que ce tunnel fait/accomplit/exécute//Si cela est vrai/vrai/vrai alors quelqu'un l'a souhaité/souhaité/voulu/décidé ainsi//Et si quelqu'un a voulu que le zigzag/zigzag/zigzag de ce tunnel fasse une seconde/seconde/seconde alors il a aussi voulu que tu le saches/saches/saches//Ainsi/ainsi tu n'es pas loin/loin de toute présence/présence/présence quelqu'un/quelqu'un t'observe ou/s'il ne le peut/sait/sait/sait que tu es là/sait/sait/sait//Peut-être/peut-être bien qu'un zigzag fait/engendre une seconde par hasard/pur hasard mais quelle coïncidence/coïncidence extraordinaire ce serait/extraordinaire/extraordinaire//Ou peut-être/peut-être que cette coïncidence n'a rien/rien/rien d'extraordinaire/peut-être qu'une seconde ici/ici/ici est un hasard/pur hasard qui détermine/détermine arbitrairement/aveuglement une seconde dans le monde/le monde/le monde des vivants de quelque manière mystérieuse/mystérieuse/mystérieuse//Quels que soient les motifs/raisons/causes qui poussent les hommes à définir/définir/définir cette durée/durée nommée seconde/peut-être/peut-être trouve-t-elle sa source ici/ici/ici//Tu/tu t'étonneras de la multitude/multitude/multitude d'hypothèses qui émergeront/surgiront de ta conscience/conscience hébétée/au néant livrée/en lambeaux/dévorée//Tu/tu te souviendras/souviendras/souviendras de ce livre/souviendras/petit livre entre tes mains//Tu/tu penseras qu'il disait/disait/disait la vérité/vérité/vérité//Tu chériras ce moment/moment/moment où tu l'avais lu/lu maintenant//Tu/tu voudras croire/croire que tu aurais formulé/inventé ces hypothèses/hypothèses inventives par toi-même/même/même/même si tu n'avais pas lu ce livre/lu maintenant//Tu/tu penseras qu'il disait la vérité/vérité/vérité

Compter/compter indéfiniment/découper/découper le néant en secondes/éliminer les hypothèses/savoir/savoir/savoir//D'abord/d'abord savoir/savoir es-tu en vie/en vie/en laboratoire//Combien/combien de temps/temps peut-elle durer/pas un siècle/tout de même pas/l'expérience/combien//Combien/combien de secondes/secondes dans un siècle/combien//D'abord/d'abord combien de secondes/secondes dans une heure/combien//Une heure/heure 60 minutes/minutes fois une minute/minute 60 secondes/donne 3600/3600 secondes//Ensuite/ensuite combien de secondes/secondes dans une journée/combien//24 fois 3600 donne

combien/combien/combien/combien//Tu/tu voudras fixer un recoin du gouffre/un recoin d'ombre semée/sombre/clairsemé/calme/échapper/échapper/échapper au tunnel/son emprise/emprise hypnotique/faire/faire/faire tes opérations/ne pas te laisser distraire/distraire/distraire par son perpétuel/perpétuel/perpétuel/perpétuel mouvement//Aux extrémités du champ/ton champ de vision/moins de détails/moins/complexité plus rare/plus/complexité qui disparait/disparait comme s'il se dissipait/tunnel qui s'évapore/s'évapore dans l'obscurité/obscurité/obscurité//Oui/oui tu auras bien vu/vu qu'il est moins visible/moins/n'est pas parsemé de détails/détails/tous ces détails qui t'absorbent/t'enchaînent à lui/lui qui t'empêche de penser/penser/penser à autre chose que lui/le gouffre//Tu/tu auras appris à analyser/décomposer sa structure/éléments/éléments bien distincts/distincts/distincts//Rapidement/rapidement elle/elle le tunnel t'apparaîtra assez simple/simple/simple/simple/simple/simple//Tu/tu auras vu qu'au loin/loin au centre du tunnel/tunnel zigzaguant/là où point/point le prochain virage/virage/virage le tunnel sera formé de points/points lumineux/lumineux qui courent en petits traits lumineux/petits traits lumineux/des traits blancs//À la lisière de ton regard/voir devant toi/les traits de lumière/détails se feront moins nombreux/moins/perdront en intensité presque/presque au point de se dissiper/disparaître/comme s'il ne devait en rester rien/presque rien derrière toi/là où tu ne peux les voir/voir derrière toi/faute de pouvoir tourner la tête/voir derrière toi/faute d'en avoir une/voir derrière toi/là où il n'y a rien/sans doute rien//Tu/tu penseras que ces virages/virages/virages/suite de virages telle qu'elle t'apparaît/se manifeste/existe pourrait n'être qu'une image/suite d'images/des petits jets de lumière/petits jets/orientés d'une certaine manière/de manière à donner l'illusion d'un tunnel/tunnel où tu t'engouffres/tu t'engouffres où il n'y a rien/rien/rien que des points/points points et des traits/petits traits blancs sur le fond noir/noir//Tu/tu penseras/cela vaudrait aussi bien pour ta vie d'avant/avant/avant qui n'était rien que surfaces peut-être/surfaces de couleurs/couleurs/couleurs la nature n'ayant pas de contours//As-tu/tu jamais pu observer/appréhender/embrasser un objet sous tous ses angles/ses angles en même temps/en même temps//As-tu/tu jamais pu vérifier par tes seuls yeux/en l'absence d'une infinité d'yeux/yeux que tu vivais vraiment/vraiment/vraiment dans trois dimensions/dimensions/dimensions//As-tu/tu jamais pu en avoir la certitude/certitude/n'était le toucher/toucher qui palliait cette incertitude/incertitude visuelle radicale/toucher/toucher qu'à présent tu n'as plus

Vouloir/vouloir scruter les recoins/recoins obscurs vaine entreprise/vaine/vaine tes yeux/yeux absents ne sauront guider ton

regard//Tu/tu devras embrasser le spectacle/spectacle affreux/affreux s’impose à toi/s’impose/s’impose//Diriger/diriger ton attention/un pouvoir perdu/tu/tu n’avais pas réalisé/réalisé/ouvert les yeux/yeux/yeux absents de ta constitution/voir/voir/voir sans eux/aberration grotesque/grotesque regard passif/maîtrise perdue/esclave/esclave/esclave de ton regard/propre regard/regard terreur//Diriger/diriger ton attention/maîtrise perdue comment/comment l’accepter//Tu/tu voudras réduire sa présence/diminuer ce tunnel/tunnel/tunnel diminué effrité usé d’un moyen/moyen/moyen ou d’un autre//Chercher/chercher un moyen/il faut lutter/lutter/combattre sa présence dissipera ta terreur/un peu de ta terreur/terreur muette//Chercher/tu chercheras un moyen//Ne plus vouloir/vouloir rien voir de ce gouffre/effacer//Effacer/recouvrir le trou/recouvrir le trou/le repeindre/comme une couche/un à-plat//////////blanc//////////Le temps/temps/temps passera comme un flot/flot/flot de pensée/pensée/pensée fixe/désormais//Barbouiller le tunnel/le recouvrir de blanc/peinturlurer son mouvement/suspendre son vol/ensevelir ce vol/cet accaparement de ton attention/ensevelir/tu n’y parviendras pas/ensevelir/tu ne l’auras recouvert qu’un peu/un peu/peu//Victoire//Victoire extraordinaire

Tu/tu maintiendras ton attention/tout entière sur ce blanc/cet ensevelissement blanc/blanc qui tombe sur le tunnel/flotte sur le tunnel//Deux images superposées/superposées//Petits points/traits de lumière sur fond noir/noir/noir à-plat blanc/blanc/blanc tel un calque diaphane/indistinct calque sur le gouffre remuant//Tu/tu penseras/calque trop indistinct pour ne plus voir/voir le gouffre/gouffre assez indistinct pour pouvoir/voir le calque//Pas/pas seulement voir/voir moins le gouffre//Voir/voir le blanc//Presque/presque écrire dessus//Écrire opérations/chiffres posés/posés/posés à même le calque//Le tunnel bougera/se tordra/sursauts violents comme pour percer/percer la coque/furieux/furieux d’être ainsi recouvert//Attention/ton attention de chaque instant portée/aux opérations comme au calque/calque léger/tangible/te protège du tunnel/tunnel se dissipe/frappe/tu sens/ses coups de boutoir/humilié/luttant/luttant/luttant pour reprendre ses droits/ses droits sur ton attention/attention//Opérations et calque/symbiose énigmatique/dépendance mutuelle/survie inconcevable//Tu/tu verras toujours le tunnel/toujours//Tu/tu verras autre chose//Opérations tracées/tracées sur calque éthéré/éthéré inespéré

Donc/tu écris tes résultats/les calculs précédents/simple//Une heure 3600 secondes//Secondes combien/combien dans une semaine/combien//D’abord/d’abord dans un jour/combien/le calque//Écris 3600 sur le calque/calque 3600 d’un trait de pinceau/pinceau noir/noir//Alors/alors dans un jour/jour

combien//Multiplie par 24//Multiplie multiplicateur et multiplicande//Retenues//Additionne les nombres sous la barre//Obtient 86400//Refais le calcul trois fois/86400/86400/86400//Journée 86400 secondes//Petites/petites opérations/naturelles/presque naturelles au cœur de l'absurde/absurde glaçant pensée/pensée absurde normalité/une forme de normalité//Tu/tu étais dans le monde/monde des vivants/maintenant en lévitation/lévitation/flottant sur le trou béant *tu as une occupation*//Secondes combien/combien dans une semaine/combien//86400 fois 7/combien//604800//Et dans un mois/combien//2419200//Et dans une année//29030400//Calcules trois fois/29030400/29030400/29030400//Satisfait/tu seras satisfait/satisfait//Tu/tu auras obtenu/obtenu/obtenu un *résultat*//Une année 29030400 secondes//Le reste/rien de plus à faire/rien de plus/des zéros de plus//Tu/tu choisiras une période de dix ans/un zéro de plus//Dix ans/expérience/leur expérience ne peut durer dix ans//Tu/tu compteras/compteras dix ans/dix ans/dix//Que dix ans/dix ans passent et/l'expérience est/impossible/impossible/finie/finie saine conclusion//Dix ans/long/long/long//Que faire/que faire d'autre//Penser peut-être//Personne ne peut penser/penser dix ans/dix ans/dix ans sans devenir fou//Compter dix ans/obtenir/obtenir des certitudes//Compter/compter et penser//Compter/simple mesure/horloge/horloge dans un coin de tête//Penser/penser mais compter/compter/avancer

Et tu avanceras/compteras/compteras les secondes//Compter/compter et penser à autre chose/oui/c'était possible/possible raisonnable//Mille souvenirs//Un/un/un en particulier/une absence qui t'étreindra/te serrera le cœur/ton cœur vaillant//L'être aimé/le plus aimé de toi/peut-être//Son souvenir dans ton cœur/ton cœur fatigué/son image au mur blanc/son image plutôt que le gouffre/près de toi//Les secondes passeront/passeront/passeront à travers les semaines/les mois/les années//Tu/tu auras eu mille pensées/toutes/toutes te manqueront/toutes les choses/les belles choses/les choses atroces/même les choses atroces te manqueront/l'obscurité de ce tunnel/les pires/pires/pires ont la douceur/douceur/douceur de ton monde/ton monde/ton monde/l'obscurité d'Auschwitz/Auschwitz ton monde//Toi/préférerais-tu souffrir à Auschwitz//Non/non/toi/plutôt ici/ici préférable ici/ici un refuge/un soulagement/soulagement de finir ici/ici si tu venais d'Auschwitz//Si/si/Auschwitz/mon monde/loin du néant/de l'absurde/Auschwitz/passion des hommes/accessible/accessible à l'entendement//Ceci/ceci absurde//Le gouffre/absurde/absurde//Vivre sans vivre/vivre ceci/ceci que je regarde/que je ne comprends pas//Peut-être est-ce l'enfer/mérité/mérité peut-être//Pourquoi/pourquoi qu'ai-je fait/fait pour être ici//Rien/rien peut-être/ici le lieu naturel des âmes peut-

être/peut-être que tu es fait/fait pour être ici//Ou bien/ou bien l'enfer/mérité/mérité peut-être/es-tu coupable//De quoi//Avoir écrasé les autres//Non non c'est n'importe quoi n'importe quoi//Le temps/temps passera/viendra l'apaisement/la sidération/sidération enfin s'atténuera/se perdra dans ce décompte immense/décompte immense/immense//Tu/tu auras apprivoisé le tunnel/tunnel devenu horloge/horloge ta chose//Contrôle/apaisement mon dieu pourquoi j'ai fait ça si j'avais pas fait ça je serais pas ici

Dix ans/tu auras compté dix ans/dix ans/dix/dix tu ne croiras pas/inimaginable/insensé//Naturel//Compter/compter les secondes/secondes qui s'écoulent sans y penser/le murmure des secondes/seconde nature//Dix longues/longues années/plus d'arrêt possible/tu tomberais dans le vide/vide/vide du gouffre/éternité où rien n'avance/rien/rien qu'un tunnel qui court/court/court vers nulle part//Le temps/seul chemin/chemin qui aille quelque part/qui ait un *sens*//La flèche du temps est une seconde/seconde que tu décoches//Continuer

Tu/tu penseras/cette expérience s'est achevée/finie/morte/n'a pu survivre/survivre à une décennie//Tu/es dans l'au-delà/n'es plus en vie/ne seras pas ramené/ne reviendras pas angoisse terreur/compter les secondes/secondes/sens/sens tunnel insensé/compter à l'infini/infini pour rien/rien/rien//Flèche du temps/temps/temps tombe dans le vide/vide/vide//L'effroi/effroi compagnon contenu par ta détermination/s'éveille/remonte/refait surface/engloutit ton esprit/esprit/esprit une pièce submergée par des flots glacés/glacés//L'eau/inexorablement/monte/monte/monte jusqu'au plafond/quelques centimètres/centimètres avant ton engloutissement complet//Nez collé au plafond/bouffées d'air/bribes d'espoir//Tu/tu penseras/bien sûr qu'elle a pu durer dix ans/bien sûr/qu'est-ce que dix ans/une décennie/deux décennies/cinq décennies/dix peut-être//Non/non/expérience d'ampleur/trop grande/trop exposée/révélations/révélations/scandale/affaire d'Etat//Mais quoi/si/si/qu'en sais-je/tant de projets cachés/machinations enterrées/enterrées à jamais/jamais/jamais personne ne saura/jamais peut-être//De toute façon/de toute façon/si simulation/simulation que dire//De ta vie/de ta vie/ta vie que dire//Dire de ton existence/existence sur Terre/existence de la Terre/rien savoir/rien savoir/rien savoir de la Terre/Terre/Terre/simulation/simulation/simulation//Ici/en quarantaine peut-être/dysfonctionnement peut-être/anomalie peut-être/perdue dans les méandres d'un programme/déchet système//Simulation peut-être/mais en moi/vie/vie/vie/âme//Si j'ai/je suis une âme/peut-être/peut-être au-delà/au-delà de cet au-delà/artificiel/un au-delà/naturel//Doute/doute persistant/où je suis/savoir/impossible/impossible tant qu'une espèce humaine/non humaine/inhumaine pourra mener ce genre d'expériences/impossible

savoir/savoir quoi que ce soit sur l'existence/impossible//Tu/tu penseras pouvoir/pouvoir j'ai le pouvoir//Pouvoir détruire/détruire une civilisation peut-être/se joue/joue de moi peut-être/me cloître dans un jeu/un jeu peut-être//Détruire/non/non/pas le bon mot/mot//Lui survivre/survivre//Non/pas lui survivre/la détruire/plonger au plus profond du temps jusqu'à effacement/effacement de toute civilisation/cette civilisation/infâme//Cette hypothèse/idée fixe dans ton esprit tourmenté/trompé/humilié/esprit obsédé//Anéantir/effacer cette civilisation/dans l'éternité//Oui/dissoudre/suivre la flèche du temps/jusqu'au bout/détruire/détruire cette civilisation/si elle existe/détruire/détruire

Idée folle/compter/compter par-delà les civilisations/les civilisations du monde des vivants/par-delà les vivants//Civilisations/durée combien//Pas au-delà de l'univers/de l'ère des étoiles au moins/l'univers les civilisations/disparaîtront avec lui/la simulation aussi//Univers/longévité combien//Deux/trois milliards d'années peut-être//Conclusion radicale//Compter encore/des milliards d'années/milliards/milliards//Quinze/quinze milliards d'années//Quinze milliards d'années/contre une certitude//L'univers/les civilisations/les simulations/enterrés/définitivement/doute invivable/mort//Quinze milliards d'années/certitude absolue//Ma vie éteinte/ma vie perdue/perdue/disparue/morte//Quinze milliards d'années/ton dernier but//Et plus aucun mortel/plus aucun/aucun ne se sera là/là/aucun/aucun pour passer par là/là/se jouer de toi dans l'au-delà/là/lalalaire//Pleurs écho cosmos

Louis Gaudreault radicalise l'usage de la barre oblique qu'on trouve déjà chez des auteurs comme Ezra Pound. Restructurant la langue aussitôt après l'avoir concassée, le slash du roman court *Transe Post Mortem* recherche l'expérience métaphysique d'un au-delà où la pensée même menace de se dissoudre. Vous pouvez le contacter **par ici**.

Dire l'extramuros

L'extramuros est un territoire. Dans *Dire l'extramuros*, nous voulons qu'il soit le personnage principal, que vous nous parliez d'une brise, de la couleur de la terre, d'une ruine, d'un patois. Chiche ?

Le Jour du chien

Bénédicte Brun
Maine-et-Loire (49)

Il fait un temps de chien et je cale sur la chronique. Mes pensées à peine formées se brouillent, j'ai le nez et les idées bouchés. La pluie n'offre aucun répit depuis deux jours, elle tombe inlassable comme les catastrophes dans les journaux, les faits divers dans les quartiers, les hommes des toits. Des hommes construisent parfois des refuges sur les toits pour rêver ou inventer des mondes habitables. Parfois ils chutent, c'est le risque. La plupart du temps, les gens se réfugient et attendent. Comme maintenant j'attends l'inspiration rétive.

L'eau grise s'agglomère au sol en flaques de plus en plus grandes et les journaux parlent d'inondation. En campagne, la Loire a débordé les berges, recouvert les prairies et s'est engouffrée dans un village. Sur la photo, des silhouettes bottées se pressent sur une passerelle de fortune au-dessus d'une rivière de boue, un homme flanqué d'un chien nez à terre et identifié comme JP, 64 ans, retraité et président de la Société de boule de fort, se souvient de 1995, la « crue du siècle ». Ici, l'inondation est toujours un retour, un reflux, comme si c'était toujours la même vague qui revenait concourir avec la précédente pour monter d'un cran sur le pilier témoin. Et ramener en boucle les histoires des crues antérieures, évacuations en camions militaires, hébergements de voisins inondés, fermetures des écoles, … Des récits drainés, consensuels et solidaires, dont certains disons-le sont franchement rebattus. Contamination de la pluie, sans doute, qui ne ramène qu'elle-même : la mémoire publique se délave dans la flotte.

Dans le voisinage, un chien aboie. Les chiens sans mémoire sont toujours intrigués comme je l'ai été au début, moi qui ne suis pas d'ici. Il est temps de lâcher le papier et mettre le nez dehors, pour aller flairer sur place – je n'ai pas de chien à promener alors je fais tout le boulot. Les chaussées ruissellent, on patauge et l'inquiétude se mêle à quelque chose qu'il faut bien appeler l'émerveillement devant le paysage en métamorphose. Une femme sur son perron appelle à grands cris une tripotée de gamins qui s'esclaffent au creux des plus grosses flaques. En vain. Elle se résout : mettez au moins des bottes – ne ramassez pas n'importe quoi, c'est bourré de saletés, la rue. Elle sait que quand la boue grossit, elle se mélange avec des boues plus anciennes et tout ce qui traîne au fond pourrait bien

ressortir : les noyés, les trésors, les objets louches et ceux dont on a voulu se débarrasser ni-vu-ni-connu. Les objets qu'on pensait avoir perdus jaillissent de la mémoire du fleuve. Pour l'instant, on voit débouler dans la ruelle des branches, des bouteilles en plastique, une sandale – objets flottants classiques – et, plus étonnant, un sapin de noël et une boîte à lettres jaune.

Sur la volée de marches qui mène à sa maison, un homme âgé, chaussures de ville, pantalon côtelé, parka, passe le balai avec soin et contre toute logique. Il finit le travail d'un tapotement pour détacher des amas crotteux qu'il envoie d'un coup sec dans la rue déjà inondée, redresse ses lunettes sur son nez et considère son travail avec satisfaction. Son chien, le genre frisé, petit et nerveux, surgit en trombes de la porte entrebâillée, se rue vers le fleuve et s'ébroue dans la vase avec un plaisir cru. Il y a une certaine jubilation à se rouler dans le paysage ensauvagé. Comme un voyage irréfléchi dans un instant sans mémoire. La lucidité … sera pour demain.

Bénédicte Brun est née en 1969. Elle écrit des textes courts qu'elle s'aventure à diffuser de plus en plus souvent… Elle a publié dans un ouvrage collectif, *Je vous parlerai d'une autre nuit*, édité chez Tiers Livre à l'issue d'un atelier de François Bon, mais également dans le numéro 3 de Restes. Retrouvez certains de ses textes, écrits sous le pseudonyme de Déneb, sur l'**Inventoire**.

Ce premier Hors-Série est aussi le premier titre à dépasser les cent pages, et nous vous le devons, à vous, autrices et auteurs enthousiastes à nous écrire, y compris lorsqu'un thème est imposé. Nous ne pouvons que vous en remercier !

La revue a déjà un an. Une année de tâtonnements et de progrès, à passer d'une petite initiative numérique à une publication papier. La formule se stabilise et notre modèle économique avec : nous imprimons désormais nos exemplaires nous-mêmes, avec une imprimante de qualité, une belle relieuse, des anneaux métalliques. Ce moyen de production est plus chronophage mais aussi beaucoup plus relaxant pour nos petites économies.

Le bouche à oreille est précieux pour faire connaître cette initiative à d'autres amateurs d'expérimentation, à d'autres écrivains de la francophonie dissidente. Pensez-y !

Quant à la suite ? Rendez-vous en septembre/octobre pour le numéro 4. Vos textes sont les bienvenus, selon les modalités affichées sur la page **Contact** de notre site.

Un bel été sous les latitudes extramuriennes !

Suivez l'actualité de la revue sur https://revuerestes.wordpress.com/

12 euros